VANITY FAIR

AOÛT 2020

ENQUÊTES

Un vaccin français pour Trump ?

+

Comment Andrew Cuomo tient New York

+

Un grand chef en croisade contre les assurances

+

Les coulisses d'une crise par Anne Hidalgo, Olivier Véran, Anne-Sophie Lapix…

MARSEILLE

Jean-Claude Gaudin, les derniers jours d'un maire gargantuesque

DANS LA TÊTE DE

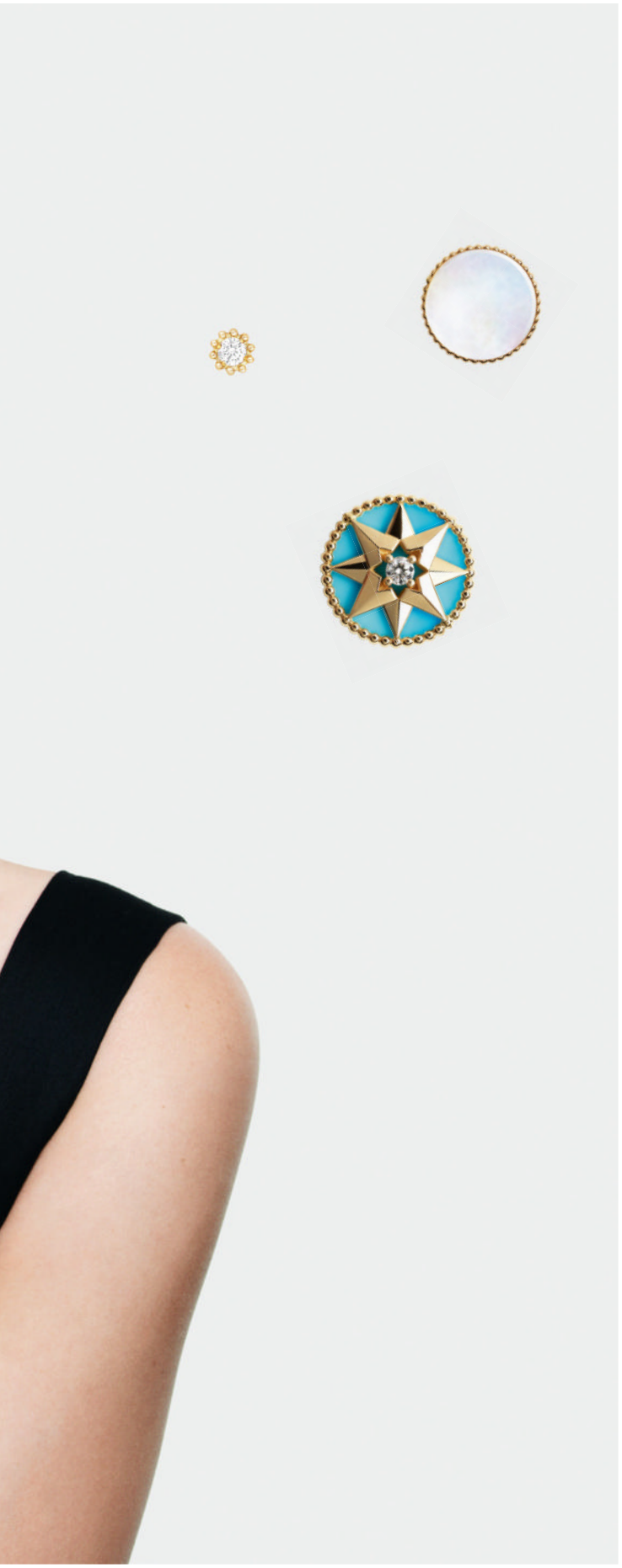
LAETITIA CASTA

Les choses de sa vie, par Pauline Klein

LAETITIA CASTA PHOTOGRAPHIÉE PAR NATHANIEL GOLDBERG
NUMÉRO 81 – AOÛT 2020 – WWW.VANITYFAIR.FR

L 13348 - 81 - F: 4,50 € - RD

dior.com – 01 40 73 73 73 – Photographie retouchée



DIOR

JOAILLERIE

COLLECTIONS *ROSE DES VENTS*,
ROSE CÉLESTE ET *MIMIROSE*

Or jaune, or rose, diamants et pierres ornementales.

▲ **Laetitia Casta** photographiée pour *Vanity Fair* en mai par Nathaniel Goldberg.

MANTEAU **VALENTINO**. BODY **HERMÈS**.

VANITY FAIR

6 **L'ÉDITO de Joseph Ghosn**
10 **CONTRIBUTEURS**

VANITÉS

12 **MODE**
Giorgio Armani : « Nous devons tous ralentir »
15 **BIJOUX Fondation César, un condensé d'art**
16 **VOYAGES**
Baumanière, un paradis en Val-d'Enfer
20 **CAPRICE Le maillon fort**
21 **SÉLECTION Voyages imaginaires**
22 **BEAUTÉ Lointain souvenir de la peau**
Crèmes solaires, double protection
25 **CHRONIQUES Lettre de ma chambre, par Pauline Klein : À tâtons**
Lettre de tournée (détournée), par Nora Hamzawi : Rallumer la flamme,
Lettre du Brexit, par JD Beauvallet : La musique s'amuse sans musée

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES ET EN SUISSE.

EN COUVERTURE

30 **LAETITIA CASTA Les choses de sa vie**
Un banc, une marche, un rebord de trottoir... Place Saint-Sulpice, l'écrivaine Pauline Klein a rencontré Laetitia Casta.

MAGAZINE

38 **POUVOIR Derniers jours à Marseille**
Crépuscule d'un règne dans la cité phocéenne, marquée à jamais par son maire sortant, Jean-Claude Gaudin.

46 **REPORTAGE Chef de guerre**
Dans la tourmente mortelle qui frappe la gastronomie française, le chef Stéphane Jégo est vent debout contre les assureurs.

52 **ENQUÊTE À l'école du pouvoir**
Comment Andrew Cuomo, le gouverneur de l'État de New York, a tenu tête à Donald Trump dans la crise du Covid-19.

60 **TÉMOIGNAGES Confinements intimes**
Six personnalités racontent la politique et leurs vies bouleversées pendant le confinement.

66 **SAGA La disparition**
Benedetta Barzini, mannequin-star des années 1960, recluse avant l'heure.

70 **RENCONTRE Le putsch permanent**
Retour sur la carrière de Benjamin Biolay à l'occasion de la sortie de son dernier album, *Grand Prix*.

76 **AFFAIRES Un vaccin nommé désir**
Un Français a promis à Donald Trump que son entreprise, Moderna, trouverait la première un vaccin contre le coronavirus.

86 **RÉCIT La villa irréelle**
Balade hors du temps à la villa Magnan, au cœur du Pays basque.

90 **MODE Air liquide**

CULTURE

100 **MUSIQUE Jeanne Added, l'irradiante**
104 **CINÉMA**
John David Washington : « L'espace qui m'appartient »
106 **MUSIQUE Sonic Boom : « Quand Churchill brouillait ses conversations avec Roosevelt »**
110 **LIVRES**
Achille Mbembe-Kaoutar Harchi : Le droit de respirer
113 **ÉLÉMENTS DE LANGAGE par Olivier Séguret**
« Du corps, sinon j'étouffe ! »
114 **DERNIÈRES NOTES par @monsieurbonheur**
Génération militante

NATHANIEL GOLDBERG

DOLCE & GABBANA
ACHETEZ EN LIGNE SUR DOLCEGABBANA.COM

Une question de profil.

C'est en regardant la photo que vous voyez ici que j'ai compris pourquoi je tenais tant à avoir Laetitia Casta dans les pages de ce magazine et à son frontispice : parce qu'elle tient en elle quelque chose qui en dit long sur la façon dont le monde vous regarde, vous dévisage, vous renvoie à ce que vous êtes, comment vous grandissez, comment vous vieillissez et vous inscrivez dans le monde. Même si c'est un profil, surtout si c'est un profil et qu'il regarde ailleurs, par là-bas. Vers un horizon retrouvé. Laetitia Casta fait partie de ces personnes qui ont grandi dans l'œil de la tornade, ont vu leurs amours diffractées par la réverbération des rumeurs, leurs carrières scrutées sans cesse, soient-elles faites d'images statiques ou mouvantes, muettes ou très parlantes. Elle est un peu de nous-mêmes. Ce profil aussi porte en lui quelque chose qui m'évoque l'une des plus jolies après-midi de ma vie, lorsque je me retrouvai dans une église à Florence, où l'on jouait du Bach, et que tout autour étaient suspendus des chefs-d'œuvre, des peintures faites à même les murs des cellules des moines, à même la matière de la vie qui passe. Une cristallisation. Le profil de Laetitia me fait songer à ce moment à jamais gravé dans mes souvenirs, celui de la beauté inscrite en vous. Mais imprimée aussi dans les trames du quotidien, les interstices des surprises de la vie, des dérives dans une ville, le long d'une après-midi volée au temps et qui, soudain, une année ou deux plus tard, vous revient en mémoire, à la faveur d'un rayon de soleil évoquant celui-là même qui vous frappait alors. Ce profil de Laetitia Casta, que je garde jalousement pour cette page que je signe, est empli de cette même lumière qui dansait sereine aux sons de Bach, entre les bancs de l'église. Il dit un peu du monde que nous commençons à habiter : un monde façonné par une envie de quiétude, un désir immanent d'écouter, au hasard d'un détour, une sonate dont les notes désormais fantomatiques dans votre esprit vous forcent tout de même, les jours les plus heureux, à rejouer en vous cet instant impossible à oublier. □

Laetitia Casta, Paris, 27 mai.

NATHANIEL GOLDBERG

JOSEPH GHOSN
Directeur des rédactions de *Vanity Fair*.

TASAKI

COLLECTION LINE

by
Thakoon

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Cheffe d'édition et traductrice
Florence Boulin

MODE / ART DE VIVRE

Cheffe de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Carrie Battan, JD Beauvallet, Arthur Cerf, Romain Charbon, Charlotte Chaffanjon, Christophe Conte, Elvire Emptaz, Nora Hamzawi, Kaoutar Harchi, Pauline Klein, Olivier Séguret, Chris Smith, Barbara Stec** *et* **Lisa Vignoli** *Photographies* **@monsieurbonheur, Boby, Lucile Boiron, Richard Dumas, Nathaniel Goldberg, Charly Gosp, Olivier Metzger, Géraldine Richard** *et* **Anthony Seklaoui** *Traduction* **Étienne Menu**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Constance Dovergne**
Rédaction **Margaux Krehl, Pierrick Geais, Christelle Murhula, Gabriel Piozza** *et* **Norine Raja**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ & SOLUTIONS DE COMMUNICATION

Équipe commerciale print et digital **Sophia Masurel** *avec* **Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Événements* **Laura Périgord**
Opérations spéciales **Jerôme Dupin, Jennifer Meyrand-Vighetti** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
États-Unis **Michael Gleeson (+212 630 4937)** *Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie* **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton** *Gestionnaire du patrimoine et documentaliste* **Laure Fournis**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Chef de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Anne Claisse** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM OJD DIFFUSION

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocńw Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**.
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **août 2020**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas** *Directrice de la création éditoriale digitale* **Sarah Herz**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directrice juridique, directrice des ressources humaines* **Joëlle Cuvyer**
Directrice du marketing client **Dominique Dirand** *Directeur de la production et de la distribution* **Francis Dufour**
Directrice de la communication **Bernie Torres**

PRÉCISION. Pour la séance photo du numéro daté juin-juillet 2020, Sandrine Kiberlain a été coiffée par John Nollet (Hair Room Service by John Nollet) assisté d'Alex Lagardère dans la suite n° 101 de l'hôtel Park Hyatt Paris-Vendôme.

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

EDMOND
DE ROTHSCHILD

ON NE SPÉCULE PAS SUR L'AVENIR.
ON LE CONSTRUIT.

EDMOND DE ROTHSCHILD, L'AUDACE DE BÂTIR L'AVENIR.

MAISON D'INVESTISSEMENT | edmond-de-rothschild.com

Tout investissement comporte des risques. Il appartient à chaque investisseur d'analyser son risque en recueillant l'avis de tous les conseils spécialisés afin de s'assurer notamment de l'adéquation de cet investissement à sa situation patrimoniale et à ses objectifs. Edmond de Rothschild (France) Société Anonyme à Directoire et Conseil de Surveillance au capital de 83.075.820 euros, RCS 572 037 026, dont le siège social est situé 47 rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 PARIS.

PAULINE KLEIN

Passée par des études de philosophie à la Sorbonne et par l'école d'art Central Saint Martins à Londres, elle a travaillé dans une galerie d'art à New York, puis pour celle d'Agnès b. à Paris avant de passer chez Sonia Rykiel, elle fait ensuite son entrée en littérature avec *Alice Kahn* (Allia) et vient de publier *La Figurante* (Flammarion). Elle tient également chaque mois une chronique dans notre magazine et, cette fois, écrit le portrait de couverture : Laetitia Casta P. 30. □

LUCILE BOIRON

Photographe et vidéaste diplômée de l'ENS Louis-Lumière, elle a remporté en 2019 le prix Libraryman et publié son premier livre, *Womb.* Travaillant en coloriste, elle sculpte les chairs et les angles, interroge la vérité biologique des corps, fascinée quelquefois par la sensualité et l'infâme. Le corps rappelle ainsi sa véritable condition, un territoire porteur d'états partagés mais uniques, vecteur des traces d'histoires que seules les peaux éprouvées comprennent. C'est la raison pour laquelle *Vanity Fair* a choisi de lui confier une série de portraits de Benjamin Biolay, à l'occasion de la sortie du nouvel album de celui-ci, *Grand Prix* (Universal Music France) P. 70. □

NATHANIEL GOLDBERG

À l'âge de 15 ans, il se découvre une passion pour la photographie qui le poussera, plus tard, à quitter son Paris natal pour New York afin de poursuivre une carrière de photographe professionnel. Au milieu des années 1990, son talent est remarqué par de nombreuses marques et magazines *(Vogue Italia, Vogue Paris, V Magazine, Harper's Bazaar,* Armani, Hermès, Gucci et Christian Dior). Il signe pour ce numéro la couverture et les images de Laetitia Casta P. 30 et travaille par ailleurs sur des projets personnels à Bangkok, en Inde et en Espagne. □

UN DROIT DE RÉPONSE D'UBS

***Vanity Fair* a publié, dans son numéro de mai 2020, le récit des accusations de démarchage illicite et de blanchiment de fraude fiscale portées par d'anciens salariés d'UBS France contre cette entreprise. L'affaire qui a suivi a fait l'objet, le 20 février 2019, d'une première décision de justice condamnant UBS AG, UBS France ainsi que cinq anciens collaborateurs. Cette décision a été frappée d'appel.**

« Il est regrettable que cet article soit orienté exclusivement autour de témoignages de cinq anciens salariés, par ailleurs en conflit avec la banque pour des raisons extérieures, qui n'ont pour rappel joué qu'un rôle très restreint au cours de la procédure judiciaire. Cet article ne tient aucun compte tant des éléments apportés par UBS pour sa défense face à ces accusations qu'elle conteste que du contenu des débats devant le tribunal.

UBS France, qui a été créée à la fin des années 1990, est devenue en moins de vingt ans une banque de référence en France, en forte croissance. Une telle stratégie locale n'a rien de commun avec un système d'« évasion fiscale » décrit dans cet article.

Les banques sont soumises à la législation du pays dans lequel elles opèrent. En Suisse comme en France, l'obligation de déclarer ses avoirs incombait à l'époque au client et à lui seul. La situation liée au secret bancaire en Suisse était ancienne et connue des autorités dans toute l'Union européenne. En 2004, l'UE a conclu avec la Suisse l'accord sur la fiscalité de l'épargne, qui s'appliquait à tous les États membres de l'UE, y compris la France. Cet accord prévoit que les banques suisses sont autorisées à fournir des services aux personnes originaires des États membres de l'UE si elles appliquent un système de retenue d'impôt et transmettent l'impôt retenu aux pays de résidence respectifs de leurs clients.

UBS a toujours appliqué rigoureusement ces règles, collectant depuis 2005 l'impôt auprès de ses clients pour le compte de l'État français : ce sont ainsi plus de 550 millions de francs suisses qui ont été versés à la France en application de cet accord, qui se place au sommet de la hiérarchie des normes en droit français.

UBS a toujours fait valoir le fait que ses salariés suisses ont respecté en tout temps les règles applicables. Quand de nouvelles normes ont été adoptées au début des années 2010, UBS a imposé à ses clients de régulariser leur situation. La question de savoir si un comportement est légal ou illégal doit être fondée sur le droit applicable au moment des faits.

C'est cette situation, héritée d'un très long passé, qui est soumise aujourd'hui à l'appréciation des juges et non les allégations des personnes que vous avez interrogées. »

ANTOINE DOYEN ; PASCALITO

oppo

RÉVÉLER LES COULEURS

OPPO Find X2 Pro
VIVEZ L'IMMERSION ULTIME

Écran 1 milliard de couleurs
Affichage 120 Hz

DAS OPPO Find X2 Pro : tête (0,883 W/kg) ; tronc (1,149 W/kg) ; membres (2,465). Le DAS (débit d'absorption spécifique) des appareils mobiles quantifie le niveau d'exposition maximum de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2W/kg pour une utilisation à l'oreille. L'utilisation d'un kit main libres est recommandée. Images d'écran simulées. Visuels non contractuels.

VANITÉS

▶ Bijoux p. 15 ▶ Voyages p. 16 ▶ Caprice p. 20
▶ Sélection p. 21 ▶ Beauté pp. 22 et 23 ▶ Chroniques pp. 25, 26 et 28

« Nous devons tous ralentir »

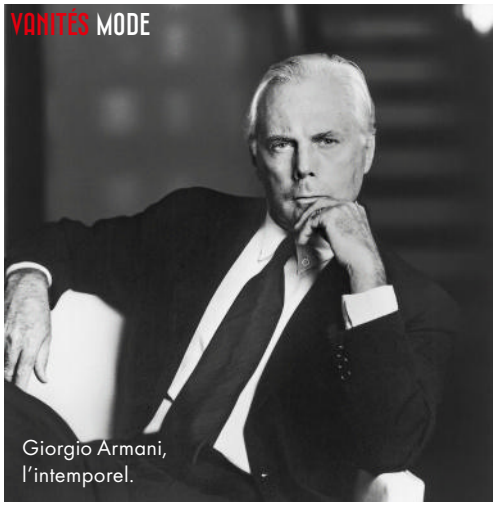
Pour Giorgio Armani, la sortie de crise devrait être l'occasion de revenir à l'essence de la mode : une vision unique, cohérente et détachée du tempo effréné de la *fast fashion*. Entretien **Pierre Groppo**

Premier couturier à envisager, en mars, du jour au lendemain, un défilé numérique dans un Milan bientôt confiné, Giorgio Armani milite depuis des années pour un ralentissement des cycles du prêt-à-porter. Une philosophie d'un néo-luxe lent et de l'authenticité, incarnée par une collection d'hiver à l'occasion de laquelle le couturier, toujours indépendant et visionnaire à 86 ans, a accepté de se confier.

Qu'est-ce que cette collection a de particulier pour vous, et que signifie-t-elle dans l'histoire de votre maison ?
Mes nouvelles collections font partie d'un récit que j'ai commencé il y a longtemps. Pour les femmes, j'ai poursuivi le dialogue entre les garde-robes masculine et féminine, en réinterprétant la précision des uniformes des héros littéraires dans une tonalité féminine. Pour l'homme, je poursuis mon exploration de l'idée de confort et de déconstruction. Ces collections illustrent chacune ma foi dans un style élégant, intemporel, confortable et portable. Les tendances transitoires ne m'intéressent pas.
Plus qu'un nouveau chapitre, elles s'enracinent dans une continuité de style ?
J'aime voir mon histoire comme un roman, dont chaque chapitre est lié aux précédents. Oui, c'est un nouveau chapitre, puisqu'il s'agit de la suite d'un récit en cours. Mais vous ne me verrez jamais m'écarter de ma vision personnelle du style. Le rôle du créateur, c'est de faire des pièces qui servent celles et ceux qui les portent, qui mettent en évidence leur caractère et leur personnalité, plutôt que de les déguiser ou de les submerger.
Y a-t-il une pièce emblématique ?
Davantage qu'une pièce en particulier, j'ai voulu souligner la modernité du *taylo-ring,* en particulier des vestes et des manteaux. Leur histoire, leurs codes, leur côté formel et leur association stricte avec, par exemple, l'univers du travail a pu leur donner un quelque chose de restrictif, un sentiment d'inconfort. Je m'attache depuis longtemps à montrer comment ces pièces – pour hommes ou pour femmes – peuvent être réinventées de manière plus informelle et confortable pour offrir à la fois l'intelligence qu'ils confèrent et un porté plus décontracté. Cette notion d'élégance facile et détendue, c'est depuis toujours l'esprit de Giorgio Armani.
On parle beaucoup d'intemporalité. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?
C'est une absence d'exagération. Toutes mes pièces sont conçues selon un processus de soustraction. J'évite tous les excès pour que l'effet de style ne prenne pas le dessus. De cette façon, les clients ne se lassent pas. Ma mère disait que « pour créer de la beauté, il faut ne faire que ce qui est nécessaire, pas plus. »
Quelles sont les pièces essentielles du vestiaire Giorgio Armani ?
Au fil des ans, de nombreuses pièces sont devenues des « basiques » Armani. C'est ce qui m'a donné l'idée de « New Normal », une collection de ces looks emblématiques, toujours disponibles en boutique pour mes clientes. Je peux citer ↠

ALDO FALAI

Antonia Dell'Atte dans une veste déstructurée Giorgio Armani, collection femmes automne-hiver 1984.



Giorgio Armani, l'intemporel.

également le costume pantalon, le long manteau, le smoking, mais c'est la veste déstructurée, au féminin et au masculin, qui est le fondement absolu du look Armani. C'est la pièce à laquelle je reviens, encore et toujours. C'est celle qui a toujours été l'objet numéro un de mon travail pour rendre les vêtements modernes et confortables, pour permettre à ceux qui les enfilent de se sentir confiants et détendus.

Vous avez pris des positions fortes dans les médias pendant la crise du Covid-19. Comment ont-elles été reçues ?

Très bien. C'est l'un des rares points positifs de cette crise de l'industrie de la mode, en particulier italienne, qui s'est mobilisée d'une manière inédite pour aider à la combattre. Dès le début du mois d'avril, j'ai partagé dans *Women's Wear Daily* [le quotidien de la profession] une lettre dans laquelle j'invitais au débat pour repenser notre manière de faire les choses. Nous devons être collectivement plus conscients de la façon dont nous nous comportons en tant qu'industrie. Moins de vêtements, mais de meilleurs vêtements. Moins de collections, moins de défilés. Les événements doivent avoir lieu pour une bonne raison et non sans discernement. Et bien sûr, moins de déchets.

Quel est votre sentiment personnel sur les désirs des client·es aujourd'hui, et comment y répondez-vous ?

Le monde a évidemment été changé avec la pandémie. Beaucoup de gens désirent encore de belles choses, peut-être plus que jamais, mais ils vont maintenant acheter d'une manière plus réfléchie. Ils iront vers des pièces qui leur donnent du plaisir et ont une vraie valeur. Ils chercheront des produits mieux faits, mieux conçus, et pensés pour durer, en termes de qualité et de fabrication, mais aussi d'esthétique et d'éthique. Je crois à la diversité comme à un atout à chérir, pour assurer un mélange salutaire de cultures qui bénéficie à l'entreprise – j'en fais l'expérience depuis que j'ai été l'un des premiers à « ouvrir à l'étranger », aux États-Unis, en Asie, au Japon, en m'appuyant sur des collaborateurs locaux. L'inclusivité est un devoir moral et professionnel. Et nous ne tolérons pas de discrimination, parce que je cherche avant tout le talent qui n'a ni une seule origine ni une seule couleur.

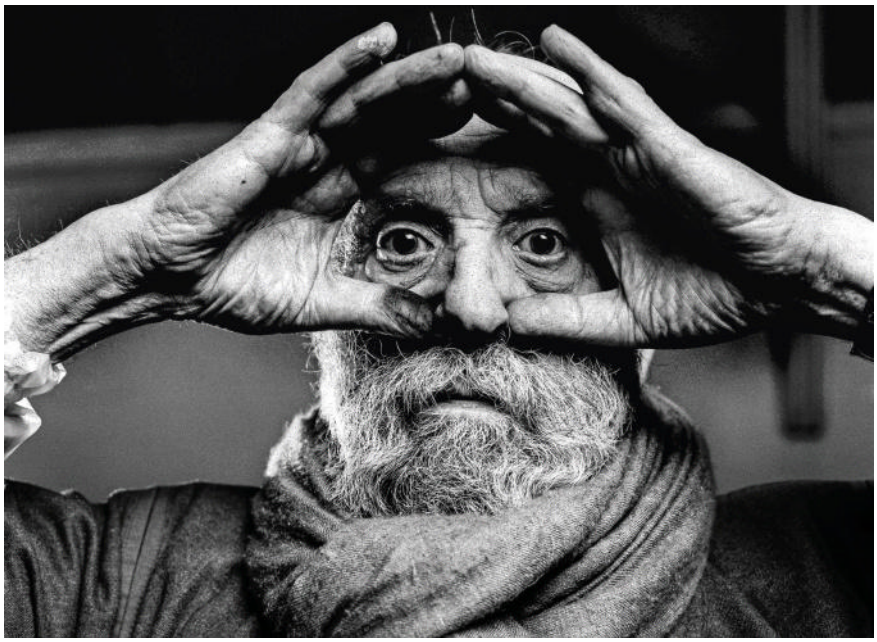
On a parfois le sentiment que les designers se sont concentrés davantage sur la demande des clients – c'est le cas des baskets, par exemple – que sur la singularité de leur offre personnelle. Pensez-vous que cela va changer ?

Il y a des choses dont je suis certain : la nécessité de garder nos collections printemps-été en vente jusqu'en septembre pour coïncider avec les vraies saisons. Nous avons besoin d'un réalignement du calendrier – personne ne devrait penser que c'est une bonne idée de proposer des manteaux en été et des robes de lin en hiver parce que le « système » exige que nous alimentions un désir artificiel de nouveauté. Nous avons tous été guidés par la méthode de la *fast fashion* qui stimule la demande en délivrant des pièces à un rythme effréné. Cela a conduit à la création de « grappes de tendances » qui ont influencé la production du marché du luxe. Les entreprises comme la mienne ont besoin de respirer et de se rappeler qui elles sont et ce qu'elles représentent. Nous devrions offrir des produits qui viennent de nos propres visions distinctives. Que chaque bon designer incarne son univers authentique. Ce que je préconise, c'est un retour à l'essence de la mode. Il y a eu trop de confusion, trop de bruit, trop d'activité autour de la mode. Il devrait s'agir d'une proposition plus simple et plus claire. Nous devons tous ralentir. □

Hommes, automne-hiver 1982

Femmes, automne-hiver 2020.

ALDO FALLAI



Sautoir compression Celine, en collaboration avec la fondation César.

Condensé d'art

La fondation César a ouvert ses précieuses archives à Hedi Slimane, le directeur artistique de Celine, pour réaliser ensemble un bijou événement.

Texte **Bénédicte Burguet**

Baptisée *César Compression Project,* cette collaboration est une première pour la maison Celine dont le directeur artistique, Hedi Slimane, a la réputation d'être plutôt solitaire. Le sculpteur César Baldaccini (1921-1998), dont les compressions métalliques font date dans l'art du XXe siècle, serait-il cette exception qui confirme la règle ? « Tout a été mis en place rapidement et naturellement », explique Stéphanie Busuttil-Janssen, dernière compagne de César, aujourd'hui à la tête de la fondation du même nom. « La première compression date de 1971. Les années 1970 et leur esprit néobourgeois sont des références esthétiques pour Hedi Slimane. Tout était donc très cohérent à mes yeux. » Rappelons aussi que le sculpteur Marseillais d'origine, formé aux Beaux-Arts de Paris, a toujours entretenu un lien étroit avec la mode, à commencer par ses amis Azzedine Alaïa et Yves Saint Laurent. Pour Stéphanie Busuttil-Janssen, « le fait qu'Hedi Slimane ait aussi été proche d'Azzedine et de Pierre Berger a fini de me convaincre. C'était comme si la famille de César se recomposait. »

Au-delà du style seventies en vogue aujourd'hui, les compressions entrent surtout en résonance avec les enjeux du XXIe siècle. Androgynes et pensés indifféremment pour les hommes et pour les femmes, les bijoux de César se voulaient avant tout des objets de récupération. *No gender* et *sustainable* avant l'heure. Fin observateur de son temps, cette figure du Nouveau Réalisme souhaitait interroger le rapport de la société à l'obsolescence et au recyclage. « César a toujours adoré l'idée de récupération, souligne Stéphanie Busuttil-Janssen. Et les compressions en or sont nées de l'envie de donner une seconde vie aux bijoux qu'on ne porte plus. César les compressait en un bloc très émotionnel pour leur propriétaire. » Elle ajoute : « Hedi est un artiste lui-même, il comprend mieux que personne l'importance du travail de l'autre. » Ainsi, l'œuvre et l'esprit de César ont-ils été respectés, de la compression Celine elle-même, éditée en argent ou en vermeil dans un format peu conventionnel, long et étroit, jusqu'au coffret qui la contient, une boîte imaginée autrefois par le célèbre sculpteur et marquée à chaud de sa signature. □

EAU DE PARFUM CAPELINE, **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ.**

L'OMBRE EN ÉTÉ

Tout commence par une photo prise le 29 janvier 1962. Sur le cliché, un mannequin en robe de cocktail blanche a son visage dissimulé par les bords d'une spectaculaire capeline. Plus tard, c'est la muse Veruschka qui portera une version safari de ce chapeau emblématique de la maison Yves Saint Laurent. Aujourd'hui, la capeline fait une apparition olfactive dans Le Vestiaire des parfums, une ligne de fragrances hommages aux pièces du couturier de la Rive gauche. Sa représentation, pensée par le nez Juliette Karagueuzoglou, s'articule autour d'un accord sensuel de lys et de vanille, soutenu par un absolu de fleur d'oranger et d'ylang-ylang. Une fraîcheur chaude pour un parfum d'été.

ULF ANDERSEN / GETTY IMAGES ; DR

Un paradis en Val-d'Enfer

Caché au fond d'une vallée des Alpilles, Baumanière a accueilli la reine d'Angleterre, le général de Gaulle et quelques rock stars en mal de soleil. Visite d'une perle provençale estampillée Relais & Châteaux.

Texte **Pierre Groppo**

Le 27 janvier, le cœur du chef Glenn Viel s'est mis à s'emballer. Tout comme celui de Jean-André Charial et de son épouse Geneviève, propriétaires de Baumanière, l'hôtel-restaurant paradisiaque en contrebas des Baux-de-Provence, et, on l'imagine, des dizaines d'employés qui les accompagnent. Raison de cette arythmie cardiaque collective ? Le retour, trente ans après l'avoir perdue, de la troisième étoile Michelin pour l'Ousteau de Baumanière, le restaurant qui a régalé en soixante-quinze ans tout ce que le monde compte de politiques et d'artistes, de la reine d'Angleterre (en 1971) au prince Albert et à la famille Obama (en 2019) en passant par Fernandel, Jean Reno (qui s'y est marié), les Rolling Stones, Picasso, De Gaulle et tous les présidents de la République (à l'exception, pour l'instant, d'Emmanuel Macron). Et qui a marqué des générations de chefs internationaux, dont le Californien Wolfgang Puck, passé par ses cuisines, ou l'Anglais Heston Blumenthal qui y eut sa révélation professionnelle en découvrant la table, à 16 ans, en 1982.

« J'avais prévu de faire une fête en avril », confie Jean-André Charial, petit-fils du fondateur et pilote de cet éden provençal où s'activent, dans un invisible ballet, pas moins de cent cinquante employés, des cuisines aux jardins en passant par les terrasses, chambres, offices, allées planquées comme des coulisses de théâtre. Mais le Covid-19 est passé par là. « On a repoussé la fête. On verra bien », renvoie le septuagénaire, faux bougon et authentique *serial entrepreneur* (il a eu des établissements à Londres, Tokyo, Courchevel et garde quelques adresses dans la région), fou de bons vins, qui a traversé une overdose de petits pois poussés en masse dans le potager pendant le confinement.

Charial, cheveux blancs, barbe de trois jours, Apple Watch au poignet avec laquelle il communique avec son chef, a le même âge que Baumanière : 75 ans. Il connaît bien la maison, pour y avoir passé ses étés d'enfance, puis rejoint son grand-père, âme autocratique du lieu, à sa sortie d'HEC (« J'étais bon en tout et excellent en rien. Ça m'a permis de comprendre la gestion, un bilan d'entreprise »), « un type d'une génération qui avait connu deux guerres mondiales et qui n'avait peur de rien ». Jusqu'à sa mort à 97 ans en 1993, il restera le commandant en chef de ce vaisseau planqué dans un lieu au nom inégalé : Le Val-d'Enfer.

1

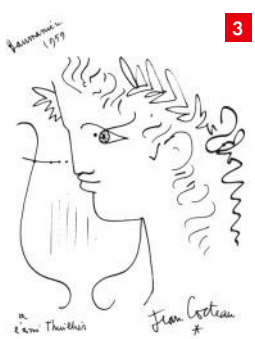
Raymond Thuillier, le grand-père, est venu à la cuisine sur le tard. Fils de la cuisinière du buffet de la gare de Privas, en Ardèche, il se lance d'abord dans les assurances à son retour des tranchées. Un business tout neuf à l'orée des années 1920 dans lequel ce commercial hors pair (« Le premier à inventer, à côté de la table étoilée, une autre plus accessible, et à proposer des vins et des champagnes estampillés Baumanière ») se débrouille suffisamment bien pour tout planter à 50 ans et ouvrir son restaurant dans un ancien manoir dégoté dans un vallon paumé des

THOMAS CLEMENT ; G. DELAUBIER ; MATHIEU CELLARD

Raymond Thuillier (2), l'assureur-gastronome ouvre son restaurant dès 1947. Parmi les clients : Christian Dior, Jean Cocteau, qui salue « l'ami Thuillier » sur le livre d'or (3) et même la reine-mère, épouse de George VI d'Angleterre (1).

Alpilles, parmi les roches de calcaire qui se dressent comme des totems étranges entre garrigue, pins et oliviers. C'est Georges Pompidou, proche de Thuillier et alors jeune directeur du secrétariat d'État au tourisme qui inaugure la table en 1947. L'adresse est idéalement située, un peu à l'écart de la route de la Riviera que les touristes fortunés ont sillonné avant-guerre. Ils n'ont qu'une hâte : la retrouver.

Baumanière, c'est pourtant tout sauf l'auberge familiale bordant la Nationale 7 chantée par Trenet. Thuillier, habitué des bonnes tables de Lyon, collectionneur d'ouvrages culinaires que Charial conserve par dizaines dans son bureau parfumé au cigare, crée un endroit à part : une table racée, plus quelques chambres surplombant la piscine au fond du vallon. C'est le prototype des Relais & Châteaux, avec gastronomie locale et accueil cousu main. On y croise Christian Dior (Thuillier préfacera le livre des recettes préférées du couturier), Cocteau s'y installe trois mois durant pour tourner, dans les carrières toutes proches, son *Testament d'Orphée*. Triplement étoilé dès 1954, L'Ousteau se double bientôt d'un cercle hippique, d'un second restaurant plus simple, La Cabro d'Or, clin d'œil à une légende locale selon laquelle une chèvre d'or veillerait, dans les grottes alentour, sur les trésors pillés puis abandonnés lors des raids arabes du haut Moyen Âge. Deux enclos où des chèvres veillent sur les chevrettes entretiennent aujourd'hui la légende. Le reine Élisabeth II, chose rarissime, dort à Baumanière en 1972 après un dîner où défilent les classiques de Thuillier, loup farci en croûte, baron d'agneau, les fameux petits pois et le millefeuille (toujours à la carte). « Elle est arrivée avec des camions de valises alors que Deng Xiaoping et sa délégation, passés par-là en 1975 se contentaient de petites mallettes », se souvient Charial. Plus tard, Jacques Chirac et Saddam Hussein déjeuneront en tête à tête au bord de la piscine, avant que ne soit improvisé un dîner irakien (en plus, paraît-il, d'une course à la cocarde et un lâcher de taurillons dans les rues des Baux), tandis que les coffres des chambres s'avèrent trop petits pour les bijoux d'Elizabeth Taylor.



En 1990, la troisième étoile saute. Difficile de convaincre le nonagénaire Thuillier de changer les choses. Charial s'en souvient : « Côté cuisine, il venait d'une génération qui avait manqué, connu les privations. Il fallait que ce soit abondant, généreux. Tout était un peu figé : les recettes, la verrerie. Acheter un fax ? Mais puisque le télex marchait. » Sa seconde épouse, Geneviève, aussi. « Sans elle, je n'aurais rien pu faire. Baumanière, c'est vraiment un projet à quatre mains », souligne Charial. Mais cette femme réservée, qui a en horreur les clichés provençaux, tomettes au sol et enduits couleur curry, et qui habite une maison au dépouillement japonais, commence à revoir l'architecture, les jardins, l'art de la table. « J'ai voulu tout noyer sous la végétation, dit-elle. Comme pour tout, il fallait une structure et, à partir de ce moment-là, on peut créer, se laisser un peu aller. »

Trente ans plus tard, le résultat est splendide. Chambres au luxe tamisé, plus maison de famille que *resort* hôtelier (« on peut avoir une lampe Ingo Mauer, mais quel besoin de le crier ? »), à choisir soit au-dessus de l'Ousteau, soit en contrebas, dans le manoir un peu à l'écart ou les petits Mas entre vigne, piscine (ou sont livrés les paniers pique-nique, une autre de ses idées) et jardin biologique. Quand L'Ousteau de Baumanière a brûlé en 2001, c'est elle qui a tout refait, trouvé les colonnes XVIIIe siècle qui ponctuent la façade, les ferronneries qui habillent les fenêtres, le tout « sans rien trop toucher, sans dénaturer l'histoire ». Et voilà un dédale d'allées de lauriers roses, de carrés de buis où poussent les agapanthes, les lavandes et les rosiers, de pergolas où grimpent des jasmins blancs. Sous l'ombre des mûriers, des figuiers, d'un platane deux fois centenaire murmurent fontaines et bassins d'eau, tandis que les cyprès s'élancent droits comme des I dans le ciel bleu électrique. S'il y a des célébrités, on ne risque pas de les croiser à force de détours fleuris, de haies, d'oliviers. Trois canards en revanchent n'hésitent pas à s'inviter dans une des trois piscines, c'est comme ça. « J'ai honte de ceux qui viennent y chercher les traces de la reine d'Angleterre, du général de Gaulle et de cent autres illustrissimes », ↠

Dîner offert en l'honneur
DE SA MAJESTE
LA REINE ELISABETH II
D'ANGLETERRE
Le 17 Mai 1972
EN L'OUSTAU DE BAUMANIERE

Loup farci en croûte sauce crevettes
Baron d'agneau
Petits pois frais du jardin
Mousseline d'artichauts
Plateau de fromages
Sorbet au citron
Fraises à la crème
Millefeuilles
Friandises Baumanière

Les couteaux « pieds dans l'eau », clin d'œil aux origines bretonnes de Glenn Viel (en dessous), le chef à l'origine du retour de la troisième étoile Michelin en janvier. Le menu servi à Élisabeth II lors de son séjour au printemps 1972.

» écrivait Frédéric Dard, auteur de *San Antonio* et habitué des lieux, en 1991. Charial : « Les gens connus sont comme les autres, ils veulent qu'on leur foute la paix. »

Cuisson méphistophélique

Il faut essayer la terrasse de La Cabro d'Or, où règne Michel Hulin et des assiettes aussi lumineuses que l'huile d'olive du coin. Et goûter à l'Ousteau à la cuisine de Glenn Viel, adepte du « plus on enlève, plus on avance », au piano depuis cinq ans. C'est sublime. Le gars aussi. Âgé de 40 ans, petite queue-de-cheval, un Instagram à rebours de toutes les tendances, qu'il s'agisse du selfie comme du trait de sauce et des fleurs à manger. « Un jour, j'ai cuisiné un poulpe pour Insta. C'était beau, mais *quid* du goût ? » Il le travaille du coup à la carte en île flottante, invente des techniques, comme ce rouget agrafé, rôti dans du papier cuisson, à la fois nacré et charnu, la lotte déshydratée au ventilateur à la consistance jamais vue, qu'il aimerait voir rentrer dans l'histoire des techniques. Si le gigot de lait servi à la reine d'Angleterre a perdu ses anchois et son ail, le menu tous légumes, lancé au milieu des années 1980, est toujours là. Les végétariens sont rassurés : qu'ils ne ratent pas les tomates façon matriochka. Travail remarquable sur les sauces, les jus, qu'il s'agisse des couteaux « les pieds dans l'eau », clin d'œil à ses origines bretonnes, ou ce pigeon à la cuisson méphistophélique accompagné d'un jus à la lavande, le tout servi avec des accords mets-pain (à l'huile d'olive, aux algues). Il a revu toutes les températures, ses plats sont servis autour des 47 ou 48 °C, (« plus, ça ne sert à rien »), imagine un consommé de

langoustine ultra-frais associé à de l'orge torréfié à boire comme un whisky, divin quand rôde la canicule. Une vision partagée par le chef pâtissier Brandon Dehan qui, à côté du millefeuille historique et de la crêpe Thuillier, revus et corrigés, lance un dessert à base de carottes, une tartelette aux myrtilles poêlée au basilic.

« Quand Jean-André Charial m'a contacté, je n'étais pas intéressé. J'étais en Polynésie, je faisais des formations. On s'est quand même rencontrés, j'ai cuisiné trois plats... » La magie opère. Pour le lieu aussi. Charial, assure-t-il, lui a laissé la main libre, tout en continuant à tourner parmi les tables, avec sa visière en plastique, Covid-19 oblige, et sa tenue de cuisinier. Le souvenir du vieux Thuillier, réfractaire à tout, a sûrement joué. « Je m'étais dit qu'il fallait remettre du peps, bousculer un peu les choses », explique Glenn Viel, rencontré en terrasse un peu avant le service du déjeuner.

Tiens, voilà Geneviève, en route pour la boutique, où l'on trouve désormais les créations de Cécile Cayrol, céramiste qu'elle a dégoté à Arles et qui signe désormais la vaisselle de l'Ousteau : « Glenn, il faudra que je vous parle, un des gars a enfoncé ma voiture, on doit faire un constat. – Oui, bien sûr. Il faudra aussi qu'on voie pour la porte des poubelles, il faudrait la remplacer par une poste genre saloon, sinon ça ne ferme pas », lance le chef. Instantané de la vie ordinaire en coulisse, où Glenn a planté un deuxième potager bio pour une cuisine écolo (mais jamais hurlante), pas loin des vignes où Charial version vigneron fait pousser L'Affectif, son rosé en biodynamie. Ni Charial ni le plus jeune chef triplement étoilé de France n'ont voulu augmenter les prix.

Dès l'ouverture, les clients sont revenus. Sur le parking, les plaques disent Marseille, les Bouches-du-Rhône, le Var, mais pas seulement. La basket cool et propre voisine avec le mocassin à picots et la sandale sur semelle de corde, les jeunes couples déconfinés avec des quinquas fêtant un anniversaire de mariage avec leur progéniture, un ministre venu avec femme et enfants. Il paraît que Charlotte Gainsbourg et Yvan Attal sont là, quelque part, parmi les lauriers.

Viel sait qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. « Si on a perdu des clients, on en a gagné de nouveaux et d'ex-habitués sont de retour ». Tout à l'heure et ce soir, la terrasse sera pleine. Lui montre autour le jardin, le vallon, les rochers, qui doivent changer ce fils de gendarme de ses précédentes expériences à Paris et Moscou. « Je suis un terreux, dit-il. Ma cuisine, c'est plus une cuisine de campagne que de ville. Je ressens les choses, et ici, elles sortent. » C'est drôle, Charial aussi parle de vibrations, de sensations. Ni l'un ni l'autre ne font penser à un illuminé versé dans la lithothérapie. À croire qu'il existe quelque chose, dans ce Val- d'Enfer, propre à être ressenti. La lumière, un ingrédient, qui aurait permis au chef se révéler ? « Une découverte ? réfléchit Glenn Viel. Ici, c'est moi-même que je crois avoir finalement trouvé. » □

Domaine de Baumanière
Les Baux-de-Provence. relaischateaux.com

THOMAS CLEMENT ; G. DE LAUBIER ; MATHIEU CELLARD

HONG-KONG – CHENGDU – TOKYO – PARIS

La Maison Valmont

BERLIN – MUNICH – LAUSANNE – VANCOUVER

VALMONT

STORIE VENEZIANE *By* VALMONT

L'ELIXIR DES GLACIERS

FONDATION VALMONT

En septembre 2020, La Maison Valmont ouvre ses portes à l'hôtel Le Meurice au 6 rue de Castiglione

Cosmétiques de pointe, parfums raffinés, traitements d'exception et plus encore... Bienvenue à La Maison Valmont ! Sophie et Didier Guillon rassemblent l'excellence des marques de leur groupe en un espace arty, au service exemplaire. L'expertise en cosmétique cellulaire Valmont, les luxueuses textures des soins l'Elixir des Glaciers et l'art du parfum Storie Veneziane by Valmont offrent une expérience shopping inégalée, bercée du flair esthétique des œuvres d'art de Fondation Valmont, pour les amateurs de beauté universelle.

La Maison Valmont pour Le Meurice
6, rue de Castiglione – 75001 Paris – Tel : 01 44 58 69 77
lamaisonvalmont@dorchestercollection.com

Horaires d'ouverture de 11h30 à 19h30

www.lamaisonvalmont.com
valmontcosmetics

Le maillon fort

Sous ces sandales Hermès, le talon se fait bijou et tient le haut du pavé.

Photographie **Charly Gosp**

La maison du faubourg Saint-Honoré décline son célèbre motif « chaîne d'ancre » pour illuminer vos pas.

SANDALES **HERMÈS**.
PRIX SUR DEMANDE.

Voyages imaginaires

Et si nous partions, cet été, pour un périple rêvé en Californie, avec notre cover star du mois, une certaine Laetitia C ?

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

Nouvelle saison pour Laetitia Casta, en couverture de ce numéro, et IKKS, avec un été placé sous le signe d'un Los Angeles rêvé. Un voyage imaginaire à vivre contre la peau, en une série de pièces portées par la comédienne française : saharienne, imprimés fleuris façon jardin tropical, motifs fauves pour panthère au glam néo-hollywoodien...

ikks.com

PRESSE

Jeu, set et match
Le chic de la maison Louis Vuitton s'invite jusqu'à la plage. Exit caoutchouc et plastique gonflable, c'est avec des raquettes en bois et cuir siglées que l'on apprécie désormais de jouer au bord de la piscine ou les pieds dans le sable, les chevilles caressées par les vagues. Gare à celui qui osera perdre une balle...
fr.louis-vuitton.com

Ambré
Narciso Rodriguez et le nez Aurélien Guichard (à l'origine du premier parfum Narciso en 2014) ont renforcé la note ambrée de leur jus iconique pour un accord oriental traditionnel tout de vanille puissante, ambroxan et cashmeran, deux touches d'ambre choisies pour leur modernité.
Eau de parfum ambrée, Narciso.

Compagnon fidèle
Courbes délicates qui épousent le bras comme le corps, format hobo et bandoulières assorties : Maria Grazia Chiuri a pensé le sac Bobby comme un indispensable du quotidien et lui a même donné le nom du chien adoré de Christian Dior. Existe aussi en noir, camel et toile Dior oblique bleue.
dior.com

Bonne fortune
Mettez toutes les chances de votre côté avec cette nouvelle ligne Talisman signée Goossens. Composée de douze boucles d'oreilles – vendues à l'unité – et de vingt-quatre pendentifs, cette collection reprend les thèmes emblématiques de la maison : le blé, le corail, le trèfle à quatre feuilles ou les signes du zodiaque.
goossens-paris.com

Symbolique
Comme l'œuvre du peintre dont elle s'inspire, la collection La Musique de Maison Matisse (créée par la 4e génération de la famille de l'artiste) sublime les formes et les couleurs. La figure des femmes et la joie de vivre y sont retranscrites, notamment dans les lignes rondes et organiques des 14 pièces en faïence réalisées en collaboration avec la designer Marta Bakowski.
maison-matisse.com

Lointain souvenir de la peau

Après deux mois à la maison, le visage est, comme nous, un peu usé. Barbara Sturm, spécialiste du soin, donne ses conseils pour en retrouver l'éclat.

Entretien **Elvire Emptaz**

Le constat

« On a été enfermée dans un air intérieur pollué entre autres par les bougies parfumées ou la cigarette. On est restée devant la lumière bleue des écrans, on a mis des masques pour sortir. Le stress et le manque de sommeil n'ont pas non plus aidé. Résultat, notre peau est asséchée, parfois avec des boutons, voire de l'eczéma ou des inflammations. »

Les solutions

« Pour commencer, même si c'est tentant, on reste le plus éloignée possible de sa trousse de maquillage. On évite aussi de surcharger sa peau de produits. Pendant la quarantaine, on pourrait avoir envie de tester tout ce que l'on a dans les placards de la salle de bains. Mais ce serait une erreur car cela va obstruer les pores et créer des irritations. Par contre, il faut hydrater la peau toute la journée. Si on est coincée derrière un ordinateur, on met un brumisateur sur son bureau et on en abuse. On n'hésite pas non plus à se faire énormément de masques, on peut les poser en se massant un peu le visage. Enfin, il peut être intéressant de revoir sa routine beauté, parfois en la simplifiant. Matin et soir, on se lave bien le visage, on met un sérum et une crème hydratante. Au réveil, on pense bien à appliquer en plus une protection solaire. Deux fois par semaine, on s'autorise un gommage doux. Le mantra, c'est *less is more.* » □

PRÉCIEUX INGRÉDIENTS

Le confinement a été l'occasion de découvrur les vertus de produits présents dans les placards de cuisine.

HUILE D'OLIVE (OU D'AMANDE DOUCE) C'EST LA BASE DE SUPERBES MASQUES REVITALISANTS POUR LE VISAGE OU LES CHEVEUX.

BICARBONATE CE DÉTACHANT PEUT SERVIR, MÊLÉ AU JUS DE CITRON, COMME BLANCHISSEUR POUR LES ONGLES.

CITRON MIXÉ À DES TEXTURES SUCRÉES, IL JOUE COMME UN ÉCLAIRCISSANT, POUR LES CHEVEUX NOTAMMENT.

MARC DE CAFÉ AU LIEU DE LE JETER, ON S'EN SERT COMME D'UN EXFOLIANT NATUREL POUR LES MAINS ET LES BRAS.

MIEL UTILE POUR LES CATAPLASMES HYDRATANTS, IL SERT AUSSI, MÊLÉ AU SUCRE, POUR LES GOMMAGES MAISON.

BARBARA STURM ; 123RF

Double protection

Plus respectueuses de la peau, mais aussi des fonds marins, les nouvelles crèmes solaires se mettent au vert.

Texte **Bénédicte Burguet**
Photographie **Géraldine Richard**

Certains le qualifient de « fléau invisible ». Pour protéger nos épidermes des méfaits du soleil, 25 000 tonnes de produits solaires seraient diluées dans les mers chaque année. Face à cette « marée blanche », de plus en plus de protections « propres » voient le jour. Conçus pour minimiser leur impact sur la vie marine, ces solaires écolabellisées et écoresponsables misent sur des formules sans filtres minéraux, sans oxybenzone et octinoxate (qui détruisent les coraux), mais également sur des ingrédients biodégradables. □

DE GAUCHE À DROITE : WATERLOVER SUN MILK, **BIOTHERM**. FLUIDE LÉGER HAUTE PROTECTION, **NUXE SUN**. ECO SUN SHIELD BOUCLIER SOLAIRE 100 % MINÉRAL, **SEVENTY ONE PERCENT** SUR **OHMYCREAM.COM**. EAU SOLAIRE PROTECTRICE BIODÉGRADABLE, **LABORATOIRE SVR**. FLUIDE DE PROTECTION SUNISSIME, **LIERAC**. STICK SOLAIRE INVISIBLE, **CLARINS**. SPRAY SOLAIRE LACTÉ, **CAUDALIE**. MIST SOLAIRE, **CHANTECAILLE**. PROTECTION SOLAIRE MATIFIANTE VISAGE, **REN SKINCARE**.

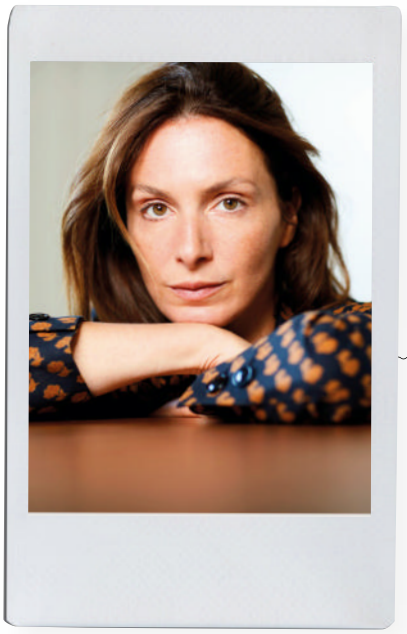
VANITY FAIR

HEBDO DIGITAL

Chaque fin de semaine,
Vanity Fair *vous offre un hebdo digital*
pour accompagner le week-end.
À découvrir dans notre newsletter
et sur nos réseaux sociaux.

À télécharger tous les vendredis sur
vanityfair.fr

@vanityfairfrance



Lettre de ma chambre par Pauline Klein

À tâtons

Se déconfiner comme on se jetterait à l'eau, soudain oublieux du danger? Pas si simple.

Dans une scène des *Dents de la mer,* le célèbre film de Steven Spielberg sorti en 1975, le maire d'une station balnéaire, inquiet de voir les zones de baignade désertées à cause de la présence d'un requin, aborde un habitué assis parmi les touristes sur le sable pour le convaincre d'aller dans l'eau. Dans un mouvement lourd et hésitant, l'homme soumis aux ordres se hisse de son transat et avance lentement jusqu'au bord, sous l'œil curieux et attentif des autres vacanciers. Barbotant avec précaution, il est peu à peu rejoint par d'autres. Hommes, femmes et enfants suivent désormais l'exemple, brisant dans ce geste à la fois banal et fort la stupeur et l'inquiétude. À cet instant, les vacances semblent reprendre un semblant de normalité, comme dans une banale carte postale de bord de mer. En apparence.

Ce qui est frappant et étrangement actuel dans cette scène, c'est la facilité avec laquelle l'homme semble pouvoir braver sa peur lorsque le plaisir et la norme sont à portée de main, sa faculté à suivre le mouvement le plus arrangeant pour la conscience, la ruse qui consiste à réduire un danger potentiel à un bourdonnement sans importance. Faire comme si de rien n'était, le temps de reprendre un peu son souffle. La psychose est renvoyée au passé, le présent sagement camouflé derrière un semblant d'ordre. Quand un danger est invisible, qu'il vive sous l'eau, dans l'air ou hors-champ, il profite des interprétations instables de la majorité. Nous sommes depuis plusieurs semaines extirpés de nos vies par la répétition indécise de « gestes barrières » que nous exécutons comme nous pouvons, dans une chorégraphie candide et hésitante. Nous vivons comme sur cette plage, au bord de nos vies, sans oser y plonger vraiment. Et sur ces sables mouvants, les questions se posent indéfiniment, les réponses se heurtent par ricochet à des non-lieux, nous statufiant dans l'immobilité. Comment ne pas regarder en arrière un danger qui nous guette sans doute à nouveau ? Comment regarder devant soi alors que l'inattendu peut désormais nous saisir sans préavis ? Que faire du bruit de fond de cette secousse indolore et invisible, aussi silencieuse qu'omniprésente ? Nous oscillons, entre des gestes radicaux (partir vivre loin, autrement) et un semblant de continuité de nos vies (attendre de voir venir)... Chaque jour, nous tranchons comme nous pouvons, surveillant du coin de l'œil qui plonge, qui ne plonge pas. Le jour, nous errons dans les rues à la recherche de signaux : visages découverts, rassemblements, autant de sous-entendus à revivre nos vies dans un semblant de joie, cafés ouverts dehors mais pas dedans : qu'est-ce qui se trame en coulisse ?

Une normalité de façade qui donne le sentiment, comme dans *Les Dents de la mer,* qu'à la surface des choses et à l'horizon, tout pourrait aller bien – en apparence. Une illusion à laquelle nous croyons en chœur, planqués derrière une majorité silencieuse en laquelle nous voulons croire. Sans savoir ce qui se cache vraiment derrière la fabrique de cette légèreté retrouvée. □

PASCALITO

Lettre de tournée (détournée)
par Nora Hamzawi

Rallumer la flamme

La comédienne raconte son spectacle – toujours suspendu – vu des coulisses de son appartement.

Ça y est, on est libérés. Nous sommes en juillet et moi, j'ai l'impression d'avoir une sorte de décalage horaire de l'extrême. Je ne comprends pas les températures dehors ; je ne comprends pas la saison ; je comprends encore moins qu'on se prépare aux grandes vacances. C'est comme si j'avais fait une énorme sieste et que, pendant cette sieste, j'avais fait ce rêve d'un huis clos où je suis maîtresse et où je mange toute la journée, un balai à la main. Et si c'était un rêve, je l'aurais raconté en disant : « Et, à 20 heures précises, à chaque fois, les gens applaudissaient aux fenêtres, et on se faisait coucou mais, dans le rêve, c'était totalement normal. »

Le rêve étrange est terminé et, comme après toutes les siestes un peu trop longues, je me sens patraque. J'ai du mal à m'habituer à la lumière du jour. Le retour à la vie sociale est une vraie aventure. En revanche, je me suis pesée et les kilos en plus sont bien réels.

Je n'ai pas encore pu remonter sur scène et, du coup, je ne sais pas de qui ou de quoi je prends des vacances. Ce qui est sûr, c'est que j'ai besoin de prendre l'air. J'ai besoin de prendre l'air de cette nouvelle relation qui est née, ces derniers mois, avec mon chez-moi et qui a transformé mon innocent appartement en « domicile conjugal ». J'ai fait sa rencontre en mars, lui et le film de Truffaut qui porte son nom, comme un cliché de la Parisienne débordée qui, au « repos forcé », découvre au même moment, ahurie, l'existence de son couple, du cinéma et du robot mixeur abandonné depuis des années dans sa boîte blanche devenue jaune et grasse tout en haut du placard de la cuisine. Avant, ce n'était qu'un appart : on allait et venait ; on se posait chez lui pour se reposer de tout le reste ; parfois, on cuisinait le week-end parce qu'on avait le temps, comme pour jouer à « papa et maman font un poulet rôti du dimanche ». Sinon, les autres soirs, on se contentait d'un plat de pâtes en se racontant nos journées, sans même le calculer. Et puis tout a changé. Il est entré dans nos vies ou plutôt on est entrés dans la sienne, un 17 mars, sans savoir que ça allait durer, comme un plan cul qui se transforme en relation alors qu'à la base, ce n'était pas du tout ce qui était prévu.

C'est là que je l'ai redécouvert. Je l'ai regardé comme je ne l'avais jamais regardé. Coincée avec lui comme face à un miroir grossissant d'une salle de bains d'hôtel, je l'ai scruté sous tous les angles, en détail. J'ai vu ses plinthes poussiéreuses, ses joints abîmés dans la salle de bains, des fissures inquiétantes sur certains murs... Et cette ampoule dans les chiottes, grillée depuis 2014, est subitement devenue une priorité. La routine s'est transformée en urgence et tout ce à quoi on me répondait « je vais le faire », « je vais le faire » devait désormais être fait sur-le-champ. « Papa et maman font un poulet rôti du dimanche » s'est transformé en « papa et maman font l'école à la maison », « papa et maman épluchent des

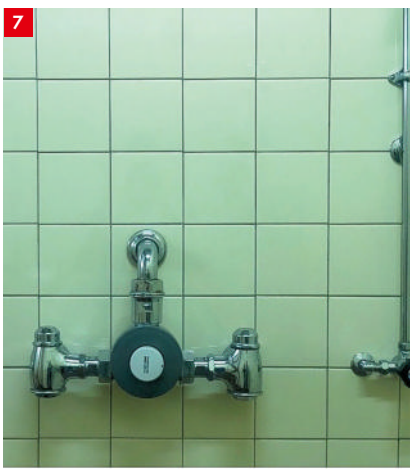
1

légumes », « maman crie sur papa qui ne sait toujours pas où sont rangées les capsules du lave-vaisselle », « papa rumine dans sa barbe qu'il ne pouvait pas deviner et que c'est pas très grave », « maman crie encore plus fort sur papa »... Et toujours cet appart comme le décor unique de notre mauvaise pièce de boulevard du Covid-19, un truc du genre « chéri, prends ton masque, j'ai encore brûlé le gratin. »

Tous les jours, j'ai pris soin de ce décor. Et tous les jours, il fallait que ça recommence. Plier, laver, ranger, cuisiner. Plier, laver, ranger, cuisiner. J'ai remis en question les bases du quotidien. Ces trois repas par jour étaient-ils vraiment nécessaires ? Et tous ces draps, toutes ces fringues... on pourrait peut-être instaurer des tenues hebdomadaires pour m'offrir un peu de temps libre ? Comme dans une relation qui devient toxique, je me suis vue changer et je ne me suis pas reconnue, je me suis vue me transformer entre cette étrange personne à mi-chemin entre Bree Van de Kamp des *Desperate Housewives* et Victor Novak dans *L'Instit*.

Alors peut-être qu'en effet il est temps de partir, de prendre ses distances, de troquer ses gants Mapa et son torchon pour une crème solaire et une serviette de plage. De comprendre qu'une ampoule grillée, ce n'est pas grand-chose et qu'on a d'autres flammes à raviver. □

1. (Référence) *Domicile conjugal* de François Truffaut, 1970.
2. (Paysage) Là où j'aimerais prendre mes distances.
3. (Ampoule) L'objet de toutes mes obsessions.
4. (Fissure) Très inquiétante.
5. (L'immeuble) Je ne comprends pas la saison.
6. (Parquet) Après cette photo, j'ai googlisé : « Écart latte parquet trou que faire ».
7. (Carreaux) : J'ai retrouvé cette photo d'une salle de bains et j'ai été jalouse de ses joints (forcément lustrés aux gants Mapa).



PIERRE ZUCCA ; NORA HAMZAWI

Lettre du Brexit par JD Beauvallet

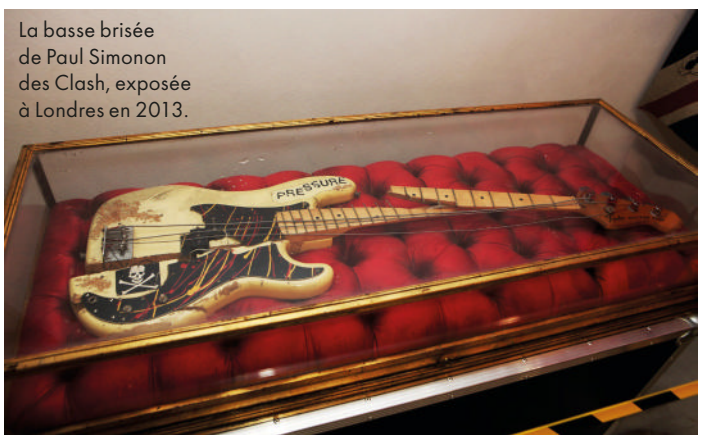
La musique s'amuse sans musée

Londres n'en finit plus d'attendre sa Philharmonie pop. Car ce génie anglais, en perpétuelle hybridation, refuse de se laisser happer par le vertige de la nostalgie.

Le Centre for Music, sorte de Philharmonie britannique en quête d'un mécène, devait présenter ce printemps son projet architectural, son financement et un échéancier. Une pandémie et des changements de priorités pourraient avoir raison de cette arlésienne londonienne.

En Suède, en Norvège même, il existe pourtant des musées consacrés à la pop music locale, à son importance historique, à son rôle influent d'ambassadeur et son statut de précédent. Au Royaume-Uni, pourtant riche en lieux solennels, glorifiant cet îlot riquiqui et son poids sur le monde, il n'existe pas vraiment de musée digne pour exposer l'un des génies anglais : la pop music. Ici et là, souvent à la gloire du clocher (Liverpool en tête), on dénombre des dizaines de micro-musées, mais aucun digne de la majesté du sujet. Quand on se souvient du triomphe de quelques rétrospectives, dont celle de David Bowie au Victoria & Albert Museum, on peut s'en étonner. Après tout, la pop music reste, avec par exemple le football et la gastronomie (rires), l'une des immenses sources de rayonnement de la nation, en plus d'une économie qui est toujours imposante. Avant de la consigner sur les étagères d'un musée, les Britanniques estiment peut-être que cette matière demeure vivante, que rien n'est figé, que le passé simple est autant de mise que le futur. En la confinant dans un musée, il faudrait ainsi adapter ce lieu sacré à chaque nouveau soubresaut de la musique locale, en constante hybridation, en évolution permanente. Car souvent, quand on pensait la scène figée dans le marbre, que la belle histoire avait fini en cul-de-sac, notamment après l'âge d'or des Stones, Beatles, Who ou Kinks, de nouvelles propositions redonnaient élan et envie aux fans, aux musiciens. Du glam rock au punk, du prog rock à la britpop, de la new wave à la rave culture, de l'électro pop au grime, l'histoire de la pop music (pour musique populaire *british)* joue ainsi depuis soixante ans aux ricochets. Elle incarne une forme de progrès, de mouvement vers l'avant, même si, d'Oasis aux Libertines, ses plus flamboyants et tapageurs héros du jour conduisent souvent un œil sur le rétroviseur. Comptons donc sur la vitalité, l'audace et les ambitions illimitées des jeunes musiciens pour que ce trésor de la couronne ne devienne jamais langue morte. Il suffit d'écouter le monstrueux *This Is England* de la Londonienne Farai pour se convaincre que cette musique possède encore suffisamment de sève et de rêves pour ne pas se laisser épingler, façon papillon disparu, dans les vitrines d'un musée. Le Royaume-Uni, ou ce qu'il en restera dans les années agitées à venir, a trop observé la fossilisation des gloires locales pratiquée par le Rock'n'Roll Hall of Fame américain pour se laisser happer par le vertige (vestige ?) de la nostalgie.

De plus en plus pesant au quotidien dans la politique à toute berzingue, en zigzag et marche arrière de Boris Johnson et de son cabinet dégelé, façon *Hibernatus,* des années 1950, le conservatisme insulaire possède déjà ses propres musées. Citons pour s'amuser de l'excentricité éternelle de nos voisins brexités, celui des colliers de chiens du château de Leeds, celui *top sexy* de la tondeuse à gazon des rives de la Mersey ou l'impayable collection d'éventails de Greenwich. Ces objets, disparus de la circulation, ne doivent leur survie qu'à des collectionneurs d'une Angleterre d'hier. Alors que la pop music, elle, reste présente partout, tout le temps, dans l'âme britannique. À quoi bon tenter de parquer l'essence même d'un peuple dans une galerie sans fin, alors que la musique virevolte en d'interminables jeux de pistes, dans un musée à ciel ouvert, où le vent interdit la poussière ? □



La basse brisée de Paul Simonon des Clash, exposée à Londres en 2013.

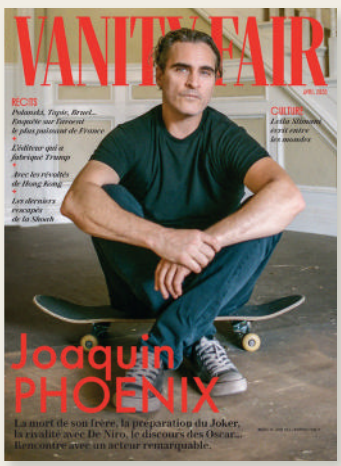
GETTY IMAGES

Personnalités, enquêtes, politique, mode, séries, cinéma...

ABONNEZ-VOUS

DU GLAMOUR & DE L'INVESTIGATION CHAQUE MOIS DANS

VANITY FAIR



Découvrez nos offres sur
vanityfair.fr/abonnement

MANTEAU **VALENTINO**.
BODY **HERMÈS**.

LES CHOSES DE SA VIE

Un banc, une marche, un rebord de trottoir… Place Saint-Sulpice, Pauline Klein, auteure de plusieurs romans, a rencontré Laetitia Casta. Pour *Vanity Fair*, elles ont parlé plusieurs heures sous le soleil d'une après-midi propice aux dévoilements.
Photographie Nathaniel Goldberg.
Stylisme Camille Bidault-Waddington.

Ce jour-là, les cafés sont encore fermés, alors nous avons convenu de nous retrouver dans la rue, sur un banc. Ça a commencé par un appel en absence. Découvrir « Laetitia Casta appel manqué » sur mon portable aurait pu suffire à décrire ce rendez-vous. Je suis assise, seule, sur un banc, à côté d'un reste de taboulé dans une barquette et, en la voyant arriver, je suis surprise qu'elle ne se détache pas de la foule, qu'elle ait si bien appris à s'y fondre. Elle m'indique la fontaine au milieu de la place Saint-Sulpice et nous marchons côte à côte dans un silence timide avant de nous asseoir sur le rebord. C'est étrange, un rendez-vous arrangé dans la rue. Je ne suis pas journaliste, je n'ai jamais fait cet exercice et j'évoque ma crainte à l'idée de « jouer à l'intervieweuse face à elle ». J'ai vu et lu tant d'entretiens d'elle dans lesquels règnent ces injonctions à vouloir la bousculer, extirper coûte que coûte quelque chose. Je rêve que nous puissions nous connaître immédiatement, sans masque, sans les postures des rôles qu'on nous aurait donnés avant cette rencontre. D'ailleurs, c'est une des premières choses qu'elle m'a demandée au bord de la fontaine : « Vous ne mettez pas de masque ? Alors moi non plus... » Mais elle rassure. Je ne dois pas m'inquiéter. « Je suis capable de parler. Mais pour ce qui est de bousculer, je peux très bien le faire toute seule. Face aux journalistes, aux vrais, il y a ce réflexe pathologique de vouloir faire des acteurs, des actrices, des gens normaux. Il leur faut le bon mot, ça me fait flipper, cette injonction à l'autopromotion, il faut s'exprimer sur tout, promouvoir sa pensée, tout devient politique et ça n'est plus naturel. »

Je m'allume une cigarette et je lui demande dans quel état elle se met pour préparer une interview, si elle prépare la scène. « Non. C'est comme juste avant une séance de psychanalyse, on peut toujours penser à ce qu'on va raconter, tenter de préparer la séance, ça ne marche jamais. C'est un rendez-vous forcé des deux côtés. » En attachant son vélo, elle s'est demandé : « Qu'est-ce que je fais, est-ce que je dois y penser ? Vas-y comme tu es. » Que je sois écrivaine la rassure, précise-t-elle. « C'est peut-être que quelque chose de poétique aura lieu. » Je réponds que c'est un peu comme en amour, finalement, toute la difficulté est de rester soi-même avec l'autre. « Oui, et ça, c'est dès le départ, il ne faut pas se tromper. Si on commence une histoire avec un masque, c'est très dur à rattraper. »

Ce qui m'a frappé en regardant les vidéos d'elle sur Internet, c'est le regard qu'elle impose face à l'autre. Il semble qu'elle veuille devancer l'intrusion, c'est vrai qu'on se sent un peu osciller face à elle. Qu'est-ce qu'un homme peut bien ressentir devant une telle apparition ? « On sait les choses... On sait bien qu'on est en train de créer une histoire de toutes pièces, mais on élague, on a tendance à tout rendre beau... Pendant le confinement, j'ai retrouvé mes journaux intimes : rien n'a changé, je suis toujours la même, toujours les mêmes histoires... Mais on a beau rejouer les mêmes scénarios, ceux de l'enfance, est-ce qu'on doit accorder tant d'importance au passé ? » demande-t-elle. Avant de poursuivre : « C'est comme l'inconscient, on se démène pour y pénétrer comme si c'était une sorte de caverne d'Ali Baba, mais est-ce que c'est si intéressant que ça ? Est-ce que la réalité, le présent ne sont pas plus importants ? »

Voilà à quoi, peut-être, sert la fiction. À définir cette quête de soi sans passer par cette fouille intérieure, à laisser entrer la fabrique de notre identité par une autre porte. D'ailleurs, elle explique choisir les rôles qu'on lui propose en fonction de cette quête. « Peu importe que le film marche ou pas, l'essentiel est que j'y découvre en chemin quelque chose de moi-même... C'est beau de se remettre dans les mains de l'autre, de prendre le risque que l'autre vous assassine... » Elle évoque *Mouchette,* le film de Robert Bresson (1967), où le personnage de la petite fille refuse de rester lisse, immaculé. Mouchette dans la boue, Mouchette qui souille le tapis de la vieille dame, personnage rebelle, en quête d'elle-même et qui finit par se noyer. « Bresson regarde les gens ordinaires... Il filme l'enfant qui déchire sa robe blanche parce que cette image trop lisse, c'est trop pour elle. »

« En amour, dès le départ, il ne faut pas se tromper. Si on commence une histoire avec un masque, c'est très dur à rattraper. »

Petite fille, Laetitia se sent vite étrangère au monde dans lequel elle grandit. « On ne peut pas empêcher le fait d'aller vers qui on est, et ça, ça a été une loi très tôt dans mon existence. Je me suis élevée toute seule. À 6 ans, j'ai compris que j'étais de gauche. » Elle intègre une différence entre ce qui est inculqué par ses parents et leur façon réelle de vivre, se déplace, observe, s'installe dans le décalage : « Je cherchais une vérité ailleurs... J'ai voulu terriblement plaire à ma mère, la trouver, elle, le temps qu'elle se trouve, elle n'a pas eu une enfance facile, elle avait du mal à exprimer ses sentiments. J'ai dû aller chercher ça chez elle, comprendre le rapport d'amour entre une mère et sa fille. » Il y a lien de tendresse avec sa famille, mais sans le poids social, sans les obligations familiales qu'elle continue de refuser. « La famille peut être un danger. Je suis tombée un jour par hasard sur un passage de la Bible qui évoque ça... Le Christ dit que le pire ennemi, c'est la famille... »

Sous le soleil de la place Saint-Sulpice, alors qu'elle hésite entre garder et retirer ses lunettes de soleil, elle m'écoute raconter ma propre expérience de mère, le sentiment de peur survenu avant celui d'amour... Oui, être une mère peut être très ingrat. « Est-ce qu'on peut le dire ça, que c'est ingrat, sans culpabiliser ? » Elle raconte qu'elle appelle parfois ses enfants les « enfants torpilles » (elle a trouvé l'expression pendant le confinement), être tiraillée entre leurs exigences de bonheur et son besoin de continuer à exister sans se plier. « Je m'aperçois que quelque chose en moi est plus fort que tout, et parfois je ne peux plus... Le bonheur des autres prend parfois beaucoup de place...» Elle insiste sur le

fait qu'il faut cesser de croire en la mère parfaite, « aux formules toutes faites sur le bonheur, se dégager des images archaïques qui nous assaillent ».

Le regard des autres

Une marche à l'ombre d'un arbre s'est libérée, elle propose qu'on aille s'y installer. Nous marchons à nouveau quelques mètres, elle étale sa veste sur le trottoir et s'y assoit. J'ai emprunté la gourde de mon fils, je ne lui en propose pas, lui dis-je, je trouve ça moi-même un peu dégoûtant, ce tuyau en plastique. Elle boira plus tard, mais elle m'apprend que Jean Renoir évoquait l'importance des tuyaux... Les changements dans Paris liés aux arrivées d'eau... Assises toutes les deux par terre sur un trottoir, j'imagine ces tuyaux se déplacer sous nos deux corps et j'ai le sentiment d'un lien à elle dont j'ignore la raison. Peut-être la douleur qu'ont pu provoquer en moi les regards encore obscurs des adultes sur moi lorsque j'étais enfant. Il y a de nombreuses années, j'avais écrit une nouvelle, l'histoire d'une petite fille qui avait mal là où on la regardait. Un regard pouvait la blesser physiquement, provoquer une brûlure entre ses omoplates. Elle écoute, attentive. Elle comprend... « Un jour, j'étais dans un aéroport et j'ai croisé un grand brûlé. Comme tout le monde, je l'ai regardé. Ce qu'on note, c'est la différence. Très vite, on met à l'écart, on ne vous laisse pas le temps de dire qui vous êtes. Je me suis aussi protégée en me disant que je m'en fichais et que ce n'était pas ça qui allait me définir. J'ai passé mon temps à me dire que personne ne pourrait me définir, jamais. » Je voudrais savoir si elle a déjà évoqué ce grand brûlé, si c'est un truc d'interview. « Non, jamais – d'ailleurs, ça peut être terrible si c'est mal écrit. En plus, on s'est observés, lui et moi... Les cicatrices, cette enveloppe qui n'est pas la norme. Je l'ai trouvé beau. Puissant. On s'est regardés et je me suis identifiée à ce visage sur lequel on peut tout projeter. »

Se sentir observée comme une chose étrangère, avec tous les risques et les doutes que cela peut susciter, a fait naître cette peur de se laisser approcher et atteindre. Finalement, ça ne peut pas être la question de la beauté, mais celle de l'enfermement des femmes. Les regards peuvent être inadmissibles très tôt lorsqu'on est une jeune fille. Je me souviens de la première fois qu'on m'a regardée, moi, dans la rue. Je portais une veste à chevron de ma mère, une veste d'homme, et les regards sont tombés là. Je me suis demandé si c'était la veste d'homme, si c'était l'odeur de ma mère. Je me suis regardée dans des miroirs pour savoir ce qui m'avait métamorphosée de cette façon. Laetitia se souvient, elle aussi, du jour où c'est arrivé: « J'étais dans un supermarché avec ma mère, je devais avoir 12 ans. Pour la première fois de ma vie, j'ai senti qu'on me dévisageait. Alors j'ai demandé à ma mère : est-ce il y a quelque chose qui ne va pas en moi ? Et ça m'a violentée, parce que je n'étais pas prête. Mon corps n'était pas terminé, rien n'était terminé, tout était ouvert. Je ne pouvais pas imaginer que c'était parce qu'on me trouvait jolie. Je ne l'ai compris que bien plus tard. Je crois que ma quête de liberté a démarré là. C'est là que j'ai découvert que je pouvais être violente. »

Cette fois, un banc immaculé se libère juste à côté de nous. Il semble que nous ayons enfin trouvé notre place. Nous nous levons et nous dirigeons vers ce qui sera le troisième et dernier endroit de notre rencontre ce jour-là. Alors que je m'allume une énième cigarette, je suis surprise qu'elle m'en demande une. « Vous voyez je parle. » Oui. Elle parle et elle fume. Elle regarde devant elle dans le vague elle se souvient : « Un jour, j'ai fait une prière dans la 2 CV de ma mère. Je me souviens m'être dit, faites qu'il y ait une bombe qui arrête tout, que je sorte du monde dans lequel je me trouve. Et puis c'est arrivé. L'enfant surpuissant a dû se dire que ça avait marché, qu'il devait prendre ce train qui passait... Bien sûr, après ca a été « l'enfer » – sonner

> « Sur le tournage de *L'Homme fidèle* de Louis Garrel, j'ai eu peur de ne plus m'appartenir, de devenir autre chose dans son regard. J'ai dû beaucoup méditer. »

aux portes des castings, se présenter à des rendez-vous, marcher devant les gens. L'épreuve de la brutalité. Surtout lorsque ce parcours précoce est défini pour elle comme une réussite. Depuis le début, ces « compliments sur [m]on physique » comme elle les appelle, n'avaient aucun impact. Une enveloppe qui tend à isoler du monde plutôt qu'à l'intégrer plus vite que prévu. Elle apprend à composer, à jouer des personnages, à devenir l'idéal de l'autre dans une image. Alors dans le film de son mari, Louis Garrel, la vraie question a été : « Qu'est-ce qui est le plus important, la vie ou le cinéma ? On pense que la vie est plus importante que tout le reste, mais est-ce que ce film n'allait pas nous sacrifier, nous, au nom du cinéma ? Lui a baigné dans ce milieu depuis qu'il a 5 ans, moi pas. J'ai eu peur de ne plus m'appartenir, de devenir autre chose dans son regard... D'un coup, il allait peut-être me découvrir. Quand j'arrive sur un plateau, je ne suis pas la même que lorsque j'arrive la maison... Je peux être dans la recherche, la revendication, une vision sur le personnage, et j'arrive comme ça, c'est puissant, et il faut que l'autre accepte ça. Ne pas devenir la chose de l'autre et rester soi. J'ai dû beaucoup méditer. Parce que ça pouvait m'atteindre. J'ai eu peur de le perdre, j'aurais pu le perdre. Vous aimez quelqu'un et vous découvrez que la personne est laide, que ça n'était pas ce que vous aviez vu, d'un coup, vous découvrez autre chose. D'ailleurs, je sais qu'il a vu autre chose. »

L'oxygène de la création

Depuis plusieurs semaines, alors que ces deux tournages se sont arrêtés, elle écrit, enregistre des chansons ébauchées avec Christophe. « J'ai énormément douté à l'idée de continuer sans lui, mais je recevais des signes de sa présence. Un soir, j'étais au bord d'abandonner mais son producteur m'a envoyé le dernier texto qu'il avait reçu de lui, il parle d'écriture, ↠

CHEMISE **CHANEL**.
SOUTIEN-GORGE **ERES**.
JUPE **SCHIAPARELLI**.

MANTEAU **MAISON MARGIELA**.
BODY **MIU MIU**.

NATHANIEL GOLDBERG

↠ c'était comme s'il s'adressait directement à moi trois semaines après sa mort. Une autre fois, j'ai relu les messages que nous nous envoyions lui et moi et c'est comme ça que j'ai trouvé un refrain. » C'est dans ces moments de création, d'exploration qu'elle est aujourd'hui le plus centrée. « Là, je sens que je suis au bord d'être autre chose, et que je dois y aller... Je résiste, mais c'est en train d'avoir lieu. Et ça fait peur aux autres. » Cet oxygène, celui de la création, elle y a pensé avec douleur en imaginant les femmes qui n'avaient pas cet espace pour elles pendant le confinement. « S'il y a une chose qui m'a fait souffrir en l'imaginant, ce sont ces femmes à la maison, dans des situations difficiles, parfois face à des violences, ça m'a atteint profondément. Le sentiment épuisant d'être un territoire que tout le monde vient piétiner, occuper... » Une conscience sociale qui l'a aussi marquée pendant les manifestations des Gilets jaunes : « Au tout début, quand on ne savait pas encore très bien, moi j'étais assez définie, très tranchée. J'ai vu des gens retourner leur veste, mais j'étais très au clair. Je viens d'un milieu simple, j'ai vu mes parents manquer d'argent. Les femmes ont tant à faire avec leurs enfants, leur travail, ce sont elles qui tiennent les comptes, alors si elles descendent dans la rue, c'est que c'est important. » Le vrai changement doit-il passer par une forme de violence ? Oui. Sans doute. Elle évoque Malcom X, passé par la brutalité et la prison avant d'embrasser des vues plus universalistes, de devenir cette figure qui appelle à l'unité. « Quand les choses sont statiques depuis trop longtemps, il y a toujours d'abord une colère, l'ajustement ensuite. »

> « La société entière nous tend des pièges pour nous freiner dans ce que nous sommes profondément. C'est rare de trouver quelqu'un autour de soi qui vous veuille vraiment du bien. »

Elle ne ressent pas le besoin de publier ses opinions ou quelque morale à suivre, sur les réseaux sociaux ou dans des tribunes, ne se sent appartenir à aucun groupe, aucune famille. « Je ne me suis jamais vue faire la morale, je dois déjà essayer de faire face à ma propre morale intérieure. » Son besoin de solitude est la seule manière réelle de créer et donc de prendre la parole.

Elle a toujours écrit. Sur des carnets intimes puis sur des feuilles blanches qui aujourd'hui ont disparu, des cartons entiers... « Plus tard, quand j'ai commencé à voyager, j'écrivais sur les sacs vomitoires des avions. » Elle évoque la difficulté d'assumer ces explorations dans un monde où tout est fait pour freiner ce mouvement. « Les autres ne font pas exprès, mais ils veulent annuler ce processus en vous parce qu'ils ont peur de vous perdre. Et même si on vous fait croire qu'on vous laisse votre espace, ce n'est pas vrai. C'est sans doute inconscient, mais ils se débrouillent pour venir casser ça... » Et par « ça », elle entend la perle intérieure de l'enfance, celle que l'on s'est battue pour préserver et que les autres tentent trop souvent de détourner. « La société entière nous tend des pièges pour nous freiner dans ce que nous sommes profondément. » C'est ce qui l'a sauvée, de croire réellement en ce à quoi elle était connectée. « On a tellement essayé, même les gens qui m'aiment... Cette microsociété qu'est la famille aussi, ça grignote. C'est rare de trouver quelqu'un autour de soi qui vous veuille vraiment du bien. J'ai compris très tôt, avant ce métier, que c'était un danger, un barrage à l'expression. J'aurais pu passer à côté, mais j'ai toujours désobéi. Je suis en train d'arrêter de jouer à cache-cache, d'accepter cette puissance, ça fragilise. Mais je crois que je suis prête. Mes enfants commencent à être grands. On peut peut-être créer sans forcément faire un enfant, non ? »

Sa plus grande fille est une adolescente, une phase qu'elle n'a pas eu le temps de vivre. Observer cette période chez elle vient un peu réparer ça, parce qu'elle est d'une certaine manière « plus libre que je l'étais, elle a le temps de se laisser éclore, moi je ne l'ai pas eu, j'ai dû très vite me mettre en route pour vivre ». L'opposé de ce qu'elle a vécu elle, avec sa mère.

« Ce doit être l'âge, un rendez-vous avec moi-même que je ne veux pas rater. Car, depuis quelque temps, quelque chose est en train de se produire, le côté nocturne prend du pouvoir et j'ai peur. Est-ce que je ne vais pas devenir un affreux ? » Elle admet envisager de pouvoir effrayer, parfois. Son silence, son ambivalence. « Parce que je peux être trouble, je ne sais pas toujours, je ne joue pas à ça du tout mais je comprends que l'autre puisse se demander : qu'est-ce c'est que cet engin ? » Mais dans le fond, la puissance, le désir, sexuel aussi, est à cet endroit-là : « Quand vous sortez un peu des formules et des chemins préconçus, quand vous cessez de vous demander à quoi "ça" correspond exactement. Quand tout est possible, ouvert, ça fait peur aux autres...» Elle y échappe sans doute dans une forme de solitude. Peu d'amis, hommes et femmes, mais pas de mondanités, elle ne s'y contraint, ne s'y force jamais. Au point de pouvoir paraître rustre. Mais le masque social, elle n'y arrive pas. « J'aurais voulu l'avoir. Quand tout le monde a picolé, je ne comprends plus rien, je suis paumée je n'ai pas les codes. J'admire ceux qui y parviennent. Même petite, je ne voulais pas dire bonjour. »

Sans doute lui a-t-on trop répété enfant, puis adolescente, que le monde était trop violent. On a tendance à vouloir garder les jeunes femmes à la maison. « Je suis allée loin, j'ai fait des bêtises, mais j'étais protégée par ma mission. » Par mission, elle entend la fonction qu'a dessinée pour elle son travail : être en charge de produire une image, portée par une caméra, un objectif, une lumière, par un dialogue avec son corps et son visage qui éloigne et module l'identité en fonction de ce qu'on exige de vous. Être littéralement « occupée » par la vision de l'autre. « Hors de ça, de tout ce qui a été mis en place autour de moi, ça a été très dur de devenir qui j'étais. » Mais aujourd'hui, le pouvoir se retourne. Les femmes peuvent devenir puissantes, guerrières, elles cessent d'être des objets, le regard se déplace. Soudain, le dialogue est différent. C'est vous qui observez, sondez. Soudain, on n'est plus occupée par le regard de l'autre. « Je dis des choses. Je suis là, devant vous. Présente. » □

NATHANIEL GOLDBERG

GILET ET BRASSIÈRE **NINA RICCI**.
JUPE **PRADA**.

ASSISTANTS PHOTOGRAPHE
CORINNE MUTRELLE ET AURÉLIEN NOBECOURT.
OPÉRATEUR NUMÉRIQUE AURÈLE FERRERO.
ASSISTANTS STYLISTE
JOSÉPHINE DORVAL ET BÉRENGER PELC.
COIFFURE STÉPHANE LANCIEN
POUR L'ORÉAL PARIS.
MAQUILLAGE TOM PECHEUX
POUR SAINT LAURENT BEAUTÉ.
MANUCURE JULIE VILLANOVA.

Derniers jours *à Marseille*

Avec le départ de Jean-Claude Gaudin, c'est un chapitre d'un quart de siècle qui se referme. La journaliste et auteure Lisa Vignoli s'est penchée sur cet homme politique à l'ancienne qui, pour le meilleur comme pour le pire, aura profondément marqué la deuxième ville de France. Photographie Olivier Metzger.

La veille du premier tour des élections municipales, aux prémices d'un confinement qui ne dit pas encore son nom, les restaurants ont fermé. Et, dans la nuit, la mairie de Marseille a été victime d'un autre virus. Il est 10 h 30, dimanche 15 mars, quand Jean-Claude Gaudin sonde le conseiller placé à sa gauche : « Comment vous dites déjà ? » L'autre lui souffle un mot à l'oreille. « Oui, voilà, une attaque technologique massive. » Il ne manquait plus que ça. Planté dans le soleil d'une cour d'école, corps immense dans un costume marine, le maire de Marseille est fatigué, las même. Mais, dans un dernier sursaut essoufflé, il trouve la force pour dire combien cette campagne a été « minable, odiiiieuse, méchante d'une manière ahurissante ». C'est la voix sombre de Gaudin qui résonne. Pas celle que tout Marseillais qui l'a déjà croisé connaît par cœur, cet air chantant qui demande : « Comment allez-vous ? » Ce jour-là, il ne s'efforce même pas de sourire aux photographes venus immortaliser son dernier tour de piste. En passant la porte, il a cette phrase qui cogne : « Qu'on en finisse avec ces élections ! » À l'intérieur du bureau de vote, il ne prend pas la peine de tirer le rideau de l'isoloir, fait tomber sa carte d'identité sur le sol et, devant l'urne, laisse échapper ce cœur qui n'y est pas : « Ça me fait drôle quand même. Jusqu'ici, je venais voter pour moi. »

Ainsi donc, devant une poignée d'assesseurs, s'achèvent officiellement vingt-cinq années de règne dans la deuxième ville de France. La fin d'un édile de l'ancienne roche, le genre à savoir précisément qui vote pour lui dans une cité de 870 000 habitants. Le seul à vous donner l'impression, en vous serrant la main, de vous avoir connu à la maternité. L'un des rares, enfin, à ne jamais rien laisser échapper de sa vie privée, à la manière de François Mitterrand. Même l'immense Gérard Depardieu, qui a joué son rôle dans la série *Marseille* de Netflix, n'a pas vraiment réussi à incarner le personnage. Sans doute parce que Gaudin vient d'un monde disparu, où reposent déjà Georges Frêche et Charles Pasqua.

Son dernier mandat ne s'achève pourtant pas ce matin de mars. Deux jours plus tard, en pleine épidémie de Covid-19, ↠

MAIRE ET PÈRE
Jean-Claude Gaudin photographié pour *Vanity Fair* dans son bureau le 25 mai.

↠ le pays est confiné, le second tour des municipales reporté et Gaudin doit rester maire. À cette heure-là, on ne sait pas encore pour combien de temps. Autour de lui, une partie de la droite marseillaise est touchée par le virus, de la candidate LR à la mairie Martine Vassal à l'ineffable députée Valérie Boyer. La menace est proche et son camp a peur. À son âge, Jean-Claude Gaudin affiche un poids, un diabète et une résistance à la maladie qui le classent d'office dans la catégorie « à risque ». Testé rapidement négatif au coronavirus, il tourne en rond dans sa résidence secondaire. Un endroit calme, niché sur la commune de Saint-Zacharie, village varois de 6 000 habitants, à 30 kilomètres de Marseille, avec piscine, jardin et vue sur le massif de la Sainte-Baume. « La maison de mon succès », dit-il souvent. C'est ici qu'il avait prévu de passer des week-ends prolongés et travailler ses Mémoires qui devaient paraître à l'automne. Mais puisqu'il est encore maire, il doit remplir ses responsabilités. Son entourage le presse de prendre la parole, lui explique que, dans cette ville fracturée, le « maire de tous les Marseillais » doit s'exprimer, montrer qu'il est là. On lui répète en boucle que le professeur Raoult ne suffit pas à rassurer les habitants. Pendant que l'infectiologue diffuse comme des prescriptions ses interventions sur Youtube, lui aussi doit coller à l'époque. Il leur a bien dit pourtant qu'il était étranger, à bientôt 81 ans, à ce qu'il appelle « toute cette affaire de réseaux sociaux ». Pas envie de se donner en spectacle devant un smartphone, chemise rentrée dans le bas de pyjama. Il lui faudrait enfiler costume et chaussures (longtemps déjà qu'il porte des mocassins pour ne plus avoir à faire ses lacets), convoquer son chauffeur et rouler 35 kilomètres jusqu'à l'hôtel de ville, sur le Vieux-Port.

> « La politique était tout pour lui : son couple, son métier, son sport et son hobby. »
>
> JEAN-CHRISTOPHE MARQUET, ANCIEN DÉFENSEUR DE L'OM, AMI DE JEAN-CLAUDE GAUDIN

Le 7 avril, il finit par se lancer. Près de trois semaines après le début du confinement, il traverse ce Marseille sans scooters, sans marché aux poissons. Ce port tel qu'il ne l'a jamais vu, ce calme qui ne lui ressemble pas. Même pas, au large, un de ces ferries pour briser la ligne d'horizon. Tout ça pour tourner une vidéo Facebook. Exactement le genre de « foutaises » pour lesquelles il voulait s'arrêter. Lui qui ne tweete pas, ne poste pas et n'a eu un téléphone portable qu'en 2014, un cellulaire à clapet avec Post-it collé à l'arrière pour lui rappeler ses numéros préférés. Jusqu'à cette époque récente, ses interlocuteurs devaient passer par la mairie pour savoir s'il était dans son bureau, à Saint-Zacharie, au Sénat, à son domicile ou dans sa voiture équipée d'un téléphone filaire à l'ancienne. « Oui, je suis d'un autre régime », aime-t-il rappeler. Ce jour-là, donc, on installe dans son bureau – sans trop l'approcher – une caméra et un prompteur loués pour l'occasion. « C'était sport, sourit l'un des techniciens improvisés, mais il fallait bien sortir du silence. » Dans cette prise de parole (partagée 244 fois sur le réseau social), il retrouve ses tics de langage, son autorité de maire-père. Il rappelle « avec force et gravité » les consignes

1

2

3

LA CONQUÊTE

1. Avec Jacques Chirac en 1983. 2. Durant sa campagne pour la mairie de Marseille un an plus tôt. 3. Au côté de Valéry Giscard d'Estaing en 1983. 4. En compagnie de Bernard Tapie en 1988. 5. Lors d'une promenade en mer en 1980. 6. À l'Assemblée nationale en 1985.

4

5

6

AFP : JEAN-CLAUDE COUTAUSSE/DIVERGENCE ; KEYSTONE-FRANCE ;

sanitaires, s'enorgueillit de la généralisation des tests de dépistage dans la ville et de la réouverture des gymnases pour permettre aux « déshérités de la vie » de prendre une douche tous les jours. Sous la vidéo, défilent petits cœurs et smileys « morts de rire », mais aussi des « prenez soin de vous », « merci pour votre sagesse, monsieur » et, fait plus rare, des demandes de plus de sécurité et de contrôles : « Sévissez ! » Deux jours plus tard, c'est même une « cellule de crise » qu'il préside. Autour de l'immense « table virtuelle de réunion », quatre hommes masqués prennent des notes. Sur l'écran géant face à eux, les présidents des trois groupes politiques du conseil municipal (LR, RN, PS). À plusieurs reprises, le maire ne peut s'empêcher d'interpeller l'élu socialiste Benoît Payan, taquin : « C'est bon Benoît, tu es content ? Je l'ai faite, ta réunion ! »

Le python du *Livre de la jungle*

Quand je le retrouve le 25 mai, la vie a un peu repris et le soleil cogne sur les fenêtres de l'Hôtel de Ville. Ici, il n'y a plus de photos de Bernadette Chirac et du roi Mohammed V qui posent avec lui, plus de souvenirs. Personne ne s'est amusé à tout remettre en place jusqu'au 28 juin, date désormais officielle du second tour et de son vrai départ. « J'ai de la nostalgie et j'en aurai bien entendu », lâche-t-il. Chez lui, les accès de sincérité et d'émotion sont si brefs que j'ose à peine respirer pour ne pas le stopper. « Il est clair que ça va me coûter », poursuit-il. Il le répète : « Ça va me coûter. » Il le sait, il le sent, partir revient à s'éteindre un peu. « C'est comme si je choisissais de mourir », confiait-il à un conseiller une semaine avant le premier tour. Jean-Claude Gaudin n'a pas de famille et guère de passion. « La politique était tout pour lui : son couple, son métier, son sport et son hobby », me dit son ami Jean-Christophe Marquet. Quand ils se voyaient dernièrement, l'ancien défenseur de l'OM devenu entrepreneur lui demandait : « Et après, on fait quoi ? » Histoire de lui donner un but. Comme un enfant qui aurait peur que son père fasse une dépression une fois la retraite venue.

Gaudin ne s'étend pas sur cette vie d'après. Quand je l'interroge sur l'avenir, il me parle du passé, son sujet préféré. Sa mémoire d'éléphant et la préparation de son autobiographie n'arrangent rien à l'affaire. « Le jour le plus important de ma vie, ce n'est pas mon arrivée au Sénat, pas non plus à l'Élysée, c'est mon entrée au conseil municipal, en 1965. » Il a 25 ans et en face de lui se trouvent les 63 élus de la ville, sortes d'idoles dont il suit la trajectoire dans la presse depuis des années. À la tribune officielle, il est le benjamin. Et, chaque fois qu'il passe sous le porche, en empruntant le grand escalier, il se dit qu'il « prendra » cette mairie, comme on le dit ici.

Ce jour arrive le 25 juin 1995, sous les couleurs réunies de l'UDF et du RPR (ère-pé-ère dans sa bouche). Il a 30 ans de plus et dérobe Marseille à la gauche. Enfin. C'est là que commence la construction de sa légende. Celle d'un professeur d'histoire-géographie, fils de maçon, qui a grandi dans une petite maison de Mazargues, où il vit toujours aujourd'hui. Un homme qui a tout sacrifié pour la conquête du pouvoir et chante le dimanche à la pastorale. Le personnage se montre attachant. Il est plus abordable que son illustre prédécesseur, le puissant mais ↠

austère Gaston Defferre, ce maire qui fut député, sénateur, ministre, habité par un mélange de colère froide et de protestantisme, une autorité sans détour. Defferre a construit le métro, la Bourse et les plages du Prado et a eu droit à des funérailles nationales. Gaudin l'admire mais préférerait le faire oublier. Lui aussi sera un maire bâtisseur. Il promet de ranimer cette « ville sclérosée, moche, où le chômage explose et la population diminue », comme il dit, après quarante-deux années de gestion socialiste.

Autour de lui, il consolide un cercle de fidèles. Des proches à la vie, à la mort, à l'image de son directeur de cabinet, Claude Bertrand. Il se trouve encore aujourd'hui dans le bureau voisin. Un homme aussi fin et précis que Gaudin peut se montrer rond et rhétorique. Ensemble, ils ont passé « quarante ans de vie commune » et n'ont jamais décidé de rien l'un sans l'autre. Le ton qu'ils définissent alors pour les deux premiers mandats est simple : « On fonce, on avance. » Gaudin imprime sa marque. Fidélité, proximité, bonhomie. Il n'est pas un maire qu'on conteste. Jusqu'en 2008, où, année de municipales, il tremble pour la première fois. Le candidat PS, Jean-Noël Guérini, se place très haut dans les sondages. On le prévient : « Ça sent le feu. » Gaudin ajoute son souvenir à cette bataille : « À l'époque, M. Guérini est le président du conseil général. Il est puissant et fait baisser la tête aux gens. Les grands patrons de Marseille fêtent son anniversaire dans un restaurant huppé autour d'une bouillabaisse. » Il décide de jouer ce « combat de titans », emporte 51 sièges sur 101 et la mairie de Marseille pour la troisième fois. « Dès qu'il a attaqué, ça a été plié », se remémore une collaboratrice. C'est l'histoire de Gaudin. Une bête politique, un séducteur qui emporte la mise quand il apparaît. Toujours tout faire pour être aimé. Et y parvenir. Au cours du dernier conseil municipal de Marseille le 27 janvier, même ses opposants lui ont rendu de vibrants hommages. Benoît Payan a rappelé, ému, sa « chance d'être [son] opposant et d'avoir fait ses armes face à un des derniers monuments de la politique française ».

Renaud Muselier, qui fut longtemps son dauphin avant d'être répudié, a une image pour décrire le personnage : « C'est Kaa, vous voyez ? Le python envoûtant du *Livre de la jungle.* » Les gens aiment Gaudin, même s'ils rejettent son bilan. Quand il parle de lui à la troisième personne (souvent), ce n'est pas de la simple mégalomanie, mais de la stratégie politique. Il a réussi à séparer sa personne de *ses* résultats. C'est la raison de l'échec du socialiste Patrick Mennucci dans sa conquête du pouvoir en 2014. L'ex-soutien de Ségolène Royal incarnait le renouveau, avait les épaules et le passeport pour lui succéder (une expérience légitime et une « marseillitude » suffisante) mais, en l'attaquant personnellement, il n'a pu rassembler que 31,1 % des voix quand Gaudin a été réélu avec 42,4 %. Peu importe qu'après 19 ans au pouvoir, Marseille compte les trois quartiers les plus pauvres d'Europe, les dix les plus pauvres de France alors qu'on y paye plus d'ISF qu'à Nice... Peu importe que certains enfants marseillais ne sachent pas nager car une grande partie des piscines de la ville sont fermées et que les frontières entre quartiers nord et sud restent quasi-infranchissables. « Je voudrais que vous le comprenez bien, tout ici prend une dimension considérable ! » me dit-il. D'ailleurs, pour se protéger encore un peu, le maire a trouvé l'arme de destruction immédiate : s'en prendre à lui, c'est faire du *« Marseille bashing »,* comme ces « médias parisiens » qui méprisent sa cité. « Dites-moi qu'elle n'a pas changé cette ville ! » me défie-t-il alors.

FACE À L'HISTOIRE
Jean-Claude Gaudin à quelques jours de la fin de son ultime mandat.

OLIVIER METZGER

« *Where is* le panier ? »

Il y a une part de non-dit entre nous. Gaudin sait que j'ai grandi ici et il connaît ma famille. Sur le bureau de sa directrice de la communication, je vois ce dossier où mon nom est souligné, précisant que je suis la fille de mon père, à la tête de ce restaurant où il a ses habitudes et a récemment déjeuné avec Brigitte Macron. Le même que le candidat LREM local

est venu chercher pour qu'il se présente sur sa liste dans le secteur historique de Gaudin. L'idée – vite rejetée – lui a traversé le cerveau comme une comète. Assez pour que le maire en ait eu vent et que ça lui déplaise. Il sait aussi la couleur socialiste de mes origines et le fait que mon grand-père a occupé un bureau ici même, pendant les dix-huit années où il était adjoint de Gaston Defferre puis de Robert Vigouroux. Il ne mentionne rien de cela. Moi non plus.

Il a raison : je connais bien cette ville et, c'est vrai, Marseille a changé. Le paysage visuel de mon enfance ressemble à cette rue de la République, à un pâté de maisons d'ici, vestige d'une époque haussmannienne en décrépitude, perpétuels travaux et vente à la découpe. Loin, très loin du maillage de béton du Mucem voisin signé par l'architecte devenu star, Rudy Ricciotti, dont personne ne connaissait le nom, ou alors quelques rares habitants des beaux quartiers. Ceux-là en sortaient peu, d'ailleurs, quand le centre-ville était jugé trop dangereux et la place de l'Opéra carrément « mal famée ». Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de valises à roulettes tirées par ces touristes américaines qui demandent *« Where is* le panier ? » mais encore des gens qui, dans ces ruelles-là, jetaient leurs poubelles par la fenêtre. Ma ville natale n'était pas encore ce « vibrant melting-pot » abonné au palmarès mondial des villes où il faut aller selon le *New York Times.*

Durant mon adolescence, le « feuilleton » *Plus belle la vie* était une fierté alors que Marseille a été, en 2013, nommée Capitale Européenne de la culture et accueillera cette année la biennale d'art contemporain Manifesta. De quoi effacer le souvenir humiliant de 2007 où la délégation de la Coupe de l'America lui avait préféré Valence, finaliste elle aussi, après une visite en pleine grève des éboueurs. Un coup pour Gaudin, à l'époque.

> Le monde a découvert Marseille sous Gaudin. Et plus il vieillissait, plus la ville rajeunissait.

Ville salle, ville mal tenue, ville dangereuse, j'ai passé toute une partie de ma vie à entendre ces clichés qui n'en étaient pas toujours, ces questions auxquelles je ne savais pas répondre : « Ça ne craint pas trop Marseille ? » Alors, ces dernières années, je regarde avec affection et surprise ces Parisiens, Européens, branchés, voyageurs, éclairés, parfois tout à la fois, qui ont investi dans des pied-à-terre ici ou des vacances dans la région, et demandent mes bonnes adresses. Tous s'extasient désormais sur Maison Empereur, qui n'était qu'une quincaillerie mais qui a opéré une mue digne d'un concept store du Marais parisien. Ils ont aussi adoré *Shéhérazade* de Jean-Bernard Marlin, film aux trois césars 2019, cette fresque du « vrai Marseille » dont ils ne connaissent pourtant ni les quartiers ni les mœurs.

Le monde a découvert Marseille sous Gaudin, il faut en convenir. Et plus il vieillissait, plus elle rajeunissait. Le lifting du centre-ville, il pouvait même l'observer de sa fenêtre. Ce port en partie piétonnisé, ces touristes émerveillés par la grande ville ouverte sur la mer, perche à selfie en mains sous cette ombrière érigée par l'architecte britannique Norman Foster. Marseille et Gaudin étaient deux entités si entremêlées que, naturellement, l'image de la ville améliorée rejaillissait sur lui. Alors, ce quatrième mandat, son dernier, commencé en 2014, avait un seul mot d'ordre : « On ne touche à rien surtout. On finit paisible. » La suite n'était pas inscrite au programme. La ville avait trouvé sa rédemption dans les regards extérieurs mais c'est de l'intérieur qu'elle allait pourrir et, un peu, abattre Gaudin. « Ça s'est joué à un an et demi près », souffle-t-il, le regard un peu vide.

Huit cercueils sous ses fenêtres

Le 5 novembre 2018, à 9 heures, aux numéros 63 et 65 de la rue d'Aubagne, dans le quartier populaire de Noailles, deux immeubles s'effondrent et provoquent la mort de huit personnes. L'accident est dû à la vétusté des bâtiments et, selon un rapport remis par le Haut comité pour le logement des personnes défavorisées à Emmanuel Macron et Édouard Philippe, à une « continuité de dysfonctionnements des acteurs publics ». Un millier de personnes sont évacuées dans les dix jours. Les logements insalubres ne sont plus la partie non visible de cette rue en pleine gentrification où s'installent une poignée de bobos et bistrots taillés sur mesure pour cette nouvelle clientèle. Quelques heures après le drame, le maire explique dans un communiqué que « ce dramatique accident pourrait être dû aux fortes pluies qui se sont abattues sur Marseille ces derniers jours ». Cette formule, on en parle encore dix-huit mois plus tard. *À cause de la pluie.* « Il y a quelques années, Gaudin n'aurait jamais dit ça, veut croire le président de la région Renaud Muselier. Son flair de chien truffier a disparu. C'est un démocrate chrétien pour qui la compassion et l'humanité sont indispensables. »

À la conférence de presse, il ne pleure pas, ne laisse rien paraître de ce côté affectif. En le regardant, certains de ses vieux compagnons de route se demandent s'il est vraiment au courant pour les huit morts. Si son équipe, ses « cerbères » grincent certains, lui ont tout dit ou s'ils l'ont protégé comme ils le font depuis le début de ce dernier mandat. Lors des trois premiers, au cours de la réunion qu'il tenait avec son état-major tous les lundis matin, « Gaudin était au courant de tout, se souvient le sénateur LR Bruno Gilles. Vous lui parliez d'une cour d'école, il savait où elle était, comment, ce qui pouvait poser problème. D'ailleurs, il l'avait inaugurée et vous racontait l'histoire du type dont elle porte le nom. » Entre-temps, il a été affaibli par cette satanée maladie qui l'a tordu de douleurs. « À partir de là, l'entourage s'est mis à le protéger, en le plaçant presque sous cloche » poursuit-il. Dans sa bulle, Gaudin n'a pas vu venir les attaques, les « collectifs » qui s'exprimaient sur les écoles, l'habitat insalubre...

Un mois après les événements de la rue d'Aubagne, Gaudin repousse le conseil municipal où l'opposition s'apprête à lui tomber dessus et lui demander des comptes. Il passe pour désinvolte, irresponsable et déclenche des réactions en chaîne. Sous ses fenêtres, un « cortège funéraire » bloque la circulation et porte huit cercueils noirs sur lesquels sont inscrits les prénoms des victimes. En se penchant, il peut apercevoir des pancartes « Gaudin assassin ». « C'est un drame terrible qui me hante tous les jours », me confie-t-il plus d'un an plus tard. Puis, en s'envoyant en arrière sur son siège : « Mais me faire ça à moi, qui ai toujours défendu Marseille, c'est une honte ! » Il tape sur son bureau. Gaudin a cette capacité à passer, en l'espace de trois secondes, d'accablé à enragé. Il sait que cette date du 5 novembre restera dans l'histoire et dans la sienne. C'est le symbole de « la chute du monstre », selon la formule du ↠

journaliste et prix Albert-Londres Philippe Pujol. Dans son livre du même nom paru un an pile après les événements (Le Seuil), le reporter reprend le fil de cette droite en déconfiture qui n'a pas su voir ce qui se passait à 500 mètres de là. Gaudin assure ne pas l'avoir lu mais on lui a fait un vague résumé de ces 280 pages abrasives. « Je serais un ogre qui passerait mon temps à manger et à ne pas prendre en compte le malheur des gens, c'est ça ? » Agacé, il ose même un mensonge : « Ce Pujol n'est jamais venu me voir, c'est ça qui est exaspérant ! » Un petit « arrangement avec la réalité » rapidement contredit par l'intéressé avec selfie d'eux deux à l'appui. De toute façon, ce brûlot, c'est de l'écume, tente de me convaincre Gaudin. Non, le pire pour lui, survient deux jours après. Le 9 novembre 2019, la chambre régionale des comptes publie un rapport terrible sur sa gestion de la ville de Marseille. Écoles publiques délabrées, dépenses dispendieuses des deniers publics, dette largement au-dessus de la moyenne et pratiques dysfonctionnelles, voire illégales, concernant les agents municipaux. Les juges vont même jusqu'à parler de « situation préoccupante de la ville ». « Ça, c'est le dernier choc auquel je m'attendais », reconnaît-il.

Le lion, l'ogre, a un genou qui flanche et l'autre à terre. « Sa douleur vient du fait d'être ce qu'on lui reproche, explique une de ses proches. Sans parler de l'évocation par certains de ce "mandat de trop" qui le tue carrément. » Mais comment aurait-il pu faire autrement ?

Col de fourrure, épée à la main

Renoncer à se lancer dans la course aux municipales de 2014, ils y ont bien pensé. Quitter sa fonction à 75 ans, sur le succès de Marseille-Provence-2013, les bases lancées d'une métropole, la mise en œuvre de zones franches créatrices de 13 000 emplois, un chômage passé de 21,6 % à 13 %... En juin 2013, son directeur de cabinet et quatre autres membres de son camp organisent, chaque lundi, un dîner sur le thème « S'il ne se représente pas, comment on fait ? » Une fois sur deux, la rencontre vire à ce qu'ils appellent entre eux « le dîner de cons ». En lieu et place de Jacques Villeret, ils invitent un membre de leur majorité municipale et l'interrogent sur l'alternative à laquelle ils doivent faire face : la candidature du maire ou son éventuelle succession. Rien n'en sort. Si ce n'est le constat qu'à droite, seul Gaudin peut l'emporter. C'est aussi ce que disent les sondages. Et de fait, la victoire est éclatante. Même Bernard Tapie lui avait facilité la tâche. En 2012, tout le monde le voyait se présenter à la mairie de Marseille. « Ma femme m'a dit : "Si tu fais ça, je te quitte" », me raconte-t-il aujourd'hui d'un filet de voix, sans que j'arrive à deviner si c'est un aveu ou une plaisanterie. Jean-Claude Gaudin y a cru, ou a fait lui-même semblant d'y croire et, un soir de 2013, à l'occasion d'un anniversaire au Vélodrome, il a fondu sur celle qui l'a peut-être sauvé d'une défaite : « Je sais ce que je vous dois. » Mais six ans plus tard, c'est son pire cauchemar qui se réalise sous ses yeux. « Que cette ville qui a un destin risque de passer aux mains de la gauche à qui je l'ai arrachée deux fois, je m'en étrangle. » Ainsi, au soir du premier tour, le dimanche 15 mars 2020, il est resté à la mairie jusqu'à 1 h 30 du matin à éplucher les votes, bureau par bureau comme si son avenir en dépendait. « On se serait cru dans un camp de base de l'Everest », raconte un des présents. Avec des grimpeurs sonnés par les résultats. La candidate de l'Union de la gauche, Michèle Rubirola, est arrivée en tête. Celle-là non plus, il ne l'avait pas vue venir. La veille encore, il soulevait l'inquiétude du Rassemblement national et d'une « vague Macron », mais rien d'autre. Ce résultat, un désaveu pour sa droite ?

« Ce que je vois, c'est que quatre fois, je nous ai conduits au succès sauf que j'ai maintenu l'unité et que grâce à l'unité, on a gagné », me disait-il alors. Ceux qui savent décrypter le langage Gaudin précisent qu'il faut entendre : « Sans moi, ils n'y arrivent pas. » Dans ses Mémoires, qui doivent être publiées chez Albin Michel, rédigées avec Jean-Pierre Chanal, ancien journaliste devenu directeur adjoint des services de la mairie, trois parties se dessinaient, son *veni vidi vici* à lui : « J'ai gagné, j'ai conservé, j'ai transmis. » Gaudin semble avoir quelque peu modifié les derniers chapitres.

> « Je ne sais pas si ce sera le chaos après moi, mais je suis de l'ancien régime, celui qui gagnait les élections sans tant de difficultés. »
>
> JEAN-CLAUDE GAUDIN

Sa famille politique, il ne lui a pas passé le relais. Avant de vider son bureau, il affichait même une certaine fierté à montrer ce photomontage réalisé durant la campagne sur le modèle de *Game of Thrones*. Tout ce petit monde prêt à s'entre-tuer pour prendre sa place, celle du roi, lui-même, représenté ici en col de fourrure et épée à la main. Il aurait pu éviter le drame parmi ses enfants. Il serait ainsi parti comme Pierre Mauroy à Lille, sur la pointe des pieds, laissant une famille réconciliée et une transition enclenchée. « Mais au fond, ce n'était pas ce qu'il voulait, m'explique Muselier. Il a préféré, pas à pas, organiser le combat des nains. » Jusqu'au soir du second tour, il appelait la candidate de la droite à sa succession « la dame ». Et s'il l'a soutenue officiellement dans la course aux municipales, il n'a pas pu s'empêcher de s'étonner, grinçant, de son faible score, talonné au premier tour de l'élection par la gauche, dans ce secteur où, de son temps, la droite passait haut la main, qu'on y mette une plante verte ou « le chien de Gaudin », dit-on ici. Ici, il y a six ans, il avait été réélu dès le premier tour. Plus encore, les soupçons de procurations illégales réalisées par l'équipe de « la dame Vassal » n'ont pas fait du bien à l'image de ce camp prêt à braver tous les interdits pour lutter contre l'abstention. Des héritiers comme ça, en effet, il pourrait s'en passer.

Quand je demande alors à Gaudin s'il n'a pas souhaité, comme d'autres d'hommes politiques avant lui, une sorte « d'après moi, le déluge », il n'hésite pas à me répondre, les yeux vifs cette fois : « Je ne sais pas si ce sera le chaos mais je suis de l'ancien régime, celui qui gagnait les élections sans tant de difficultés. » Toujours cette histoire d'ancien régime. Il leur a laissé son fauteuil mais pas sa place. Il y aura toujours cette ombre, la sienne, reconnaissable de dos et de loin. Et ce cartouche indiquant son nom et le temps (long) qu'il a passé ici, gravés à jamais dans le plafond de la salle des célébrations. Au fond, maintenant qu'il est retiré dans sa maison de Saint-Zacharie, Gaudin doit être heureux de ressembler à Defferre. □

OLIVIER METZGER

PORTE DU SUD
Vue sur le Vieux-Port depuis le bureau du maire de Marseille.

CHEF DE GUERRE

En plein confinement, Stéphane Jégo s'est lancé dans une bataille contre les assurances. Parce que ces dernières refusent d'indemniser les restaurants, touchés de plein fouet par la crise sanitaire. Peut-on assurer une pandémie et, pire, peut-on s'en relever ? Constance Dovergne a rencontré un chef de talent et raconte la tourmente mortelle qui frappe la gastronomie française. Photographie Boby.

À L'EMPORTE-PIÈCE
Le chef Stéphane Jégo photographié pour *Vanity Fair*, le 19 mai, dans la cuisine de son restaurant L'Ami Jean, tout affairé à préparer un menu à déguster chez soi.

C'est une histoire que l'on a suivie comme un feuilleton, dans le confort mi-ouaté mi-anxiogène de notre nouvelle existence confinée. Une existence où l'on a dévalisé les hypermarchés de leurs stocks de pâtes, où l'on s'est roulé dans une profusion d'emballages plastiques stérilisés et de masques jetables. Où l'on a cherché sur Google pour la première fois le mot « levain » tout en compulsant les infos comme des possédés. Dans les matinales radio, sur les plateaux de journaux télévisés et au fil des posts Instagram, des restaurateurs en colère, contraints de baisser le rideau pour une durée indéterminée, décidaient alors de se lancer dans une croisade contre leurs assureurs pour sauver ce qui pouvait l'être. Ces derniers, on l'a vu, ont fait semblant de ne pas les entendre. Jusqu'au jour où un désaveu public du pouvoir et une décision de justice ont ouvert une brèche dans leur front traditionnellement uni. Que s'est-il passé ? Maintenant que la vie a repris, il fallait reconstituer cette lutte inédite pour assurer la pérennité de milliers de commerces et de bien plus d'emplois. Il s'y est joué, en creux, la survie d'une certaine idée de la restauration vertueuse : pivot d'une économie locale, défenseuse du terroir et des valeurs d'un pilier de la vie française, le repas. C'est l'histoire de sa plus grande bataille et celle du cuisinier qui l'a menée tambour battant. Elle commence le 14 mars.

« Bon allez hop, c'est terminé ! »

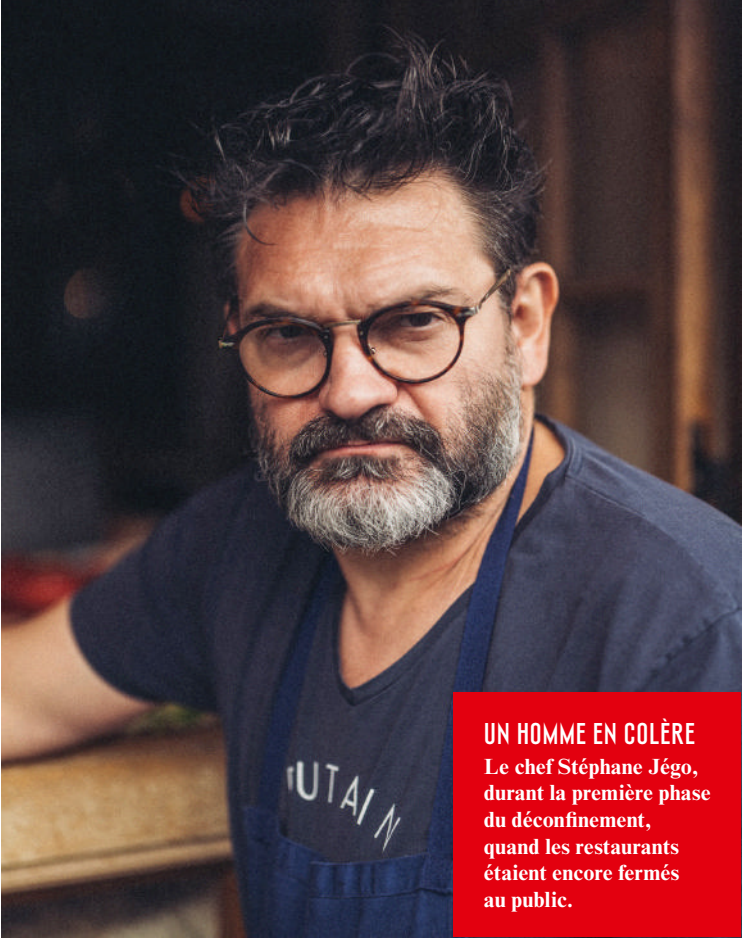
Ce soir-là, une brise du sud souffle sur la rue Malar, dans le VII[e] arrondissement de Paris. Les journées rallongent et malgré la bruine, on sent que le printemps est tout proche. À 19 heures, c'est le coup de feu chez L'Ami Jean. Au menu : vinaigrette d'asperges vertes et maquereau flambé, joue de veau confite, grillée, thym et jus court, véritable gâteau basque à la crème... Le restaurant affiche complet, Stéphane Jégo court d'un coin de la cuisine à l'autre. Le chef ne voit pas tout de suite son iPhone sonner, marquer l'appel en absence. C'était Leila, son assistante. Jamais elle ne l'appellerait pour rien en plein service. « Il se passe quelque chose », comprend-il tout de suite. Il la rappelle. Sur TF1, BFMTV et Twitter, Édouard Philippe vient d'annoncer en direct à des millions de Français la fermeture à minuit et « jusqu'à nouvel ordre » de tous les lieux « non indispensables à la vie du pays ». Restaurants, bars, discothèques, cinémas. Vertige. Le chef traverse la salle, retourne en cuisine, balance à la cantonade : « Bon allez hop, c'est terminé ! » Ce service sera le dernier avant... Avant quand d'ailleurs ? Aucune idée. Guillaume Navarro, son avocat et ami, et Ratiba, sa compagne, le rejoignent peu après. Le restaurant ferme à minuit, sauf pour l'équipe, les copains et quelques clients. Incrédules, ils restent trinquer jusqu'à tard à ce « nouveau monde » qui vient de s'ouvrir sous leurs pieds.

La semaine précédant l'annonce, Jégo avait eu un sale pressentiment. « Attention : 45 jours de confinement », lui avait glissé un copain commandant de police. Dans le doute, il avait vidé les frigos. La plupart n'ont pas eu cette chance. Clamato, l'un des meilleurs bars à poissons de Paris, prévoyait d'afficher complet tout le week-end et les produits de la mer avaient été livrés en conséquence. Tout a été perdu. Fabien Lombardi, patron des pizzerias Faggio, n'ose même pas faire les comptes mais, la mort dans l'âme, estime ses pertes en produits frais « entre 5 000 et 8 000 euros ». Dans le quartier de l'Opéra, neuf restaurants japonais, de peur de voir leurs fournisseurs bloqués, avaient commandé pour trois semaines d'avance de produits périssables. Ils ont été livrés quelques heures avant l'annonce. Jamais, dans l'histoire, on n'avait ordonné la fermeture immédiate, simultanée et pour une durée indéterminée de quelque 50 000 restaurants. Jamais, dans l'histoire, on n'avait prononcé cet ordre tout en enjoignant les citoyens à se rendre massivement aux urnes le lendemain.

Cruellement, les victimes immédiates ont été les restaurants les plus responsables : ceux qui ne travaillent qu'avec des produits ultra-frais issus d'agriculture vertueuse, ne surgèlent rien et ne mettent pas un pied chez Metro. Pour eux, cette annonce est le coup de grâce d'une série noire entamée en 2015 avec les attentats et la fuite des touristes. Puis vinrent les Gilets Jaunes en 2018 et les premières fermetures de précaution ordonnées par la préfecture. Déjà des pertes sèches. L'activité a repris doucement à l'été 2019 quand quelques semaines plus tard, les grèves recommençaient. La clientèle étrangère avait déjà fondu comme neige au soleil et les Parisiens n'ont plus traversé la capitale pour dîner. Le mois de février fut, pour Stéphane Jégo, « une catastrophe ». Il y avait quelque chose dans l'air. Il le sentait. Même en période d'attentats, le restaurant n'avait jamais reçu aussi peu de monde. Le virus n'était pas encore là mais il avait déjà contaminé l'esprit des clients à cause du « martèlement médiatique », il en était sûr.

Le lendemain du 14 mars, le chef appelle Axa, son assurance, pour s'enquérir de l'indemnisation de ses pertes d'exploitation, qu'il estime à 9 000 euros par jour, à la suite de la fermeture administrative. La réponse tombe : on ne couvre rien. 98 % des restaurateurs essuient le même refus. Après le coup de massue vient la colère. Lundi 17 mars, il publie une pétition comme une déclaration de guerre à des assureurs « aux 220 milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel », parfaitement silencieux depuis le début de la crise alors que 40 % des restaurants pourraient ne pas rouvrir, selon les estimations de l'Union des métiers et des industries de l'hôtellerie. « Comme vous tous, samedi à minuit, j'ai dû fermer mon restaurant, écrit le chef sur la plateforme de pétitions Change.org. Et je ne sais pas pour combien de temps. » Il récolte 20 000 signatures en moins de 48 heures. Parmi elles, le gratin de la cuisine française : les légendes vivantes Pierre Gagnaire et Alain Ducasse, les très célèbres Jean-François Piège, Hélène Darroze et Christian Etchebest, le jeune prodige Guillaume Sanchez, le chocolatier-star Jacques Genin... Jusqu'aux cuisines de l'Élysée où Guillaume Gomez, le chef d'Emmanuel Macron, la signe aussi.

Les médias adorent. C'est que l'histoire, vue de l'extérieur, est séduisante et manichéenne : voilà un cuisinier de chair et de sang, un type qui pourrait être votre cousin ou votre voisin, se dressant seul face à l'assureur, ce géant sans âme ni visage, monstre froid d'alinéas et de clauses d'exclusions planquées au milieu de contrats imbitables. Ce cuisinier, on va le découvrir, est aussi vénéré qu'ombrageux au regard de ses pairs qui, quand on leur demande de nous parler de lui, se défilent les uns après les autres. Quand on ne se heurte pas à des silences assourdissants, l'éventail d'excuses et de justifications livrées par les agents des chefs est aussi varié qu'un menu dégustation en dix-huit plats. On notera beaucoup d'indisponibilités pour cause de « vie de famille retrouvée », quelques crises d'ego (« mon client ne parlera pas si un autre chef est mis en avant »), une poignée de mises en garde et pas mal de commentaires en « off ».



UN HOMME EN COLÈRE
Le chef Stéphane Jégo, durant la première phase du déconfinement, quand les restaurants étaient encore fermés au public.

BOBY

Lundi 17 mars, Stéphane Jégo publie une pétition comme une déclaration de guerre à des assureurs « aux 220 milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel ».

Les adjectifs pleuvent et dressent un portrait-robot en clair-obscur : voilà donc « un mec entier », « assez clivant » et « castagneur, au sens propre comme au figuré », tout à la fois « impulsif », « exigeant » et « bourré d'humanité ». Notre première rencontre aura lieu à l'aube du confinement, sur Facetime. Il a la mâchoire carrée, l'air pas commode et le débit mitraillette pour raconter pêle-mêle les coups de fil répétés à son assureur, l'explosion du chiffre d'affaires d'Amazon, des hypermarchés et des multinationales, les leçons non apprises de la crise de 2008. Tout, pour lui, est social et géopolitique. La naissance de la bistronomie, révolution mondiale culinaire dont il fut l'artisan au début des années 1990 ? « C'est arrivé par la guerre du Golfe » et le décrochage économique qu'elle a provoqué.

Sa carrière de cuisinier a commencé juste après le conflit, chez Christian Constant. Ou plutôt dans la poubelle du chef où errait, froissé en boule, son CV. Il n'avait qu'un CAP cuisine, aucune référence, aucune expérience significative. Trop maigre pour entrer chez un grand chef deux étoiles dont la brigade se compose de futures stars de la cuisine française, Éric Frechon, Jean-François Piège, Jean-François Rouquette... À l'époque, la gastronomie, « c'était se prendre des tartes dans la gueule parce que t'avais mis le citron Pulco à droite dans l'assiette alors qu'il fallait le mettre à gauche », se souvient Jégo. C'était les années frime et fric, celles des pubards et des jeunes cadres dynamiques qui ne vivent que pour voir et être vus et, si possible, aux Ambassadeurs, le restaurant du Crillon, palace le plus coté du moment.

En cuisine, le sous-chef, un certain Yves Camdeborde, y dirige des dizaines de cuisiniers mais s'apprête à ouvrir son propre établissement. Il cherche un second, demande conseil à Constant. Le CV est miraculeusement repêché : « Tiens, j'ai un Breton là... » Sur la seule vertu de son ADN bretonnant, Jégo, embauché, se retrouve seul en cuisine avec le chef. Et il ne comprend rien, ni son jargon cuisinier savant, ni son accent béarnais. C'était comment ? « La guerre. » Et de citer sa compagne comme témoin : « Mais Ratiba pourra te dire que je m'épanouis très bien dans la guerre. » Dans l'histoire de la gastronomie française, osons l'écrire, il y a eu un avant et un après La Régalade, ce restaurant ouvert du côté de la Porte d'Orléans à Paris en 1992. Le duo y a mis en œuvre les techniques de la haute gastronomie au service de classiques revisités avec une liberté de ton inouïe. Un geste punk qui déclencha l'hystérie en salle et se vit bientôt qualifié par un critique de « bistronomie », nouveau label pour définir un chaînon manquant entre les brasseries de quartier et les adresses étoilées, dont les principes sont aujourd'hui le socle culinaire d'une majorité de restaurants à travers le monde.

Le silence assourdissant des assureurs

En apparence, le chef Jégo s'est assagi. En 2015, il a rejoint les plus grands au Collège Culinaire de France, prestigieuse institution vouée à faire rayonner dans le monde l'excellence de la cuisine française, son patrimoine légendaire et son terroir exceptionnel : Alain Ducasse, Paul Bocuse, Guy Savoy, Michel Guérard, Pierre Troisgros, Joël Robuchon... La reprise de L'Ami Jean en 2002, dans le très bourgeois VII^{e} arrondissement, c'était comme un pied de nez au destin. De cette institution basque, la plus ancienne de la ville, Camdeborde s'était fait virer pendant son service militaire. Il en a finalement racheté les murs et Jégo le fonds de commerce. Elle est restée dans son jus avec ses boiseries rustiques, ses banquettes rouges, ses croix Lauburu gravées dans les comptoirs, mais reçoit désormais les habitués du quartier, des personnalités de la politique et des médias ainsi qu'une clientèle d'épicuriens qui ont traversé la planète pour goûter les classiques du chef, son velouté de parmesan réconfortant, sa terrine racée, le meilleur riz au lait de la ville... La cuisine ouverte offre au regard des clients le spectacle furieux du chef sautillant d'un poste à l'autre, gueulant des directives, sortant momentanément du ring pour fouetter à coups de torchon un habitué arrivé en retard. Chaque service est un combat, aucun combat n'est trop grand et aucune cause trop désespérée, pas même la crise migratoire qui frappe l'Europe en 2016. « Son restaurant était déjà un lieu d'accueil, de formation et d'ascension sociale », se souvient Marine Mandrila, fondatrice du Refugee Food Festival, qui l'aborda cette année-là avec l'idée un peu folle de mobiliser les valeurs de la cuisine, de la convivialité et du goût pour faire évoluer le regard des citoyens sur la question des réfugiés. « Il nous a immédiatement dit : "Je ne veux pas seulement accueillir quelqu'un mais apprendre de lui, je veux un échange et qu'on soit au même niveau dans la cuisine." » Voilà donc Mohammad Elkhaldy, chef fraîchement arrivé de Syrie. Il ne parle pas français, Jégo ne parle pas anglais, mais ils ont la même compréhension des produits. « Déterminante », l'expérience est un moment de grâce qui donnera tout son sens au Refugee Food Festival. Le chef ne les lâchera plus, ces cuisiniers revenus de l'enfer. À Paris comme ↠

SOUTENIR LES PRODUCTEURS
Le restaurant L'Ami Jean reconverti en maraîcher, caviste et épicier pendant le confinement.

en province, il multiplie les allers-retours et « leur apprend à ne pas se fournir dans les hypers mais à chercher des producteurs locaux, raconte encore Marine Mandrila. Il exige d'eux le meilleur mais c'est une exigence qui n'a rien d'élitiste. »

Faire plier le front uni des assureurs, c'est une autre paire de manches. Stéphane Jégo en appelle à « une mobilisation aussi historique qu'apolitique » pour inciter le pouvoir à déclarer l'état de catastrophe naturelle sanitaire, ce qui permettrait aux entreprises de voir leur perte d'exploitation couverte par les assurances. L'initiative est belle mais désespérée, car une catastrophe naturelle, qu'il s'agisse d'une inondation, d'une éruption volcanique ou des dix plaies d'Égypte, est, selon les assureurs, délimitée dans le temps et dans l'espace. Alors qu'une pandémie, qui revêt un caractère mondial et une durée incertaine, brise le principe même de l'assurance moderne telle qu'elle fut conçue au XVII^e^ siècle pour couvrir les dangereuses expéditions des marins anglais, dans la taverne londonienne d'un certain Edward Lloyd. C'est là, à deux pas des docks de la Tamise, que se rencontraient les marchands britanniques pour assurer entre eux des cargaisons de valeur avant de les envoyer en mer. Aujourd'hui le Lloyd's, marché mondial de l'assurance, place depuis la City les risques et fait transiter chaque année des grands contrats internationaux pour une collecte de primes brutes d'assurances de 35,9 milliards de dollars en 2019. Les grands réassureurs y forment un front international uni, organisé et tentaculaire, dont les ramifications flirtent avec les banques qu'ils assurent mais aussi avec les États qu'ils soutiennent par l'impôt et séduisent par un lobbying intense. Surtout, ils veillent à la pérennité et à la solvabilité des assureurs en cas de drame tel que, disons au hasard, une pandémie mondiale. « T'en prendre aux assurances, résume Jégo, c'est comme attaquer le porte-avions Charles De Gaulle avec ton maillot de bain et tes claquettes de piscine. »

Mais il ne se démonte pas. Il frappe. Quand tous les autres sont encore sonnés par l'ordre de confinement, lui décortique déjà, avec Ratiba, le code des assurances. Il analyse les études de solvabilité des réassureurs, démonte un à un les arguments d'Axa. Au silence assourdissant que lui oppose son assureur, Stéphane Jégo répond par le vacarme médiatique. Il bombarde l'AFP de communiqués détaillant le fruit de ses recherches, mobilise tous ses contacts, restaurateurs célèbres, hommes politiques et personnalités des médias, crame sa batterie de téléphone trois fois par jour. Il squatte les plateaux télé, se trouve un allié en Jean-Jacques Bourdin qui fait du combat des restaurateurs un sujet récurrent de son émission et interpelle Bruno Le Maire à ce propos. Réponse : « Nous avons vu [les assureurs] la semaine dernière, nous leur avons dit très clairement "Vous ne faites pas assez". » Dans son adresse aux Français du 13 avril, Emmanuel Macron rappelle à son tour, devant 34 millions de témoins, aux compagnies d'assurances qu'elles « doivent être au rendez-vous de cette mobilisation économique ». C'est la première fois qu'un président de la République et un ministre de l'économie somment publiquement les assureurs tout-puissants de prendre leurs responsabilités.

> « T'en prendre aux assurances, c'est comme attaquer le porte-avions Charles De Gaulle avec ton maillot de bain et tes claquettes de piscine. »
>
> STÉPHANE JÉGO

Les jours passent, la courbe pandémique s'envole, le cataclysme économique se profile et le combat fait des émules. Sur une autre rive de Paris, un autre Stéphane prépare une action en justice contre Axa. Bon vivant et toujours tiré à quatre épingles, Stéphane Manigold, 39 ans, n'est pas un as des fourneaux mais un redoutable entrepreneur venu du secteur automobile où, chargé des grands comptes chez Audi, ce commercial a pris le goût des meilleures tables de Paris à la faveur de déjeuners d'affaires. Cet amateur de champagne a ouvert Substance puis Contraste, deux restaurants chics et décomplexés venus donner un coup de fouet à la gastronomie de l'ouest parisien. Il a aussi repris la légendaire Maison Rostang, institution bourgeoise comprenant une table étoilée et Le Bistrot d'à côté Flaubert, dans le quartier des Ternes. Tout cela, en à peine plus d'un an.

BOBY

Lui sait depuis le début qu'il devrait être indemnisé, son courtier, le groupe SATEC, le lui a confirmé et son avocate travaille jour et nuit sur le dossier. Son contrat, peu commun, comprend une clause prévoyant l'indemnisation de la perte d'exploitation en cas de fermeture administrative. Axa lui a répondu que l'ordre n'ayant pas été donné par la préfecture de police mais par le ministre de la santé, il n'est pas couvert. Manigold a signé la pétition de Jégo mais prône une approche moins bruyante, toute en lobbying et coups de fil bien ciblés à quelques politiques et notamment Bruno Le Maire. Le sourire est affable, le bras long, l'argumentaire béton : en se soustrayant à leurs obligations, les assurances forcent les restaurants à avoir recours à des aides de l'État dont le coût colossal pèsera sur les impôts de millions de contribuables. En résumé : les véritables victimes des assureurs, c'est nous tous.

Idéal social, local et environnemental

Stéphane Jégo aurait préféré, lui, que le mouvement reste allié derrière une seule et même bannière : la sienne. « C'est la première fois qu'un trois-étoiles et la crêperie du coin sont au même niveau car ce virus n'en a rien à branler des inégalités économiques », martèle-t-il. Mais il existe autant d'enjeux différents qu'il y a de restaurants en France. Jégo redoute les voix dissonantes, la récupération des syndicats et la démultiplication des revendications qui n'ont pas loupé : le 20 avril, dix-huit chefs de maisons étoilées emmenés par Alain Ducasse ont plaidé pour une réouverture partielle de ces établissements. Quelques semaines plus tard, Michel Sarran, Marc Veyrat et une soixantaine d'autres chefs ont demandé l'inverse : la réouverture serait précipitée, les protocoles sanitaires restent trop vagues, estiment-ils, plaidant à la place pour « la solidarité des assureurs » et une baisse de la TVA.

Meilleur ouvrier de France et vedette du petit écran, Philippe Etchebest livre à l'émission « C dans l'air » une interview coup de gueule, alertant sur la grande précarité des petits établissements et l'insupportable flou entretenu par le pouvoir. La personnalité sanguine du chef, son ton alarmiste et sa colère donnent à la vidéo une viralité telle qu'elle se retrouve débattue dans « Ce soir chez Baba », le dérivé confiné de « Touche Pas à Mon Poste », émission de divertissement aussi emblématique par l'engouement populaire qu'elle suscite que par les signalements au CSA dont elle a souvent fait l'objet. On y verra le chef accusé de « foutre de l'huile sur le feu » par une brochette de chroniqueurs qui lui reprocheront une approche corporatiste, ignorant le sort des autres entreprises, salles de gym et boîtes de nuit également fermées.

« Hanouna touche quand même 7 millions de téléspectateurs qui sont des employés, des petits salaires... Toucher ces gens-là, c'est parler à toute la France », regrette Stéphane Jégo. S'il avait, comme il en avait fait la demande, participé à l'émission, il aurait pu leur répondre qu'il ne se battait pas pour les chefs cuisiniers mais pour les chefs d'entreprise, quelles qu'elles soient. Il aurait aussi pu préciser la spécificité de son corps de métier, expliquer que derrière le travail de chaque restaurateur, il existe tout un écosystème vertigineux : des dizaines d'agriculteurs, d'éleveurs, de pêcheurs. Des gens dont la survie dépend souvent intégralement des commandes des restaurants, car ceux qui choisissent, comme lui, les acteurs de l'agriculture raisonnée et respectueuse de l'environnement ne font pas le poids face aux monocultures farcies de pesticides et aux importations du bout du monde privilégiées par la grande distribution.

Il aurait pu leur faire comprendre, avec son sens de la punchline, qu'il ne défendait pas un chiffre d'affaires mais un idéal social, local et environnemental, en bref la survie d'une économie française et d'un terroir en danger. Et, pour ce que ça vaut, de centaines de milliers d'emplois. Il aurait pu leur raconter ce qu'il voit la nuit à Rungis, « la morosité ambiante, le marché déserté », les tonnes de ris de veau abandonnés, les légumes moisissant sans trouver preneur. Le virus avait bien choisi son timing : il est arrivé juste avant les asperges, les artichauts, les fraises et les petits pois. C'était le temps béni des saisons qui durent une semaine, un rêve pour les cuisiniers. Et dire que ce printemps, d'un point de vue météorologique, fut exceptionnel, faisant sortir de terre des fruits et légumes en abondance. Il n'y a eu personne pour les cuisiner. Mais comment défendre l'hyper-saisonnalité et la consommation responsable quand la France entière, terrée comme dans un bunker, se coupe du temps et de son environnement, quand elle se limite à une session de courses par semaine à l'hyper du coin, bref, quand tous les paramètres de sa nouvelle existence sont non seulement contre-nature, mais aussi contre la nature elle-même ?

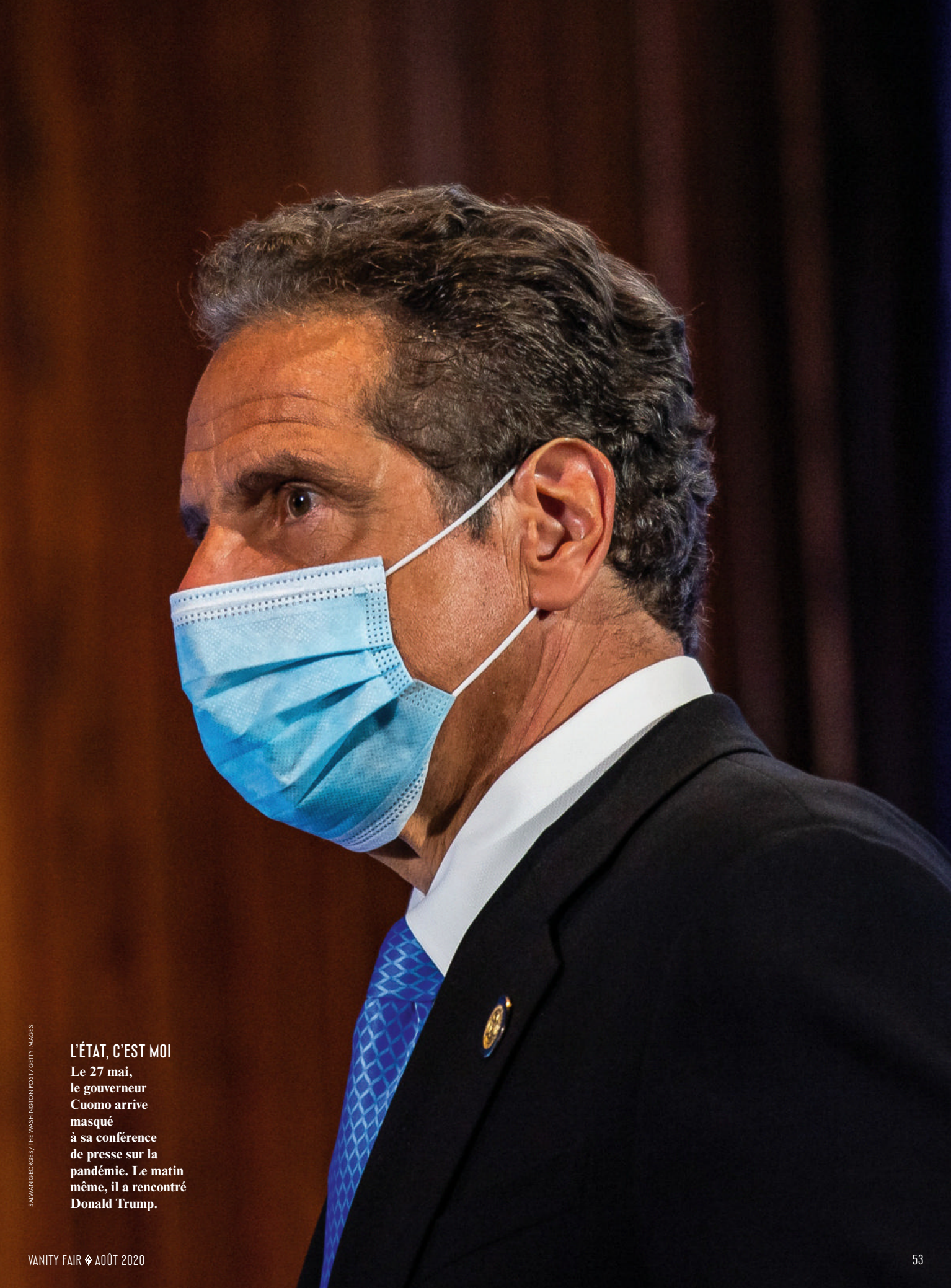
Un matin d'avril, Jégo a rallumé la cuisine de L'Ami Jean. D'abord pour préparer des repas au personnel soignant puis pour relancer la vie du quartier en se lançant dans le grand « far west » de la cuisine à emporter. Il a installé sur la rue des cagettes remplies des beaux légumes de ses producteurs de cœur. Semaine après semaine, le chef est devenu tour à tour maraîcher, caviste, épicier. Une façon comme une autre de soutenir ses fournisseurs tandis que sa pétition, toujours en ligne, franchissait le seuil des 140 000 signatures.

Et les compagnies d'assurances ? Elles sont sur le gril. Stéphane Manigold a remporté une première bataille. Dans une décision de justice rendue publique le 22 mai, le tribunal de commerce de Paris a estimé qu'Axa France devait indemniser les pertes d'exploitation du Bistrot d'à côté Flaubert. 70 000 euros. Dans le bureau de son avocate, on l'a vu s'effondrer comme un boxeur, de soulagement et d'émotion en apprenant la nouvelle. La brèche est ouverte. Devant le montant colossal que risque de lui coûter une décision de justice en sa défaveur, la compagnie d'assurances pourrait choisir de transiger. Elle aurait déjà proposé à 1 700 restaurateurs détenteurs du même contrat le deal suivant : payer un quart du chiffre d'affaires sur quatre mois en échange d'une rupture de contrat immédiate.

Les yeux rivés sur l'affaire, les autres restaurateurs s'organisent pour engager de nouvelles procédures, tandis que l'avocat Éric Dupond-Moretti leur propose d'étudier gratuitement leurs contrats d'assurance à la recherche d'une faille. « Maintenant, quand t'appelles Axa, ils te répondent automatiquement "Attendez, c'est pas parce que Manigold a obtenu quelque chose que tout le monde va l'avoir !" Ils ont complètement verrouillé le dialogue », déplore Jégo. Lui a assigné la compagnie au Tribunal de Commerce pour ses manquements dans ses devoirs de conseil et d'information à ses clients. Et, dans l'attente d'une décision de justice, il doit maintenant survivre à la disparition des touristes et à la généralisation du télétravail en se réinventant encore et encore, semaine après semaine, sans répit. « Ah je ne me lève pas le matin pour faire de la danse, ma petite, me glisse-t-il, masque chirurgical sur le nez, en traversant sa cuisine comme une fusée pour écumer un bouillon. Je me lève le matin pour faire du rock'n' roll ! » □

À L'ÉCOLE DU POUVOIR

Pendant la crise du Covid-19, le gouverneur de l'État de New York, Andrew Cuomo, s'est imposé dans un rôle de chef solide et rassurant, capable de tenir tête à Donald Trump. Chris Smith montre comment ce fils d'homme politique, élevé pour diriger, est devenu un leader brutal, calculateur, mais efficace et dévoué au public.



SALWAN GEORGES / THE WASHINGTON POST / GETTY IMAGES

L'ÉTAT, C'EST MOI
Le 27 mai, le gouverneur Cuomo arrive masqué à sa conférence de presse sur la pandémie. Le matin même, il a rencontré Donald Trump.

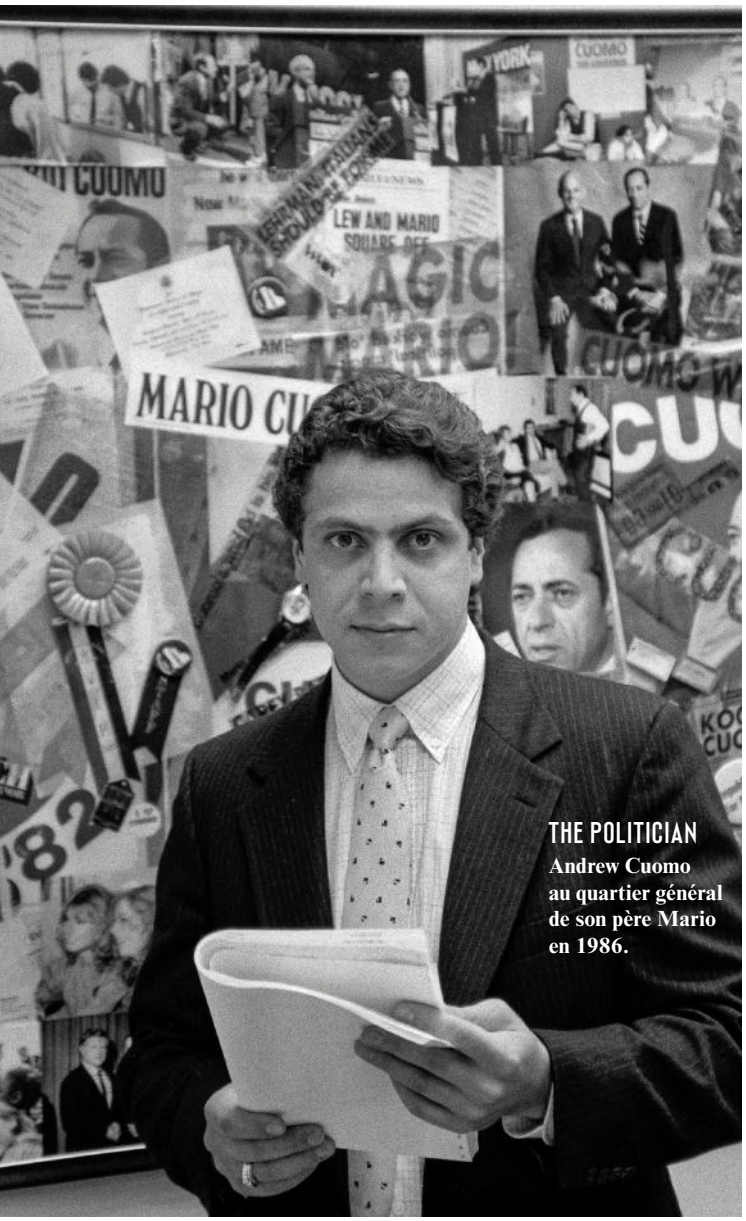
ndrew Cuomo pose sa fourchette et prend un stylo. Lundi 13 avril, quarante-trois jours après l'apparition du premier cas de Covid-19 dans l'État de New York, le gouverneur est à table dans son imposant manoir de fonction, en train de déguster un saumon grillé avec la plus jeune de ses trois filles et des membres de son équipe. Le matin, il a annoncé une bonne nouvelle : la courbe des contaminations commence à s'aplatir. Quelques heures plus tard, il a présenté à la télévision une alliance de six États pour planifier le déconfinement. Quand soudain, Donald Trump apparaît sur le téléviseur du salon pour déclarer sans ménagement que son « autorité est totale », que lui seul décidera de la date où ses concitoyens retourneront au bureau, à l'école ou dans les stades de baseball et que cela pourrait bien se produire « plus tôt que prévu ».

Toutes affaires cessantes, Cuomo demande à son premier adjoint de lui trouver le passage du dixième amendement qui précise les droits dont jouissent les États fédérés. Deux semaines plus tôt, le président avait déjà voulu imposer un embargo sur toute la région de New York et Cuomo ne s'était pas démonté : il avait appelé le responsable juridique de la Maison Blanche pour vérifier si tout cela était bien constitutionnel. Surprise : ça ne l'était pas, et Trump avait dû passer à autre chose.

Ce soir, le gouverneur de New York ne change pas d'attitude : « Je ne laisserai personne – et encore moins le président – aller à la télévision, regarder les gens droit dans les yeux et leur dire des choses fausses. » Certes, réfuter les bobards proférés publiquement par Donald Trump est un travail à plein-temps, mais ce mensonge est plus grave que les précédents : il peut provoquer des comportements dangereux et relancer l'épidémie. « Appelez MSNBC, demande Cuomo à un attaché de presse. CNN aussi. » Et quelques minutes à peine après la fin de l'intervention de Trump, le voilà à l'antenne en train de démonter point à point la tentative de putsch du président des États-Unis. Le lendemain matin, le gouverneur enchaînera quatre matinales télé et intensifiera l'attaque. « Il s'est proclamé roi : le roi Trump, lance-t-il. Je ne devrais même pas le regarder quand il passe : ce qu'il dit n'a aucune valeur. S'il n'était pas aussi sérieux, on pourrait croire que c'est un sketch. » Rapidement, Trump, ne sachant que répondre, bat en retraite en précisant tout de même qu'il « autorise » les États à prendre des décisions... qu'ils ont déjà le pouvoir de prendre. « On ne s'attendait pas à ce qu'il se débine aussi vite », admet un collègue de Cuomo. En moins de vingt-quatre heures, le gouverneur de l'État de New York vient d'asseoir sa crédibilité dans l'opinion.

Par une heureuse coïncidence, en cette soirée décisive, Andrew Cuomo se trouvait à la table même où dînait son père, Mario, durant ses trois mandats à la tête de l'État de New York. La famille est d'ailleurs une valeur centrale dans la communication du gouverneur. Il l'a mise en scène, avec ses trois filles, son jeune frère Chris touché par le Covid-19, sa mère de 88 ans, Matilda... C'est comme cela que, dès le début du confinement, il a su créer un lien solide avec les foyers de son État, inquiets et confinés. Andrew est en outre lié à la plus célèbre des familles américaines : il a été marié durant quinze ans à Kerry, la fille cadette de feu Bob Kennedy. S'ils sont extrêmement différents, les deux clans ont en commun d'avoir fabriqué des chefs qui ont fait de leurs émotions personnelles des outils politiques – et qui savent être méchants au besoin.

« Depuis sa plus tendre enfance, Andrew a été élevé pour devenir un leader », me confie Dan Klores, ancien attaché de presse et ami de trente-cinq ans du gouverneur. « Ce que vous voyez en ce moment, pour le meilleur comme pour le pire, c'est tout ce qu'il a appris au fil des ans », confirme un habitué de la politique new-yorkaise. La plupart des choses que ses adversaires négligent – son goût du micro-management, son machiavélisme, son besoin de tout contrôler – se sont révélées être de vrais atouts pendant la crise sanitaire. De la même manière, son expérience et sa détermination à plier le monde à sa volonté l'ont probablement aidé à fixer ses priorités lorsqu'il a décidé de la rapidité avec laquelle il allait boucler New York. « Il a la réputation d'être coriace et c'est en partie vrai, poursuit Dan Klores. Il essaie de manipuler la presse et on lui en veut souvent pour ça. Mais il a un véritable sens de l'intérêt général. C'est un politicien, certes, mais un politicien au service des citoyens. » Certains commentateurs se montrent moins amènes dans leur jugement. Ainsi, ce dirigeant d'une grande entreprise new-yorkaise à qui Cuomo a plus d'une fois remonté



THE POLITICIAN
Andrew Cuomo au quartier général de son père Mario en 1986.

JACK MANNING / THE NEW YORK TIMES / REA

les bretelles par téléphone : « Andrew est pragmatique, c'est l'essentiel. On peut le voir comme quelqu'un de brutal, mais il n'a pas une goutte d'idéologie dans le sang. Tout ce qui compte pour lui, c'est ce qu'il faut accomplir et comment l'accomplir. Ça, et le goût du pouvoir. »

Comme un père à ses enfants

C'était une sale campagne municipale sur fond de racisme dans une mégalopole sans le sou mais minée par le crime. Une panne générale de courant en juillet et un tueur en série qui courait les rues, les New-Yorkais étaient à cran. Sur les tracts distribués dans le Queens, on pouvait lire : « Votez pour Cuomo, pas pour l'homo » – bien sûr, le camp Cuomo a nié en être à l'origine, mais Ed Koch, visé par les insultes, n'a pas décoléré pendant des décennies. En cette année 1977, Andrew avait 19 ans et ne s'était jamais intéressé à la politique. Sa passion, c'était la mécanique : il adorait réparer des moteurs. Mais le combat de son père avait éveillé en lui d'authentiques convictions et on raconte qu'au soir de la défaite, il avait fait une promesse à sa mère : « Nous allons faire gagner papa ! »

Cinq ans plus tard, il devient le directeur de campagne de son père pour les élections au poste de gouverneur de l'État et, cette fois, Mario Cuomo bat Ed Koch à la primaire démocrate, rattrapant un retard de 35 points dans les sondages, avant de l'emporter face au républicain Lewis Lehman. Cette victoire change à la fois la destinée de Mario et celle d'Andrew. Déjà peu présent pour sa famille, le gouverneur laisse petit à petit son aîné endosser le rôle de père de substitution. « Cuomo père était un homme ambitieux, un fils d'immigrés italiens en quête d'excellence, et il travaillait énormément, analyse Dan Klores. Andrew l'a vu à l'œuvre et a voulu qu'il soit fier de lui. Il a perpétué ses valeurs : le sens du travail acharné, l'amour du service public et le goût de la compétition. »

« On peut le voir comme quelqu'un de brutal, mais il n'a pas une goutte d'idéologie dans le sang. Tout ce qui compte pour lui, c'est ce qu'il faut accomplir. Ça, et le goût du pouvoir. »

UN CHEF D'ENTREPRISE

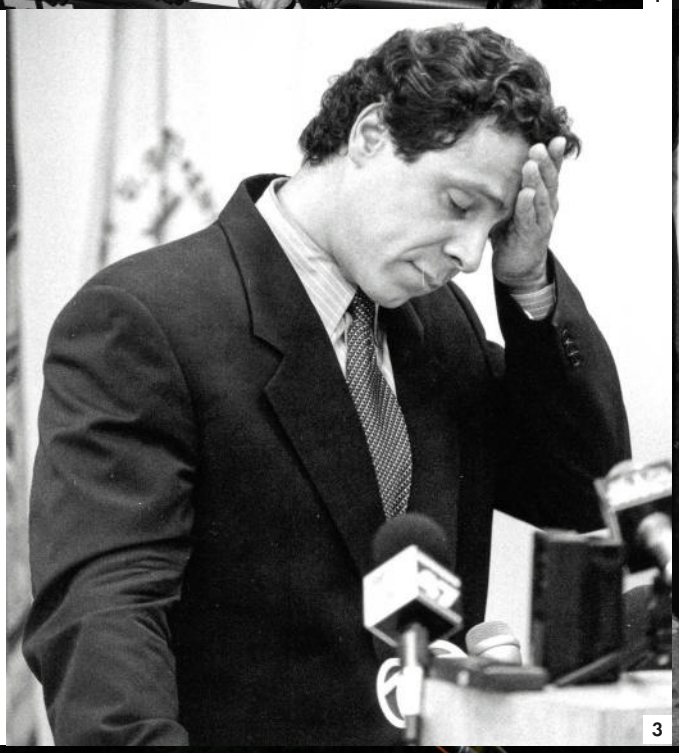
Pendant que Mario sert le pays, Andrew supervise l'éducation de ses deux sœurs cadettes et de son jeune frère, Chris, alors encore enfant. « Quand vous le voyez aujourd'hui, en conférence de presse, s'adresser aux New-Yorkais pour leur dire de bien rester chez eux, vous vous dites peut-être qu'il parle comme un père à ses enfants, à leur ordonner quoi faire et ne pas faire, s'amuse un responsable démocrate de la ville. C'est tout à fait normal, puisqu'il a passé des années à avoir ce rôle-là chez lui, avec sa fratrie. »

À Albany, la capitale de l'État de New York, Andrew se forge une réputation d'homme de main de son père, en appliquant les mêmes combines, avec la même virilité. Mais il tient aussi de lui une veine idéaliste et, en 1986, il fonde Help USA, une association qui trouve des logements aux sans-abri. Sept ans plus tard, sa vocation humaniste semble s'être approfondie puisqu'il s'installe à Washington pour devenir secrétaire adjoint au ministère du logement et de l'urbanisme, dont il prend la direction en 1997. Le président Bill Clinton devient pour lui comme un second père. « Andrew aurait bien aimé ressembler à Clinton, sauf qu'ils n'ont pas du tout le même tempérament, et que ça n'a jamais été facile pour Cuomo d'aller au contact des gens, d'être aussi tactile et chaleureux que son modèle, avance notre démocrate new-yorkais. Il se force plus ou moins à l'être, quand il doit lever des fonds, par exemple, mais ce n'est clairement pas dans sa nature. »

De ses années passées au gouvernement, Cuomo garde en tête une expérience qui résonnera des décennies plus tard dans ↠

1

2



3

4

5

THINK NATIONAL, ACT LOCAL

1. Andrew Cuomo lors d'une marche contre l'antisémitisme sur le pont de Brooklyn en janvier 2020. 2. Démonstration de salut-barrière à l'annonce du premier cas de Covid-19 à Long Island en mai. 3. Durant une conférence de presse tendue à New York en 1995. 4. Au côté de Kerry Kennedy, son épouse pendant quinze ans, à la veillée funèbre de Stephen Edward Smith, oncle de Kerry, en 1990. 5. Avec Memphis Bleek et Jay-Z en 2003.

sa gestion de la pandémie. En janvier 1993, il se rend en Floride, dévastée par l'ouragan Andrew. Il assiste à des scènes de panique généralisée et voit des automobilistes rouler à tombeau ouvert, manquant de faucher les policiers. « Je faisais le déplacement avec des responsables de la Fema [l'agence fédérale chargée des situations d'urgence] et ils m'ont appris une chose essentielle : la réaction des gens à la catastrophe naturelle est parfois plus dangereuse que la catastrophe elle-même, m'explique Cuomo. Ce qui veut dire que lorsque vous gérez la crise, vous devez aussi gérer les émotions de la population. Car des citoyens qui perdent le contrôle, c'est pire qu'un ouragan. Je n'ai jamais oublié cette leçon. »

Dans les années 1980, Mario atteint des sommets de popularité : il devient une figure politique de premier plan, notamment en prononçant un discours resté dans les annales à la convention démocrate de 1984, où il fustige avec lyrisme la politique de Ronald Reagan. On le pressent candidat aux primaires de son parti mais, après moult atermoiements, il renonce à la course électorale par deux fois, en 1988 puis en 1992. Réélu gouverneur en 1986 et en 1990, chaque fois avec l'aide précieuse de son fils, il finit par tomber en 1994, face à un républicain encore obscur, George Pataki, juste au moment où Andrew vient de prendre son poste à Washington. Ce dernier s'en voudra beaucoup de ne pas avoir mené son père à une quatrième victoire, à tel point qu'il se mesurera lui-même, sans succès, à Pataki lors des élections pour le poste de gouverneur en 2002.

« Ensuite, on élimine »

La vie privée d'Andrew commence alors à tourner au vinaigre. Son mariage avec Kerry Kennedy s'effondre au bout de treize ans. Son avocat parlera dans la presse de la « trahison » de son ex-épouse. « Ça a été pour lui l'expérience la plus douloureuse de sa vie, commente un observateur. Il s'est senti si humilié par cette histoire qu'il a décidé que plus jamais il ne laisserait quiconque s'arroger le pouvoir de lui faire tant de mal. » Cuomo se remet peu à peu et se montre publiquement sous un jour plus humble. En campagne quelques années plus tard pour être élu procureur général, il visite presque chaque comté de son État, affiche son soutien aux gros syndicats de la région et, en 2006, écrase la républicaine Jeannie Pirro. Il s'oppose très vite au nouveau gouverneur, un démocrate du nom d'Eliot Spitzer, qu'il accuse d'avoir sciemment sali la réputation d'un membre républicain du congrès. Spitzer est obligé de démissionner deux ans plus tard lorsqu'une enquête montre qu'il a été le généreux client d'une agence d'escort-girls. Son successeur, David Paterson, va lui aussi être scruté de très près par l'équipe de Cuomo et finit par démissionner en 2010, alors que la récession de la crise des subprimes dévaste l'économie. La place est libre pour Andrew, qui affronte aux élections Carl Paladino, un homme d'affaires conservateur de Buffalo, et le défait sans problème. Le retour à la scène est totalement réussi : « Il devait revenir, il n'avait pas le choix, résume Flores. Et puis il commençait vraiment à être à sec financièrement, et ça lui a donné la force de se battre. » De retour à Albany, la famille Cuomo se sent exactement là où elle doit être. Andrew veut faire plus qu'honorer le travail de son père : il tient à le surpasser. Mario était un philosophe ; son fils est un athlète. Il avance avec agilité et livre un budget prévisionnel non déficitaire, le premier depuis cinq ans. Mieux : il élabore un plan sophistiqué pour légaliser le mariage homosexuel et parvient à séduire suffisamment de républicains siégeant au sénat de New York pour faire basculer le vote, pourtant pronostiqué défavorable. Cette tactique lui vaudra pourtant l'hostilité de l'aile gauche des démocrates qui lui reproche d'avoir pactisé avec la majorité républicaine.

Si le chômage a baissé de 50 % sous son mandat, il a lancé des projets de développement économique aux résultats parfois plus que mitigés – on pense entre autres à l'installation d'Elon Musk et de son usine de panneaux solaires à Buffalo *(Vanity Fair,* février 2020). Et la brutalité de ses interventions en coulisses est devenue légendaire. Le gouverneur du Connecticut, Dan Malloy, se fend un jour dans la presse d'une déclaration sur la politique fiscale de son homologue ? Il reçoit aussitôt un coup de fil musclé d'un lieutenant de Cuomo, qui lui dit en substance : « Nous agissons en deux temps. D'abord, on fait connaissance et ensuite, on élimine. » Évidemment, la formule est à prendre au sens figuré, mais elle cache tout de même un fond de vérité : « Andrew a le même travers que son père – une tendance sévère à la paranoïa, observe notre habitué démocrate anonyme. Et parfois, ça le dessert. »

« Vous ne pouvez pas être un bon chef et, en même temps, être le meilleur ami de tout le monde. C'est comme jouer au football américain sans aller au contact; ça n'a pas de sens. »

ANDREW CUOMO

Cuomo refuse de se considérer comme un homme querelleur, susceptible d'aller à l'affrontement pour le plaisir. « Je ne connais aucun gouverneur, aucun maire, aucun haut responsable d'entreprise qui ait réussi sa carrière sans faire preuve d'une volonté de fer, me dit-il en haussant un peu le ton. Vous ne pouvez pas être un bon chef et, en même temps, être le meilleur ami de tout le monde. Ça ne marche pas comme ça. C'est comme jouer au football américain sans aller au contact ; ça n'a pas de sens. Ça ne veut pas pour autant dire que tous les joueurs sont des brutes sanguinaires : c'est juste que c'est leur boulot, ce qu'ils font dans la vie. Et moi, dans la vie, je suis un dirigeant politique qui doit faire en sorte que les choses avancent. Et pour ça, je fais ce qu'il y a à faire. »

La méthode Cuomo est notamment visible dans sa relation avec Bill de Blasio, l'actuel maire de New York. Les deux hommes sont amis depuis les années 1990 et de Blasio a soutenu Cuomo à des moments critiques de sa carrière. Puis les choses ont changé lorsque de Blasio est arrivé en poste en 2013. Au départ, la discorde porte sur la « taxe sur

MARK PETERSON / REDUX-REA ; NEWSDAY / GETTY IMAGES ; THE NEW YORK POST / GETTY IMAGES ; RON GALELLA COLLECTION / GETTY IMAGES ; JOHNNY NUNEZ / GETTY IMAGES

↠ les millionnaires » que veut imposer le maire pour créer des crèches gratuites pour tous. Si Cuomo valide l'idée, il en retoque le financement. Mais la tension entre eux ne se résume pas qu'à des questions purement politiques. « Andrew n'a jamais voulu laisser un autre démocrate avoir plus de pouvoir que lui dans son État », me confie une source. De Blasio, homme têtu et idéologue, a sans doute commis des erreurs, mais le gouverneur n'a pas manqué d'alimenter leur petite guerre en le provoquant sur des sujets aussi divers que la vétusté des lignes de métro ou la tolérance à l'égard des parades dénudées du 4 juillet à Times Square. Et lorsque la pandémie a commencé à poindre à l'horizon, il a fait passer en urgence une loi lui donnant « autorité totale » sur les autres responsables locaux, de Blasio inclus.

Le fléau orange

Il est environ 3 heures du matin quand Cuomo sort de son lit après quelques heures de sommeil. Il est seul. Ce jeudi de mars, il se réveille dans la chambre où son père a dormi pendant douze ans comme gouverneur. Il s'assoit au volant de sa Pontiac GTO bleue de 1968, une voiture qu'il a méticuleusement reconstruite, et se rend au capitole de l'État. À son bureau, au deuxième étage, il boit du café en lisant des études qui prévoient jusqu'à 15 millions d'infections à New York et un besoin de 110 000 lits – soit le double de ce que peuvent accueillir les établissements hospitaliers l'État. Ce qu'il entend chaque jour est alarmant : 43 New-Yorkais sont morts du Covid-19, mais les hôpitaux signalent un flot de nouveaux cas et une pénurie de matériel. Cuomo a certes progressivement réduit l'activité, mais l'épidémie se répand et la pression monte pour qu'il décrète le confinement. Le maire de San Francisco l'a fait trois jours plus tôt et ce sera bientôt au tour de toute la Californie. L'après-midi, à la suite d'un entretien avec le directeur de la santé de l'État, il comprend que la quarantaine est inévitable et annonce le lendemain à ses administrés qu'elle prendra effet deux jours plus tard. Beaucoup lui reprochent alors de ne pas avoir pris cette décision plus tôt, ce qui aurait, selon certains experts, pu réduire de 80 % le nombre de morts dans l'État.

Cuomo explique aujourd'hui son choix par des raisons qui relèvent parfois moins de l'épidémiologie que de la pure politique. « Il est impossible d'imposer un changement aux individus tant qu'ils ne comprennent pas pourquoi ils doivent changer. On ne peut rien proclamer, comme ça, si ça n'a pas l'air assez mûr, assez crédible. Une démocratie n'obéit pas aux proclamations, surtout à New York. Je ne pouvais pas dire aux New-Yorkais qu'il y avait un cas de Covid-19 en Californie et qu'il fallait donc qu'on ferme tout – qui se soucie d'un cas en Californie ? C'est à l'autre bout du pays. Tant qu'ils n'avaient pas vu la réalité du virus près d'eux, ça n'aurait pas fonctionné. Et c'est toute la difficulté de la manœuvre : si vous donnez un ordre mais que vous n'avez pas la capacité de le faire respecter, les gens ne vont pas vous écouter et le virus va se répandre à grande vitesse. Et en deux minutes, la région se transformera en Italie puissance 10. C'est pour ça qu'il a fallu trouver le bon équilibre entre l'urgence de santé publique et la compréhension des citoyens. Nous avons préparé le terrain au bon rythme et quand nous avons annoncé le confinement complet, les gens étaient prêts. »

Cuomo n'est pas entièrement de bonne foi dans sa démonstration puisqu'il oublie que l'OMS avait annoncé dès le 30 janvier que l'épidémie devenait un véritable sujet d'inquiétude au niveau international et que les autorités sanitaires américaines elles-mêmes avaient affirmé en février que le virus se déploierait vraisemblablement aux États-Unis. « En janvier et février, tout le monde disait que la Chine faisait du bon boulot et que ça ne sortirait pas de là-bas. Et je n'ai pas étudié *in extenso* les probabilités de pandémie mondiale puisque ça ne fait pas vraiment partie de mon travail de gouverneur. Mais oui, ensuite, quand j'ai vu le Covid-19 arriver en Californie, j'ai compris que ça allait bientôt être notre tour. » Le 2 mars, pourtant, selon ses conseillers, il annonçait que le virus ne serait pas aussi sévère que dans d'autres pays et, le 17 mars, soit trois jours avant de décréter le confinement, il assurait encore sur la chaîne de télévision locale NY1 qu'il ne donnerait pas l'ordre de s'isoler chez soi. Mais peut-être était-ce déjà une façon de ne pas faire paniquer la population et de l'habituer à bas bruit à une situation qu'il savait inéluctable. Et si beaucoup de concitoyens ne sont pas d'accord avec les décisions du gouverneur, personne ne peut, en revanche, douter de son implication profonde. Peut-être a-t-il agi trop tard sur un plan scientifique, mais sa décision, forcément subjective, a pris le temps de sentir, d'entendre ce que les New-Yorkais étaient prêts à accepter. C'est peut-être l'un des avantages qu'il y a à vouloir tout contrôler : il a fini par bien connaître ses administrés. Il a prouvé qu'il savait exactement quand mettre la pression, et comment la doser pour que ses ordres ne semblent ni ridicules car donnés trop tôt, ni désespérés car donnés trop tard. Sans compter qu'au-delà du virus, Cuomo a aussi dû affronter un autre fléau, beaucoup plus visible, un fléau orange nommé Donald Trump.

« Cuomo est assez malin pour appeler Trump et lui dire : "M. le président, je vais devoir vous envoyer quelques scuds." Et Trump lui répondra : "Je vais devoir faire la même chose." C'est un mélange de *realpolitik* et de codes de la rue. »

UN COLLÈGUE D'ANDREW CUOMO

Le gouverneur de l'État de New York a régulièrement parlé au président depuis le début de la crise sanitaire. Le ton de leurs conversations est d'ailleurs toujours resté courtois : ils ont évoqué l'acheminement sécurisé des tests ou le besoin urgent de nouveaux lits dans les hôpitaux. Des discussions qui semblaient – a priori – productives. Et puis, une fois le téléphone raccroché, Trump tweetait que Cuomo devait « faire plus d'efforts » et « arrêter de se plaindre ». Ou que la ville de

New York volait des masques destinés au reste du pays, en les faisant « passer par la porte de derrière ». « Seul à seul, au téléphone, tout se passe bien entre eux, témoigne un habitué de la politique qui a bien connu les deux hommes. C'est parce que le spectacle n'a pas commencé et que les gens ne regardent pas. »

Cuomo fréquente Trump depuis plus de trente ans. Leurs rapports ont longtemps été cordiaux, sinon amicaux, jusqu'à ce que « The Donald » se présente aux primaires républicaines en 2016. Le gouverneur n'ignore donc pas à quel point son ancien camarade est accro au spectacle et aux projecteurs, et s'est familiarisé avec son sens très personnel de la stratégie. Il sait que si le magnat le descend dans un tweet, lui, le démocrate avec un nom « pas de chez nous », c'est peut-être avant tout pour plaire à son électorat conservateur et blanc. Ses propres ripostes publiques sont plus nuancées, bien que souvent immédiates. Mais il maîtrise aussi le franc-parler en coulisses, comme le raconte un de ses collègues : « Il est assez malin pour appeler Trump en privé et lui dire "Monsieur le président, je vais devoir vous envoyer quelques scuds." Et Trump lui répondra : "Eh bien, je vais devoir faire la même chose avec vous." C'est un mélange de *realpolitik* et de codes de la rue. » Cuomo a tout de même conscience que c'est à la télévision que ses sorties ont le plus de portée, et on l'a vu traiter le président comme une sorte de brute rendue folle par le manque d'éloges et qui, s'il se prend quelques gifles, finit en général par s'en aller la queue basse. « Le gouverneur sait exactement quand caresser et quand cogner », résume un de ses alliés. Cela n'empêche qu'il a aujourd'hui face à lui, pour la première fois de sa carrière, un ennemi animé par le narcissisme et qui, surtout, le domine hiérarchiquement. S'il peut contourner son pouvoir en faisant, par exemple, construire un hôpital de campagne par les ingénieurs de l'armée, ses actions ont tout de même leurs limites. Cuomo ressemble parfois à un vieux général obligé d'affronter une guérilla : lui largue faits vérifiés et textes de loi comme un B-52 ses bombes, tandis que Trump, de son côté, attend en embuscade avec son téléphone branché sur Twitter et ses fanfaronnades, tel un sniper planqué dans un arbre à la solde d'un soulèvement anti-Cuomo.

L'esprit de famille

À l'heure où nous écrivons, mai est revenu à New York. Les morts et les hospitalisations sont en nette baisse, mais la météo plus clémente risque d'attirer les citadins dehors et de provoquer une nouvelle hausse des contaminations. Cuomo va devoir combler un trou de 10 milliards dans le budget de l'État, mais il s'attache surtout à penser au retour à la vie normale : « Je pense que la crise va rendre les gens plus vulnérables, comme cela avait été le cas à la suite du 11-Septembre. On aura peur quand quelqu'un toussera dans le métro. On aura peur lorsqu'on devra se frayer un passage dans un bar pour commander un verre. » Mais, selon lui, des relations plus respectueuses devraient émerger entre les gens et les gouvernants : « Les citoyens vont nous regarder d'un autre œil et se dire que oui, en fait, ce que nous faisons compte vraiment. Et ils auront peut-être plus de considération pour les fonctionnaires, pour tous ces employés et ces responsables, qualifiés et compétents, qui œuvrent pour le bien des Américains. » Il faudrait sûrement tout un livre pour déterminer si l'action d'Andrew Cuomo au cours de l'épidémie de coronavirus a été judicieuse ou non. Tout ce que l'on peut dire, c'est ce que son statut de *leader* a pris une ampleur qu'on ne lui connaissait pas jusqu'alors et qu'elle a largement dépassé les frontières de l'État de New York. Et il est encore plus clair que le gouverneur, contrairement à Trump, est animé par de réelles valeurs morales : celles que lui a transmises sa famille. □

© *Vanity Fair*, 2020

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

AL BELLO / GETTY IMAGES

DÉCONFIT
Manifestation pour exiger la fin du confinement dans l'État de New York le 1er mai 2020.

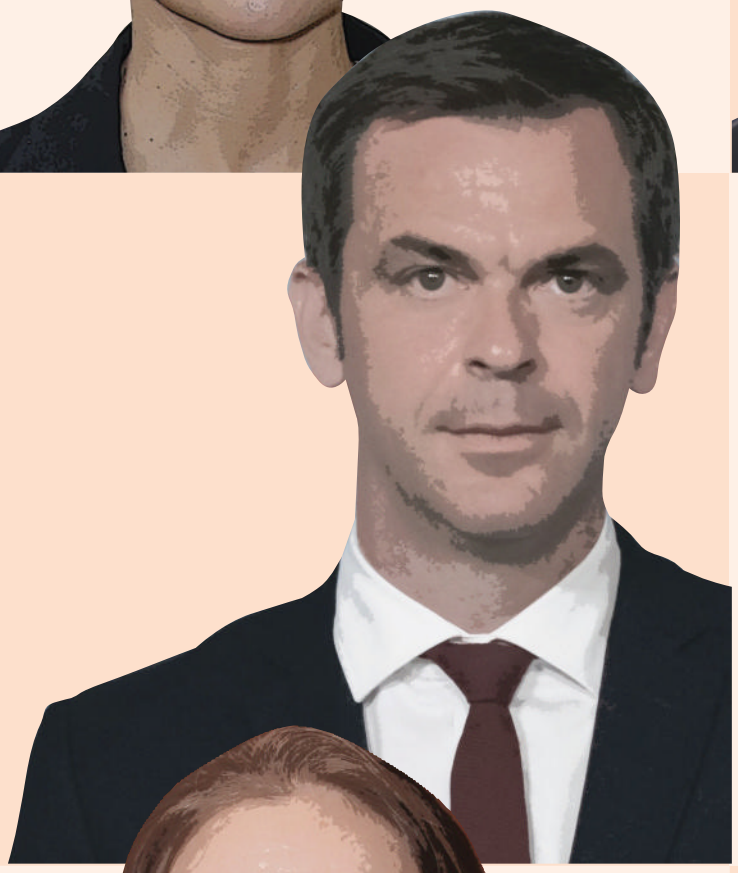
Confinements INTIMES

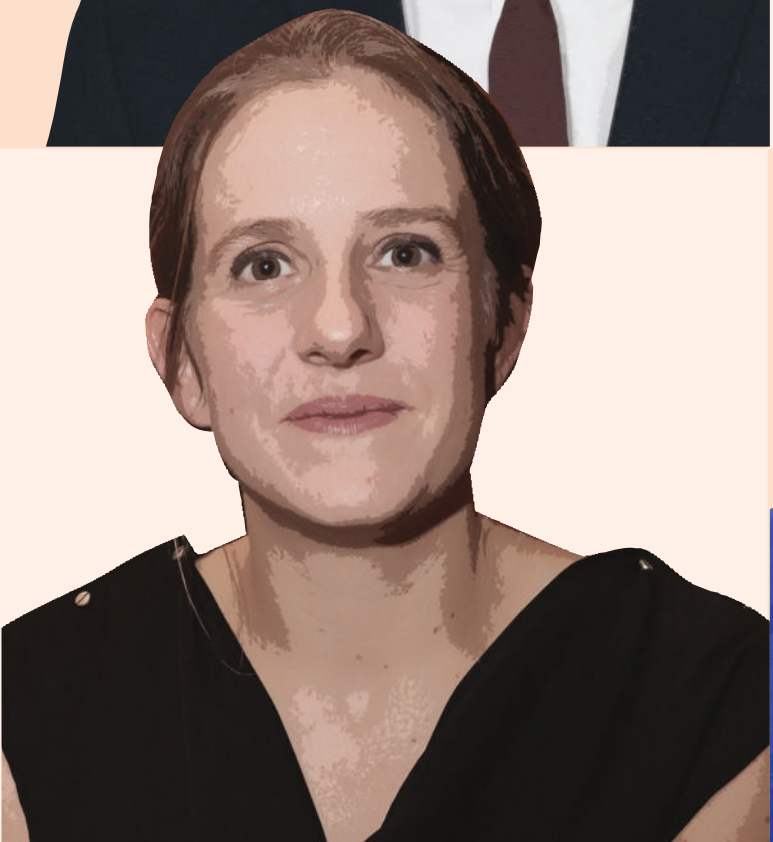
Comment avez-vous vécu la quarantaine ? Pour retracer ce moment si particulier, Charlotte Chaffanjon et Barbara Stec ont recueilli la parole de six personnalités. Elles racontent ce qui s'est tramé dans la politique et leurs vies bouleversées.

PANEL

De gauche à droite et de haut en bas : Anne-Sophie Lapix, présentatrice du JT, Augustin de Romanet, président d'ADP, Olivier Véran, ministre de la santé, Anne Hidalgo, maire de Paris, Adeline Grattard, cheffe du restaurant Yam'Tcha, et Pio Marmaï, comédien.

ABACA, BESTIMAGE





Le 16 mars 2020, Emmanuel Macron annonce à 20 heures que les Français doivent s'enfermer chez eux pour lutter contre un virus invisible.

VISION TROUBLE
Allocution télévisée du 16 mars.

Olivier Véran, ministre de la santé : Ce matin-là, je reçois un message Telegram du président de la République sur mon téléphone. Il m'écrit : « On est OK pour le confinement. » On voit l'évolution du nombre de malades, la vague épidémique qui monte... On a déjà installé un conseil scientifique indépendant pour guider nos décisions. Si on veut freiner la diffusion du virus, on ne peut jouer ni sur sa contagiosité ni sur la durée de sa contagiosité. Le seul paramètre sur lequel on peut peser, c'est la réduction du nombre de contacts des personnes malades. Donc, il faut de la distanciation sociale.

Augustin de Romanet, président d'Aéroports de Paris : Moi, je suis déjà confiné depuis un moment ! La première semaine de mars, je suis très fatigué. Je ne pense pas une seconde au Covid. Le médecin de [l'aéroport Roissy-] Charles-de-Gaulle est sûr que je ne l'ai pas, mais il m'envoie quand même faire un test à [l'hôpital de la] Pitié-Salpêtrière. Je me retrouve plongé dans une ambiance de fin du monde. Les ambulanciers, les infirmiers sont en scaphandre. Je n'ai jamais vu ça. Le lendemain, un médecin de la Salpêtrière m'appelle pour me dire que je suis positif. Je commence à être très fatigué. J'ai de la fièvre. Je suis cloîtré dans mon appartement. Mon équipe décide de faire une dépêche AFP pour dévoiler mon état. Je reçois une centaine de SMS d'amitiés. J'ai l'impression d'assister à ma propre mort, c'est bizarre. Et puis, je me rends compte, en voulant fêter la fin de ma fièvre, que j'ai perdu le goût et l'odorat. J'ouvre une bouteille de médoc, mais je ne sens rien d'autre que l'alcool fort. Je ne sais pas pour les complications respiratoires. Je ne sais pas que la maladie tue autant.

Anne-Sophie Lapix, présentatrice du 20-heures de France 2 : Le bouleversement pour moi, c'est l'annonce de la fermeture des écoles quatre jours plus tôt. Je comprends la gravité de cette épidémie. Au 20-heures, c'est notre première édition spéciale. C'est brutal, c'est déstabilisant, c'est l'inconnu. Dans la foulée, je décide d'envoyer mes enfants en province chez ma sœur.

Adeline Grattard, cheffe étoilée du restaurant yam'Tcha à Paris : Les chambres froides du restaurant sont pleines. Je ne m'attends pas du tout à devoir fermer. Le 14 mars, on affiche complet. Peu avant 20 heures, on m'appelle en cuisine : « Cheffe, écoutez, écoutez ! » On entend en direct Édouard Philippe dire que les restaurants doivent fermer. Je comprends que c'est le dernier service. Je me dis : « Bon, on va faire des conserves, on va congeler les épinards... » Je pense que ça va durer une semaine, mais c'est impossible de dire à mon équipe : « Ne vous inquiétez pas, ça va aller », parce que je n'en sais rien. Ce soir-là, j'avais prévu de dîner avec mes enfants et mon mari. Je ne change pas mes plans. Sur notre 31, on va à l'Imperial Treasure, un resto chinois près des Champs-Élysées. La salle est à moitié vide, l'ambiance est triste. C'est la cata.

Pio Marmaï, comédien : Je suis dans ma maison en Normandie, près de Dieppe où je vis une partie de l'année. Je l'appelle le nid d'aigle parce qu'elle est en haut d'une colline miniature. Je suis plutôt content, je suis avec mon père, ma compagne et deux potes. C'est cool et, en même temps, j'ai peur pour mon père. Il a plus de 70 ans et les dix premiers jours sont un peu étranges à cause de cette période d'incubation.

16 mars
Emmanuel Macron : « Nous sommes en guerre »

Anne-Sophie Lapix : Ce mot – guerre – ne résonne pas en moi.

Pio Marmaï : C'est vrai que ce n'est pas le Vietnam, ce n'est pas l'Irak, ce n'est pas la Syrie, mais c'est symbolique. Ça crée un sentiment d'unité populaire. Il n'allait pas dire : « Allez c'est parti, on va se serrer les coudes ! » Dans le fond, il y avait cette idée un peu con que, comme après Tchernobyl, le nuage allait s'arrêter à la frontière. Alors que non.

17 mars à midi
Le début du confinement

Anne Hidalgo, maire de Paris : À la mairie, on est en mode « conférence téléphonique » avec la pieuvre [une sorte de téléphone sans combiné permettant

PHILIPPE LABROSSE / HANS LUCAS / AFP ; YANN CASTANIER / HANS LUCAS / AFP

d'appeler plusieurs interlocuteurs] posée sur la table. On déjeune avec des sandwichs ou des plateaux-repas froids livrés par quelques rares restaurants du coin. Je ne peux pas me confiner dans l'Hôtel-de-Ville, il n'y a ni salle de bains ni de lieu pour dormir. Il faudra d'ailleurs y remédier ! Je suis chez moi, dans le XVe avec mon mari et je vais à la mairie tous les jours en voiture et masquée. Je traverse une ville grise, froide, sans feuilles aux arbres. Il n'y a personne, pas de bruit. C'est un autre monde. Ça me fait penser au lendemain des attentats du 13 novembre [2015]. Quelque chose s'abat sur nous, tout s'arrête et, derrière les fenêtres, l'angoisse.

Anne-Sophie Lapix : À France Télévisions, les choses se transforment vite. Chaque jour, il y a moins de monde dans les locaux. Il y a des contrôles à l'entrée. On prend notre température. On réduit les équipes. Au bout d'une semaine, on nous demande de travailler avec France 3, de tout mettre en commun. On fait des conférences de rédaction France 2-France 3. Il y a quatre ou cinq sujets qui sont diffusés dans les deux journaux. Pour nous, tout change.

Olivier Véran : Je me confine dans le ministère. Mon appartement est au même étage que mon bureau, à 50 mètres. Je mets en télétravail tous ceux qui peuvent l'être. Il ne reste que les membres du cabinet indispensables à la gestion de crise. Ils s'installent des clic-clac ou des lits de camp pliables dans leurs bureaux. Ce bâtiment normalement plein de vie se retrouve tout à coup très vide et plus silencieux. Moi qui écoutais sept heures de musique par jour sur mes enceintes, je n'ai plus le temps. J'écoute en boucle La Maison Tellier et leur chanson *La Peste*. C'est le subconscient qui parle.

22 mars
Le second tour des municipales n'a pas lieu

Anne Hidalgo : C'est difficile. Je n'ai aucune nouvelle du gouvernement. J'apprends tout par la presse. La veille, je discute avec Philippe Klein, médecin dans une clinique internationale à Wuhan. Il m'explique pourquoi il faut un confinement extrêmement sévère, pendant quinze jours. Je suis convaincue. J'appelle Emmanuel Macron immédiatement pour le lui dire. On discute des masques et des tests qui doivent appuyer cette stratégie de confinement. L'échange est courtois. Je sais qu'il appelle Philippe Klein dans la foulée. C'est important pour moi, même si ça n'a pas d'effet. Tout au long du mois d'avril, je suis sans cesse en contact avec d'autres maires, avec François Baroin [Troyes], Christian Estrosi [Nice], Éric Piolle [Grenoble]... On se rend compte qu'on est tous livrés à nous-mêmes. Mais, à la limite, c'est mieux.

Olivier Véran : Mon travail avant tout, c'est d'expliquer aux Français pourquoi nous prenons ce genre de décision. Je suis neurologue au CHU de Grenoble. Je dessine très souvent à mes patients un cerveau, une moelle épinière, des neurones... La neurologie est une discipline compliquée dans laquelle on ne maîtrise pas tout. Ce qui est indispensable, c'est que les gens comprennent pour qu'ils puissent mieux supporter la maladie. Avec le coronavirus, c'est pareil. C'est pour ça que quand je vais sur BFM TV, je demande un bout de papier à l'entrée du plateau. Je veux dessiner la courbe épidémique qui nous attend pour que chacun comprenne nos décisions. Heureusement, le président et le premier ministre suivent aussi intensément que moi la gestion de crise. Je taquine Macron en lui disant qu'il est en train de gagner son diplôme de médecin, parce qu'il est capable de lire une revue scientifique internationale et de me parler dans la foulée du rôle de l'interleukine comme médiateur de l'inflammation dans l'infection à coronavirus.

30 mars
Quasiment plus aucun vol n'arrive en France

Augustin de Romanet : Ce jour-là, je vais à Orly pour saluer les équipes, et là, je vois le tableau des vols : en tout et pour tout, dans la journée, il y en a un pour Madrid à 12 h 35, un pour Barcelone à 15 h 20, un pour Pointe-à-Pitre à 15 h 40 et un pour Madrid à 18 h 45. À l'arrivée, seulement trois. Certains terminaux sont déjà fermés. Air France concentre tous ses vols à Charles-de-Gaulle. On décide de prendre la température à l'arrivée de tous les passagers avec des caméras thermiques. Au siège, on travaille différemment. Toutes les réunions sont en visio-conférence, que ce soit avec le secrétaire d'État aux transports ou avec le directeur général d'Air France. Une fois par semaine, je réunis 250 collaborateurs par Skype. J'entends les petits oiseaux chez ceux qui sont confinés en Corrèze ou en Bretagne. Le 23 mars, je leur annonce qu'ADP va faire un emprunt de 2,5 milliards d'euros. Ils sont sceptiques, les banques aussi, mais pour sécuriser la trésorerie du groupe, on n'a pas le choix.

Adeline Grattard : Je mets du temps à comprendre l'ampleur du phénomène, donc je ne m'affole pas. Je cuisine les produits du resto – du veau par exemple, les enfants aiment ça. Avec le sous-chef, Léonard, on bosse. On fait des confitures d'ananas, de citrons... Quelques essais sur des raviolis transparents. On a le temps, la technique s'acquiert vite. ↠

RETARDS ANNONCÉS
Comptoirs d'enregistrement à l'aéroport d'Orly, le 4 juin.

2 avril
Masques : Mediapart évoque un « mensonge d'État »

Olivier Véran : Quand je suis nommé ministre, une doctrine est établie, qui a été édictée par ma prédécesseure, Agnès Buzyn, et par le directeur général de la santé, Jérôme Salomon, fondée sur des recommandations des autorités scientifiques nationales et internationales. Tous disent que le masque n'est nécessaire que chez les gens qui sont exposés – les soignants, par exemple, ou les personnes fragiles. En parallèle, il y a la question du stock. J'explique que nous n'avons pas assez de masques pour protéger tout le monde dans les meilleures conditions et qu'il va falloir avoir une gestion très rigoureuse. Début avril, l'Académie de médecine et le Haut Conseil de santé publique commencent à bouger et à recommander le port du masque dans la population générale. Mais il ne suffit pas d'avoir un masque dans sa poche ou sur le nez, encore faut-il faut le porter correctement. Je ne suis pas sûr que le port du masque soit supportable dans la durée.

CIRCULATION FLUIDE
La rue de Rivoli déserte le 1er mai.

Anne Hidalgo : Ah, la fameuse doctrine ! J'y suis confrontée depuis le début du confinement. On me dit toujours la même chose. Les masques ne servent à rien, les tests sur les asymptomatiques sont inutiles... La haute administration nous débite ce discours de façon pavlovienne. La bureaucratie à laquelle je suis confrontée sur ces deux questions me frappe et m'angoisse. Je dis très vite à Olivier Véran que je ne respecterai pas cette doctrine. Il ne me dit pas que j'ai tort, il ne polémique pas, mais je ne retrouve rien de nos échanges dans son discours public. À la mairie, heureusement, nous avons un stock de masques suffisants. On a de quoi équiper nos agents et en distribuer à l'APHP, aux associations humanitaires, aux Ehpad...

Pio Marmaï : Cette histoire de masques est foireuse. Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement ne dit pas : « Quand vous sortez, même si vous fabriquez un petit masque en papier ou un foulard, mettez-le sur votre bouche. » Je sais que ça ne protège pas des masses, mais c'est aberrant. Je m'en fais un avec une tête de mort, assez flippant. Je me prends pour le seigneur des ténèbres dans *Mad Max*. Avec mon pote, qui a le même, on va au Franprix. On arrive à la caisse avec du très bon vin. On doit faire peur parce que la caissière nous dit : « Vous avez vu le prix de la bouteille ? Elle est très chère. » Elle nous prend pour des malades qui veulent la braquer. Sinon, je suis scrupuleux. J'ai mon protocole. Je ne prends pas mon téléphone quand je vais à la supérette et je désinfecte tout avec des lingettes en rentrant.

3 avril
Plus de la moitié de l'humanité est confinée

Adeline Grattard : Avec les enfants, on sort tous les jours. On fait le tour des Halles. Un coup de vélo, un coup de trottinette. Paris est dévasté, il y a des crottes de chiens, des crottes d'humains, des bouteilles de vin rouge éclatées. C'est un carnage. Professionnellement, il y a de l'inquiétude. On a trois établissements, on ne sait pas comment va fonctionner le chômage partiel, les charges... Si on perd des plumes, on devra vendre une affaire et puis c'est tout.

Anne-Sophie Lapix : Je ne me sens pas confinée. Je vais travailler tous les jours. J'habite à côté de France Télévisions, donc j'arrête de prendre le métro. J'y vais à pied. D'ailleurs le métro pendant le confinement, c'est vraiment la cour des miracles, c'est fou. Les gens sont livrés à eux-mêmes, c'est à l'abandon, c'est dangereux.

7 avril
Le bilan dépasse les 10 000 morts

Anne-Sophie Lapix : On diffuse sans cesse pendant le journal des images de gens en réanimation. Je suis très émue. On sent l'inquiétude, le stress, l'angoisse, le chagrin des soignants... Quand le nombre de patients en réanimation diminue, j'explique à l'antenne que c'est un bon indicateur. Mais un médecin de Pompidou m'appelle pour me dire : « Les sorties de réa, ce sont des morts. » Je sens que je commence à avoir du mal à mettre de la distance avec ce que je raconte. Je rêve toute la nuit du déroulé du journal. C'est devenu complètement obsessionnel.

Pio Marmaï : On rentre dans quelque chose de violent. J'arrête de regarder les infos, d'aller sur Internet. C'est trop anxiogène. J'ai l'impression d'être sur Doctissimo en permanence, où la moindre tache veut dire cancer. Là, putain, j'ai l'impression de choper le coronavirus simplement en allumant la télé. Je vais avoir un enfant, et je me dis : « Arriver là-dedans, c'est quand même un sacré bordel. » Les gens sont en train de claquer comme des mouches, c'est traumatisant. Il y a cette contradiction entre la vie qui va arriver et ce moment d'ultra-violence, de mort, de gens qu'on enterre à la va-vite...

Anne Hidalgo : C'est le plus dur, gérer la douleur des familles qui ne peuvent pas se recueillir, qui ne peuvent pas accompagner leurs morts, qui sont renvoyés vers des morgues anonymes. Les règles deviennent très strictes pour les inhumations.

ROMAIN GAILLARD/REA ; ABDESSLAM MIRDASS / HANS LUCAS / AFP

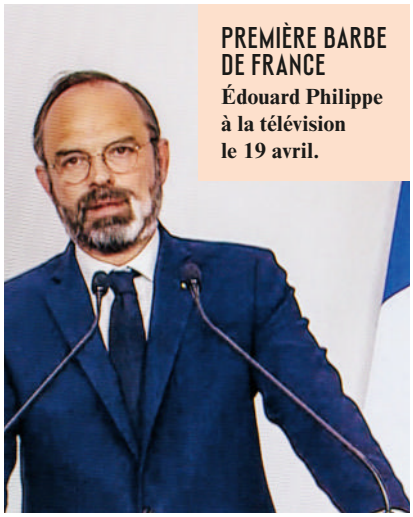
13 avril
Emmanuel Macron annonce un mois supplémentaire de confinement

Pio Marmaï : Ça ne me rassure pas du tout. Il a l'air de sortir cette date [le 11 mai] de son chapeau, comme s'il s'était dit : « Bon, il faut qu'on donne une perspective aux Français, sinon ils vont péter les plombs. » De toute façon, j'écoute plus Édouard [Philippe] que Manu [Macron]. Il a un truc, Édouard, peut-être cette "bicapillarité" au niveau de la barbe [un vitiligo]. Il a l'air calme, il me rassure. J'ai l'impression qu'il ne me prend pas pour un con. En tout cas, avec mon pote Renaud, on décide de faire un petit film pour s'occuper. On écrit le scénario, on fabrique les décors, les costumes. On tourne trois heures par jour. C'est l'histoire d'un homme dont la femme est assassinée dans une foire agricole en banlieue de San Diego et qui décide de se venger. Il y a beaucoup de faux sang, beaucoup de sauce tomate. On veut de l'hémoglobine ! Mon père joue dedans, mais il n'arrive pas à retenir trois phrases d'affilée. C'est hilarant. Sinon on fait la bouffe. Pas du niveau de « Top chef », mais quand même... Je suis devenu spécialiste des gyozas et du porc croustillant.

Augustin de Romanet : Je sors deux fois par jour, une fois pour marcher, une autre pour faire des courses. Le matin, je prends de belles photos de Paris, notamment de l'église Saint-Sulpice. C'est si beau dans cette ambiance, on se croirait à Pétra [en Jordanie].

Anne-Sophie Lapix : Je ne peux plus nager, mais je continue les exercices de barre au sol chez moi. J'utilise pleinement l'heure de sortie autorisée pour marcher sur les quais les jours où je ne travaille pas. La semaine de Pâques, je suis en congés – c'est prévu. Je suis au summum de la fatigue et du découragement. J'en profite pour aller chercher mes enfants. Je ne les ai pas vus depuis des semaines, ça fait du bien. C'est dur de vivre cette période sans eux. Je suis contrôlée six fois dans le train, mais la garde alternée est un motif valable de déplacement.

Adeline Grattard : C'est la première fois depuis onze ans que je n'ai plus de responsabilités. Alors je profite de mes enfants, je range ma maison. Mais ça



PREMIÈRE BARBE DE FRANCE
Édouard Philippe à la télévision le 19 avril.

chauffe, ça chouine pour un rien. La grande en a marre de s'occuper du petit. Ils se piquent les Lego. Et puis, il y a l'école à la maison. Quelle patience il faut avoir ! Qu'est-ce qu'ils sont lents, parfois, les gamins, à cet âge-là ! Le week-end de Pâques, je mets les enfants dans la voiture et on part de nuit. Direction, la Bourgogne, chez mes parents. Je me dis que la nuit, la police ne travaille pas, on a moins de risque d'être contrôlé. C'est l'aventure. Mon fils de 8 ans guette la police. Il me dit : « C'est bon maman, fonce ! » On retrouve le jardin, les grands-parents, l'espace, le trampoline. Quand on rentre, les enfants vont mieux.

Anne Hidalgo : Je ne critique pas les Parisiens qui partent. Ça me paraît même assez naturel, compte tenu des conditions de logement à Paris, que ceux qui ont envie de se rapprocher de leur famille ou qui sont à la recherche d'un peu plus d'espace le fassent. Le Parisien *bashing* m'énerve. Les gens sont la hauteur. D'ailleurs, leur départ ne crée aucun cluster ailleurs. Ça permet même à la ville de respirer un peu mieux.

11 mai
La France se déconfine

Olivier Véran : Les choses se passent plutôt bien. Il y a la polémique sur les parcs et les jardins à Paris. Dans le fond, je comprends. Et puis je n'ai rien contre Hidalgo, rien contre les parcs et les jardins... Mais les images des Buttes-Chaumont mi-mars nous empêchent de rouvrir. Quand je pense au nombre de messages que j'ai reçus, au nombre d'interviews sur le sujet... On doit être cohérents.

Anne Hidalgo : Quand je comprends que le gouvernement ne rouvre pas les parcs et les jardins, je suis atterrée. Cette décision est d'une débilité inouïe. C'est la décision la plus bureaucratique, jacobine qui soit. Bilan : les Parisiens s'entassent sur des bouts de trottoirs et nos aînés n'ont nulle part où marcher. Je ne lâche pas le morceau parce que cette décision, c'est de la maltraitance. L'autre question épineuse, c'est celle des écoles. Heureusement que je travaille bien avec le recteur, qu'on a des équipes très impliquées, parce que Jean-Michel Blanquer ne m'a pas appelée une seule fois de toute la durée du confinement.

Pio Marmaï : Le retour à Paris, c'est une tarte. Les masques, le béton, j'avais oublié. J'adore l'énergie de Paris, sa niaque, sa violence mais là, il y a un truc un peu anxiogène. J'ai une envie de retour à la nature.

Anne-Sophie Lapix : Maintenant, il y a le deuxième séisme, économique, les morts économiques qui vont occuper le cœur du journal pendant plusieurs mois. Rien de très joyeux non plus.

Adeline Grattard : Le restaurant reste fermé. Mais des aides importantes sont mises en place. Je peux paraître prétentieuse, mais si les salaires sont couverts, si les charges tombent, si les emprunts sont différés, j'ai du mal à comprendre l'angoisse du secteur. Quelque chose m'échappe. La restauration est soutenue. Quand on voit le sort des indépendants, c'est déjà beaucoup plus difficile.

Augustin de Romanet : Dans le transport aérien, le 11 mai ne change rien. Le président et le premier ministre n'en parlent même pas. Le télétravail devient la règle, 85 % des équipes restent en chômage partiel. J'ai le sentiment que, pour la première fois dans l'histoire du monde, on sacrifie l'activité économique au profit de la vie des humains. Et cette idée vient de la Chine, un pays qui ne respecte pas beaucoup la vie humaine ! C'est un débat permanent : quelle est la valeur de la vie humaine ? Combien de points de PIB pour chaque vie épargnée ? Je répète à mes collaborateurs cette phrase de Platon : « Sans art de la mesure, nous sous-estimons les maux distants. Ce biais naturel vire au vice quand, l'ayant souvent identifié, nous ne faisons rien pour y remédier. » □

MELANCHOLIA
Benedetta Barzini dans une scène de *La Disparition de ma mère (La scomparsa di mia madre,* 2019), documentaire réalisé par son fils, Beniamino Barrese.

COURTESY KINO LORBER

Benedetta Barzini, icône de la mode dans les années 1960, muse d'Andy Warhol et d'Irving Penn, n'a plus qu'un seul désir : s'évaporer. À tel point que son fils en a fait un documentaire. C'était avant le confinement. Carrie Battan s'est demandé quel effet pouvait avoir la quarantaine subie sur celle qui l'avait choisie.

LA DISPARITION

Il n'est pas rare, à un moment de notre vie, d'être pris par une furieuse envie d'évasion. Qui n'a jamais rêvé de se soustraire à ses obligations, de se réfugier sur une île déserte et, après avoir balancé son portable à l'eau, d'y mener une existence de bonheur simple ? Habituellement, la tentation passe. Mais pour Benedetta Barzini, ancienne mannequin-star de 76 ans devenue professeure, elle a viré à l'obsession dévorante. Née dans une famille très fortunée, Barzini a été propulsée dans le monde du mannequinat alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente, dans les années 1960. Première Italienne à faire la couverture de *Vogue,* elle devint, avec son regard énigmatique, ses traits de Cléopâtre et sa taille délicate, un super-modèle au moment même où la mode se transformait en un monde à part entière. Elle fréquenta la foule des habitués de la Factory d'Andy Warhol et posa régulièrement pour Richard Avedon et Irving Penn. Pendant tout ce temps, néanmoins, elle sut que sa jeunesse – et donc sa valeur professionnelle – avançait inexorablement vers sa fin. Benedetta Barzini finit par perdre ses illusions sur l'idée même de beauté et le flux constant d'images qui tentaient de la saisir. À mesure qu'elle vieillissait, son aversion croissante se mua en une rage que seule pourrait apaiser sa séparation totale d'avec le monde matériel. « Je veux disparaître »,

TOTAL ECLIPSE
« Je veux disparaître et ne jamais revenir », aime répéter Benedetta Barzini.

aime-t-elle répéter, terrée dans son appartement milanais jonché de détritus où elle fume cigarette sur cigarette et vapote compulsivement. « Je veux disparaître et ne jamais revenir. »

De ce désir de sa mère, le jeune réalisateur italien Beniamino Barrese a tiré un documentaire, intitulé *La Disparition de ma mère (La scomparsa di mia madre,* 2019). Barrese a passé la majeure partie de sa vie à tenter d'échapper à l'ombre maternelle – il m'a d'ailleurs confié récemment que son charisme « avait eu un effet néfaste sur ses enfants » – mais le sujet fut aussi une source d'inspiration qu'il lui était de plus en plus difficile d'ignorer. En 2014, Barrese commença à filmer sa mère, d'abord dans sa salle de classe à l'École polytechnique de Milan. Tandis que le désir maternel de « disparaître » se faisait plus pressant, il commença à tracer les contours d'un film. Le résultat est le portrait sombre et difficile d'une vieille femme et de sa relation avec la célébrité et la société au sens large. Que ce soit vis-à-vis de la beauté, de l'argent, des médias, de la société de consommation, des vacances, Benedetta Barzini se comporte un peu comme l'Oncle Picsou. Mais, plus que tout, elle déteste les images et cette hostilité est au cœur même du documentaire. Dans le film, on la voit la plupart du temps s'opposer à son fils et refuser qu'il la filme. Furieuse, elle s'agite, comme traquée dans son appartement sous l'objectif de la caméra. « Va te faire foutre », lance-t-elle à son fils lorsqu'elle découvre qu'il l'a filmée à son insu pendant qu'elle se reposait sous sa couette. Bien sûr, sous ce conflit gît un atroce paradoxe : plus Benedetta Barzini tente de se retirer d'une vie humaine conventionnelle, plus elle est réduite à une simple collection d'images.

> « Je ne sais pas s'il existe un seul endroit sur terre où l'on puisse échapper à ce que les Occidentaux ont fait au monde. »
>
> BENEDETTA BARZINI

En février 2020, quand le film a commencé à être diffusé sur les plateformes de streaming, il laissait au spectateur l'impression que Benedetta Barzini n'était qu'une vieille dame excentrique, têtue et acariâtre. Mais dans les semaines qui ont suivi, tandis que le Covid-19 taillait sans merci dans les rangs du troisième âge italien, son irrépressible besoin de disparaître revêtit une tout autre signification. Dans une des scènes les plus déconcertantes, elle est rongée par ses problèmes de santé – longs plans sur sa toux de fumeuse, évocation de ses récents rendez-vous médicaux pour soigner une infection... La pandémie a décimé ses pairs et les confinements stricts, mis en place en Italie et ailleurs, ont conduit des milliards de personnes à faire l'expérience d'une forme de disparition. Je me suis demandé, alors, quel effet la quarantaine pouvait avoir sur Benedetta Barzini. Personne à très haut risque, elle vivait dans l'un des épicentres de la maladie. Alors que l'époque s'alignait sinistrement avec ses fantasmes, créant un monde sans commerces ni attentes sociales ou interactions humaines, je voulais savoir si le confinement était pour elle un soulagement ou une autre forme de claustration.

Un matin, je les ai appelés par Skype. Benedetta Barzini et son fils se trouvaient chacun dans leur appartement milanais. Les bilans quotidiens des morts en Italie atteignaient des sommets. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, deux semaines plus tôt, la police les avait empêchés de s'asseoir sur un banc dans un parc. « Je me sens très mal ! » décréta immédiatement Barzini dans un large sourire, cigarette fumante à la main. Étant donné sa santé fragile, elle m'effrayait – avait-elle des symptômes ? Non, me répondit-elle – mais avec le confinement, elle se sentait encore plus oppressée. « C'est comme de vivre hors du monde [mais toujours] dans votre monde, grogna-t-elle. C'est très incertain. On est tous les deux coincés. » Quand je lui demandais comment elle passait le temps, elle me dit : « Je ne fais absolument rien. Je pense à tout ce que je pourrais faire, mais je n'ai envie de rien. »

Et son désir de disparaître ? La quarantaine avait-elle le don de le combler ? Ou de le transformer ? « Non, me répondit-elle sans hésiter. Je ne sais pas s'il existe un seul endroit sur terre

COURTESY KINO LORBER ; FRANCO RUBARTELLI / CONDÉ NAST / GETTY IMAGES ; LOUIS FAURER / CONDÉ NAST / GETTY IMAGES ; HENRY CLARKE / CONDÉ NAST / GETTY IMAGES

MUTINE
Benedetta Barzini du temps où elle était mannequin, dans les années 1960.

où l'on puisse échapper à ce que les Occidentaux ont fait au monde. Je suis toujours à la recherche d'un tel lieu, où j'aimerais oublier qui j'étais et ce que j'ai fait. Je veux juste être loin d'ici. » Barrese interrompit sa mère avec douceur pour lui rappeler que, d'une certaine façon, la quarantaine était ce lieu. Et que sa vie désormais – recluse, immobile – n'était pas si différente de celle qu'elle menait avant le confinement. « C'est ce que tu faisais déjà, dit-il. Ça fait très longtemps que tu vis ici à l'écart des gens. »

Barzini, qui peut s'emporter pour un rien, lui rétorqua aussitôt : « Ce n'est pas assez. Ils sont tous là, dehors, avec leur cupidité. Les hommes blancs sont cupides. On pourrait être comme perdus sur une île déserte, mais ce n'est pas le cas. » Sa réponse me rappela un moment vers la fin du documentaire, lorsqu'elle discute avec son fils d'un endroit où elle pourrait se retirer. Après un échange tendu, ils s'accordent pour la conduire à la mer et Barrese filme sa mère ramant à l'horizon. C'est une scène émouvante mais ce n'est qu'une simulation. Barzini rentre chez elle à Milan, encore plus oppressée, plus déterminée que jamais à divorcer de la civilisation. À un moment, pour le provoquer peut-être, elle lance à son fils : « Je ne sais pas, Ben. Peut-être que je veux juste mourir. » Et tandis qu'elle tergiverse sur le lieu de son exil, on a l'impression que, plus que sa réalisation concrète, c'est l'idée de fuite qui compte, comme un exutoire à sa dépression et à son désarroi.

Vies à l'arrêt, commerce bouleversé, emplois détruits, proches séparés, activités artistiques, sportives, mariages, études, tout suspendu, tout renvoyé... Ces pauses inopinées ont créé un immense espace psychique pour rêver au futur. Bientôt, pensions-nous, nous voyagerons, nous essaierons de nouveaux restaurants, nous retournerons au travail. Mais le documentaire suggère une autre option : l'inertie et l'insatisfaction sont intrinsèques au monde et, même si les choses redeviennent normales, il en restera toujours beaucoup à fuir et autant à rejeter. Bientôt, Barzini reviendra à sa passion – sa quête de l'endroit idéal en ce monde pour y disparaître et, si c'est n'est physiquement, au moins émotionnellement. « C'est long, ça prend du temps, m'a-t-elle dit à propos de ses plans. Mais c'est irréversible. » □

© The New Yorker, 2020.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Boulin.

LE PUTSCH PERMANENT

Grand Prix, le neuvième album de Benjamin Biolay, a démarré sur les chapeaux de roues. Christophe Conte revient sur la carrière de ce musicien de génie qui a longtemps vécu un malentendu avec le public, avant de connaître la consécration, sinon l'admiration. Photographie Lucile Boiron.

COMMENT EST TA PEINE ?
Benjamin Biolay, photographié pour *Vanity Fair* par Lucile Boiron le 19 mai sur les quais de la Seine, à Paris.

Ce devait être un soir de gala, ce 12 novembre 2001 à L'Olympia. Malgré les cendres macabres qui, loin de là, virevoltaient toujours sur Ground Zero et le monde en état de choc qui venait de célébrer les deux mois de son pire cauchemar. Le premier concert parisien de Benjamin Biolay, quelques mois après la sortie de *Rose Kennedy,* son premier album, devait donner chair et lumière à l'artiste français le plus en vue de sa génération. Celui que les rumeurs du métier présentaient comme le nouveau Gainsbourg et dont la jeune carrière était déjà auréolée d'un succès fracassant, *Jardin d'hiver,* bossa magique écrite avec Keren Ann, qui avait eu pour effet miracle de réveiller Henri Salvador, octogénaire mythique de la chanson *caliente,* d'une sieste de plusieurs décennies.

Biolay, beau gosse ténébreux de 28 ans, auteur, compositeur, multi-instrumentiste et arrangeur, attise alors, à proportions égales, les clameurs admiratives et les méfiances envieuses teintées de sarcasme. Et ce jour-là, à peine le concert commencé, ce sont surtout les supporteurs du second clan qui jubilent. Invité à faire la première partie de New Order, légende rock de Manchester, dans le cadre du festival des Inrocks, le Français en perd ses moyens, marmonne dans son micro quand il ne tourne pas carrément le dos au public dans une salle à l'hostilité palpable qui aligne de surcroît un grand nombre de journalistes et de professionnels du milieu musical. Les belles chansons aux harmonies sophistiquées, la voix de Marilyn Monroe dans *La Rivière sans retour,* samplée sur *Les Cerfs-volants,* n'y feront rien. C'est « novembre toute l'année », dit l'un des titres et c'est surtout un hiver glacial qui débute entre Biolay et une partie de la critique. Quelques semaines plus tôt, sur la scène du Botanique à Bruxelles, le chanteur a pourtant montré un profil tout autre. Habillé comme un prince, costard et chemise blanche (qu'il abandonnera pour un jean et un T-shirt à L'Olympia), il donnait alors un concert enlevé et maîtrisé, rejoint sur scène par Keren Ann et par Hubert Mounier, l'ex-chanteur de L'Affaire Louis Trio, son véritable éclaireur en terre pop française. « À L'Olympia, se souvient Biolay aujourd'hui, la pulsion première, c'était d'avoir envie de me casser, de me dire que je n'avais rien à faire là. Cela faisait des années que New Order n'avait pas joué en France, je comprenais les gens qui étaient venus pour les voir, j'aurais sans doute fait comme eux. Mais ça reste un bon souvenir fondateur des choses qu'il ne faut pas faire, et mon attitude ce soir-là ne fut pas très glorieuse. »

Presque vingt ans plus tard, il publie *Grand Prix,* son neuvième album de chansons originales, parmi une multitude d'autres choses réalisées en chemin, et cette sortie de route initiale n'a heureusement laissé que des séquelles éphémères. Il faudra toutefois pas loin de dix années, jusqu'au double et unanimement acclamé *La Superbe,* en 2009, pour que s'estompent définitivement les railleries les plus stupides (chanteur à mèche, poseur arrogant, bobo boudeur, on en passe) et qu'un succès commercial d'ampleur indiscutable – 200 000 exemplaires – ne vienne faire taire les accusations de surcote parisienne. « Je viens du Beaujolais, les gens l'oublient souvent. Villefranche-sur-Saône, c'est la capitale du Beaujolais. Quand j'ai signé chez Virgin et qu'on m'a dit qu'on allait me saper chez APC, que j'allais voir Jean Touitou, ou

Agnès B, c'était la première fois que j'entendais ces noms de ma vie. » « C'était contre-nature pour lui de s'exposer », raconte Nathalie Noennec, alors responsable de l'image des artistes Virgin, qui le prend en charge en 2001 comme elle ne faisait déjà pour Alain Souchon ou Étienne Daho. « Il était d'une grande beauté, il avait une allure folle, mais il ne le percevait pas du tout. Pour lui, son talent de musicien devait suffire, rien d'autre ne lui importait. En matière de mode, d'image, c'était un novice absolu. »

« Je n'ai jamais dégainé le premier. Mais j'ai parfois répondu de manière trop sanguine aux attaques. »

BENJAMIN BIOLAY

Lorsqu'on le croise pour la première fois, au milieu des années 1990, Benjamin Biolay ressemble en effet plus volontiers à un étudiant aux Beaux-arts, emprunté et flegmatique, qu'à un dandy empressé de prendre Paris dans ses bras. Il porte des cheveux longs, tenus par une queue-de-cheval et, en guise de carton à dessins, il trimballe un CD autoproduit, enregistré fin 1994 avec le groupe Le Matéo Gallion dans un café-concert baptisé le Barbar. Les esquisses sont prometteuses, dans un style qui louche parfois vers le jazz manouche et s'inscrit à la fois dans la veine Vian-Gainsbourg des années 1950, humour noir et cruel compris et dans le prolongement néo-zazou qu'en ont façonné avec succès les Lyonnais de L'Affaire Louis Trio. Le nom Matéo Gallion n'est d'ailleurs pas sans évoquer *Mobilis in Mobile,* l'album et la chanson du « trio » qui ont fait chavirer le Top 50 l'année précédente. Biolay est encore loin de devenir l'initiale du chic pop, du chanté-parlé capiteux et lettré, mais son apprentissage un peu brouillon dans la chanson est validé par ces aînés, avec lesquels il s'est lié d'amitié, notamment les frères Mounier, Vincent et Hubert, qui portent à la scène des noms de personnages de BD, Karl Niagara et Cleet Boris. Ensemble, ils partagent un amour fou des Beatles et celui, plus électif, pour le groupe anglais XTC, tandis qu'au rayon français, ils se servent volontiers chez Henri Salvador et Charles Trenet, ce qui suffit à faire d'eux des excentriques de province un peu hors circuit.

Prodige à l'oreille absolue

Personne ne devine alors que Biolay est un prodige, doté de l'oreille absolue, qui s'est usé la corne très jeune sur un violon, un peu forcé par un père, clarinettiste amateur, avec lequel il a fait un pacte « violon contre ballon » pour avoir aussi le droit de jouer au foot. Attiré par les harmonies et les fanfares municipales, il remplace un jour un tubiste décédé et se découvre une aptitude pour les cuivres, optant pour le si peu sexy trombone qui le mènera toutefois à un double premier prix au conservatoire de Lyon. « J'ai tout de suite été admirative de sa facilité, en studio, pour passer d'un instrument à l'autre, et de sa maîtrise incroyable des arrangements, dit de lui Keren Ann, qu'il rencontre à la fin des années 1990 par l'intermédiaire d'amis. Il apportait quelque chose de très français, de très élégant. Je retrouvais chez lui des choses que j'avais aimées chez des chanteurs français avec lesquels j'avais été élevée. » La jeune Israélo-Néerlandaise, française d'adoption mais pas encore de passeport, écrit des chansons. Lui est séduit par son talent de compositrice folk, ses accents à la Françoise Hardy « et sans doute par ma façon de faire sonner la langue française comme une étrangère, et non dans la tradition de la chanson française ». Avec Karen Brunon, qui deviendra par la suite la première violon de tous leurs projets et d'un large éventail de la variété classe française, ils forment le groupe Shelby, dont le single *1+1* ne tarde pas à tourner sur les radios. Écrit et composé à huit mains par Keren Ann, Biolay, Hubert Mounier et Lionel Gaillardin – un vétéran ayant connu la gloire dans les seventies au sein du groupe Il était une fois –, la chanson est avant tout un sésame pour leurs ambitions solos. « Dès le départ, se souvient Keren Ann, il était question de travailler chacun sur un album. Le groupe, c'était une sorte de cellule pour tester des choses et apprendre. Benjamin a fait deux singles qui n'ont pas vraiment marché mais on continuait à faire des maquettes au studio de Lionel à Courbevoie. On était aussi ensemble à l'époque, même si on n'en parlait pas. On vivait une première grande histoire d'amour en même temps qu'un truc très fort de complicité artistique. »

Leurs noms conjugués commencent ainsi à bruire, pas dans les carnets mondains mais chez les éditeurs, suffisamment pour qu'on leur propose d'écrire des chansons pour Henri Salvador. L'image ringarde et l'âge avancé du Nat King Cole guyanais ne laissent en rien présager l'issue royale qui attend *Jardin d'hiver* – d'abord baptisé *Tu as les yeux de l'amour* – et l'album *Chambre avec vue,* qui dépasse le million d'exemplaires vendus et contient cinq de leurs chansons. Pourtant, le vieil homme est amer et Biolay le découvre à ses dépens, relégué à la marge d'un triomphe où seule Keren Ann est mise en lumière par Salvador qui, lorsqu'il est contraint de citer le nom de l'autre tête du binôme, se fait un malin plaisir à l'écorcher en « Benjamin Violet ». Sans prendre de gants comme on le fait généralement dans le showbizz faux cul, surtout vis-à-vis d'un tel ancêtre désormais intouchable, Biolay réplique, assez violemment parfois. La promo de *Rose Kennedy*, qui sort en pleine salvadormania, est ainsi émaillée de coups échangés à distance, et dont le « rookie » sort forcément perdant face à une légende du circuit dont la carrière a démarré en 1935 !

Réconciliés in extremis par leur médecin commun, quelques mois à peine avant la disparition de Salvador en 2008, leurs batailles de coqs ont pas mal entaché la réputation de Biolay, qui passe alors pour le type à grande gueule capable de tirer à vue dans les interviews. « Je n'ai jamais dégainé le premier, se défend-il, à raison. Mais j'ai parfois répondu de manière trop sanguine aux attaques. Je ne supportais pas, par exemple, cette étiquette de "nouvelle chanson française" derrière laquelle on essayait de réunir des gens qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres. Et puis quand tu te fais défoncer par Michel Fugain, gratuitement, tu ne comprends pas pourquoi tu as mérité ça. » Avec Bénabar (chanteur folklorique du début des années 2000), la bagarre des mots finit même en pugilat physique dans un restaurant, alors qu'avec le plus fin Vincent Delerm, égratigné au début, elle se termine par un duo dont le titre évoque la vacuité de ces batailles d'ego : *Les chanteurs sont tous les mêmes.*

Pour Biolay, chanteur pourtant si différent, si doué et si détesté à la fois, si détestable aussi, vu de loin, lorsqu'on s'en tient à des interviews chez Ardisson où il est interrogé sur tout sauf ↠

LUCILE BOIRON

↠ sur son travail, le malentendu s'éternise. Et s'accélère lorsqu'il rejoint la rubrique people en officialisant sa relation avec Chiara Mastroianni, invitée à chanter sur son deuxième album, *Négatif,* avant un projet commun baptisé *Home,* sorte de road-movie sonore aux accents folk, sans ostentation et fort réussi, qui attise pourtant un feu nourri de critiques d'une violence assez abjecte. Et quand le couple commet l'erreur d'appeler directement les rédactions pour retourner la grenade, les hostilités reprennent de plus belle. « J'étais fou amoureux, dit-il aujourd'hui à propos de la mère de sa fille, Anna. Tu ne comprends plus rien lorsque les gens, par pure malveillance, se mettent à juger tes sentiments les plus intimes. Je savais que c'était l'une des rencontres les plus importantes de ma vie, je n'allais quand même pas la larguer parce que sa mère s'appelait Catherine Deneuve ! » *Laisse aboyer les chiens* chante-t-il à voix murmurée sur *Trash Yéyé,* le second de ses albums un peu maudits avec *À l'origine,* ceux où son style s'affirme et flamboie mais dont les chiffres de vente plafonnent à quelques dizaines de milliers d'unités. Trop peu pour un label en pleine restructuration, dirigé par des *cost-killers* qui trouvent sa rentabilité trop faible et ne renouvellent pas son contrat.

Crooner rock

Faute de Victoire de la musique, à une époque où certains, à voix encore plus basse que la sienne, espèrent que la chute sera sans retour, c'est aux César qu'il renaît. Il est nommé en 2008 Meilleur acteur dans un second rôle pour *Stella,* de Sylvie Verheyde, après des débuts chez Laetitia Masson et à l'amorce d'une filmographie qui égrène désormais les noms d'Agnès Jaoui, Olivier Assayas, Christophe Honoré ou, bientôt, Bruno Dumont avec le très attendu *Par un demi-clair matin.* « Je l'ai rencontré un peu après, dit son ami Melvil Poupaud, avec lequel il a fait un album et une tournée sur un répertoire de chanson française baptisé *Songbook*. J'ai le sentiment que le cinéma a révélé des choses chez-lui qui lui ont servi dans son évolution de chanteur. Il a sans doute une meilleure appréhension de la scène, de cette façon d'incarner un personnage pour chaque chanson. Son charisme devant la caméra a fini de convaincre ceux qui doutaient de son talent. Et puis je crois qu'à l'usure tout le monde a fini par s'apercevoir que le type n'était pas un poseur mais que l'endurance et la densité de son travail étaient avant tout le fait de son acharnement à faire les choses. »

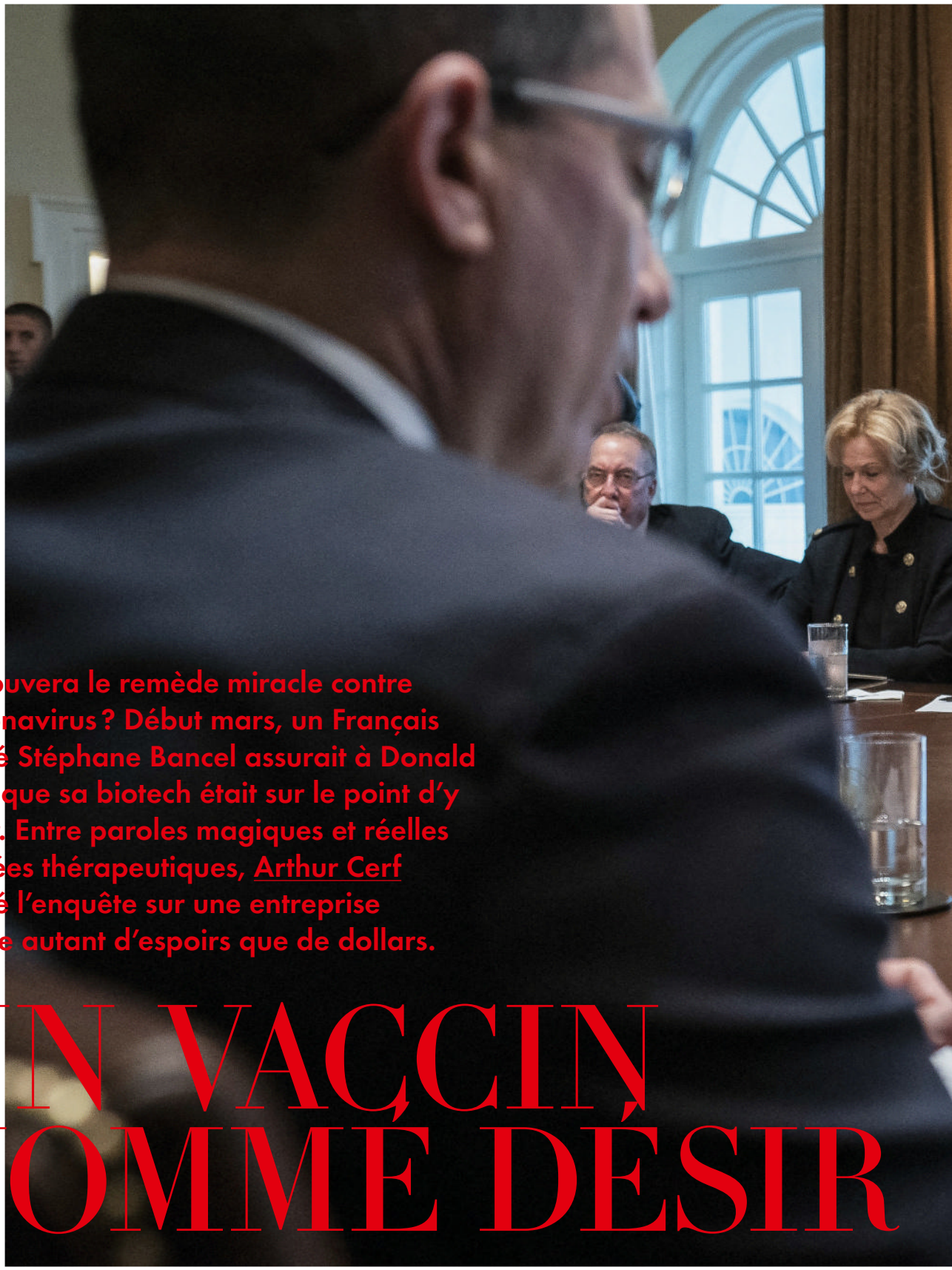
> « Son charisme devant la caméra a fini de convaincre ceux qui doutaient de son talent. »
>
> MELVIL POUPAUD

Toutes les révélations viendront conjointement d'un sursaut quasi animal au moment de *La Superbe,* album autofinancé par Biolay avec les royalties de *La Ceinture,* un titre à la sensualité trouble écrit pour Élodie Frégé. « Je n'avais plus que la musique à ce moment-là. Je picolais pas mal, j'étais devenu ce que je ne voulais surtout pas devenir quand j'ai commencé ce métier. Je me suis dit que si ça devait se terminer pour moi, autant le faire avec panache, avec de belles chansons. Je me fais plaisir, je mets même du saxophone inspiré par Stan Getz et à cet album, *Focus,* que j'adore. Je me fous de tout à ce moment-là, je n'ai plus rien à perdre. » Un geste de joueur de casino qui mise ses derniers billets sur un coup de dé, en smoking au bord du précipice mais qui sait en secret qu'il a la baraka. Au sein du chanceux label Naïve, qui récupère l'auteur et compositeur de *Ton héritage,* le personnel qui écoute l'album en primeur a les larmes aux yeux. *Brandt Rhapsodie,* duo/duel avec Jeanne Cherhal en forme d'échange de post-it d'un couple qui se désagrège, touche même ceux qui le détestent.

L'évidence Biolay s'impose avec la même puissance de tornade que les cordes du morceau titre et *La Superbe* lave toutes les années de malentendus et de faux espoirs dans une course folle et victorieuse. « Avant ça, je peinais à remplir un Casino de Paris, et là j'en blinde quatorze d'affilée. Le public connaît les chansons par cœur, je suis sur un nuage, artistiquement ma vie est magnifique et ça compense la nullité de ma vie privée. » Et quand le balancier repart dans l'autre sens, que Vanessa Paradis l'accapare pour un *Love Songs* en studio, et une *love story* en privé, il peut même se permettre de rendre une copie brouillonne (l'album *Vengeance* en 2012) mais ne pas perdre une seule plume en route. « Il a l'apparence du colosse de Rhodes et la fragilité de la porcelaine de Saxe, résume Nathalie Noennec. Il fallait le succès pour qu'il s'apaise, être reconnu uniquement pour ce qu'il est, c'est-à-dire un musicien qui exulte et excelle quand il n'y a rien d'autre qui vient brouiller les pistes. Il lui a fallu du temps mais il a organisé un véritable putsch contre lui-même, et comme la conduite à risque ne lui fait pas peur, il s'en est sorti encore plus fort. » Les allégories avec le sport automobile conduisent tout droit à *Grand Prix,* retour triomphal sur des routes plus rock après le double volet de ses escapades argentines *(Palermo-Hollywood* et *Volver)* et la récréation en duo avec Melvil Poupaud dans les contre-allées ombragées de la chanson française. *Grand Prix,* un titre qui assume sa double allégeance au film du même nom (John Frankenheimer, 1966) pour la mythologie à damier, comme à un album des Écossais de Teenage Fanclub paru il y a vingt-cinq ans, et qui résume ce qu'on peut faire de plus emballant avec des guitares en trombe et des mélodies de champion. Électrisant et accrocheur d'un bout à l'autre de ses treize titres, piloté pied au plancher avec quelques décélérations, un détour californien *(Souviens-toi l'été dernier* avec Keren Ann) et même un coda brésilien *(Interlagos),* c'est assurément le disque d'un garçon désormais en pleine confiance, plus crooner rock à la Iggy Pop que crâneur popeux et affecté. *Comment est ta peine ?* questionne le single déjà radiophonique, premier d'une longue série à venir, dont le grinçant *Comme une voiture volée* et son refrain qui pique assez fort. Mais on devine vite derrière ces apparences galvanisantes que la sienne, de peine, fut double et inconsolable, avec les disparitions à un an d'intervalle du jeune pilote Jules Bianchi et de l'ami de toujours Hubert Mounier. La chanson *Grand Prix* est leur mausolée, sous un beau fixe de soleil funky, et dans leur ensemble les textes toujours plus ébouriffants de Biolay jouent sur des chocs thermiques entre leur moteur grelottant et l'ardente rutilance de la carrosserie sonore. Souvent, au cœur de cet assemblage très impressionnant, les boucles entêtantes de claviers rappellent le son extatique de New Order. Si jamais un Olympia se profile à l'horizon, vingt ans tout juste après le fameux faux départ de 2001, les entendre tournoyer constituera la plus belle des revanches. □

Grand Prix (Polydor/Universal). En tournée à partir du 21 octobre.

LUCILE BOIRON



Qui trouvera le remède miracle contre le coronavirus ? Début mars, un Français nommé Stéphane Bancel assurait à Donald Trump que sa biotech était sur le point d'y arriver. Entre paroles magiques et réelles avancées thérapeutiques, Arthur Cerf a mené l'enquête sur une entreprise qui lève autant d'espoirs que de dollars.

UN VACCIN NOMMÉ DÉSIR

SOLUTION MAN
Réunion de crise sur la pandémie présidée par Donald Trump, le 2 mars à la Maison Blanche.

UPI/ABACA

C'est une scène étrange et pourtant bien réelle, entre le film catastrophe et l'émission de téléréalité. Le 2 mars 2020, Donald Trump reçoit à la Maison Blanche quelques-uns des plus puissants patrons de biotechs et de laboratoires pharmaceutiques. Giuseppe Conte n'a pas encore annoncé le confinement de l'Italie mais les maîtres du monde ne se font plus d'illusions : l'avenir va s'écrire en lettres de cendre. « Nous travaillons très dur et nous avançons aussi vite que possible, énonce le président américain en préambule. Nous allons réussir. » Ses invités sont placés autour d'une grande table ovale, devant des verres d'eau et des étiquettes à leurs noms. Donald Trump teste les uns après les autres, à sa manière, brutale et incongrue. « Vous pensez que vous aurez le vaccin dans combien de temps ? » lance-t-il à un ponte de Sanofi, comme si la réponse était évidente. « Peut-être d'ici quelques années, difficile à prédire, monsieur le président. » Lippe boudeuse. « Bien, merci. » Sous l'œil d'Anthony Fauci, son immunologue en chef, il se tourne vers un autre géant du secteur. « Donc votre procédé sera plus rapide ? » relance-t-il, impatient. « Oui, de quelques mois. » Toujours la même moue. Voici maintenant un homme au regard assuré derrière des lunettes demi-cerclées. Il s'exprime avec un fort accent français. Surprise : avec lui, il n'est plus question d'années ni de mois ni même de semaines.

« Nous sommes fiers d'avoir envoyé notre vaccin aux équipes du docteur Fauci en seulement quarante-deux jours, annonce-t-il. Nous pouvons aller *très très* vite.

– Alors d'ici quelques mois vous aurez un vaccin ?

– Tout à fait. »

FRENCH DOCTOR
Stéphane Bancel en 2011, alors directeur général du groupe BioMérieux.

Trump esquisse un sourire. Au bout de la table, le docteur Fauci tempère l'enthousiasme : « Vous n'aurez pas un vaccin ; vous aurez un vaccin *prêt à être testé.* » L'homme providentiel en convient : « En phase 2, oui. » Alors, combien de temps encore ? Cette fois, Fauci préfère répondre : « Un an, un an et demi... » Le président semble déçu, mais il regarde avec curiosité ce *Frenchie* plein de promesses : Stéphane Bancel, 47 ans, patron de Moderna Therapeutics, une entreprise de biotechnologie du Massachusetts spécialisée dans la recherche protéique. Avant la réunion, un conseiller lui avait glissé à son sujet : « Cet homme va peut-être sauver le monde. »

Ce pourrait être un visage de plus dans une époque où les messies surgissent de nulle part avant de disparaître dans l'oubli, mais cette affaire semble différente. Dans les coulisses de la crise sanitaire, Stéphane Bancel est devenu le héros d'une aventure où la moindre avancée thérapeutique lève autant d'espoirs que de dollars. Imaginez : avant l'apparition du Covid-19, Moderna pesait 9 milliards de dollars en Bourse (1 dollar vaut quelque 0,90 euro). Cinq mois plus tard, après les déclarations de son patron sur la possibilité d'un vaccin, elle en valait près de 30, autant qu'une multinationale comme Vivendi. Plus de 300 % d'augmentation : existe-t-il un meilleur placement ? À l'heure où j'écrivais ces lignes, début juin, l'engouement était cependant retombé et la valorisation avait fondu d'une demi-douzaine de milliards. Surtout, la presse anglo-saxonne commençait à émettre des doutes. Comment ce personnage pouvait-il être aussi sûr de lui, alors que sa société n'a pas encore sorti un seul médicament ? Et pourquoi a-t-il vendu 400 000 actions et empoché 13 millions de dollars au cœur de la crise ? Le 5 juin 2020, un ancien procureur de Louisiane devenu avocat proposait aux actionnaires de se liguer pour lancer une enquête sur les pratiques des dirigeants. Au fond, Stéphane Bancel s'est mis tout seul dans une situation intenable : si ses équipes trouvent le vaccin, on chantera ses louanges durant des décennies. Sinon, il risque bien de rester dans l'histoire comme un formidable mystificateur.

« Bientôt un milliard de doses par an »

Samedi 2 mai, 22 h 05, heure française : « Bonjour, *thank you for the e-mail »,* m'écrit-il dans un mélange de français et d'anglais en réponse à ma demande d'entretien. Il n'est pas sûr d'avoir le temps de me parler, *« sorry ».* Deux mois plus tôt, le 3 mars, l'agence américaine du médicament (la FDA) lui donnait le feu vert pour procéder aux premiers essais sur un groupe de quarante-cinq volontaires sains (la fameuse phase 1). Pour soutenir l'effort, le ministère de la santé décidait d'injecter 483 millions de dollars dans Moderna. « Chaque jour compte jusqu'à ce que le vaccin soit approuvé », poursuit-il dans son e-mail. Il me renvoie vers un porte-parole, qui me dirige à son tour vers son assistante. « Comme vous l'imaginez, précise-t-il, le temps est notre denrée la plus précieuse alors que nous avançons sur un vaccin contre le Covid-19. Nous nous préparons à fabriquer des centaines de millions de doses. » *Seriously ?* Il me faudra encore insister pour obtenir un rendez-vous.

En attendant, l'un des quatre fondateurs de Moderna, Kenneth Chien (prononcez « tchen »), tient à m'avertir : « Vous allez entendre beaucoup de choses sur Stéphane. » Du bon : un visionnaire, un génie quelque part entre Jeff Bezos (Amazon) et Elon Musk (Tesla). Et du moins bon : un patron bouillonnant,

AFP

arrogant, insupportable. « C'est un évangéliste », assure James McSwiggen, consultant spécialisé dans les entreprises de biotechnologie. « Un fanatique, préfère un ancien employé. Il veut des résultats, et si vous ne répondez pas à ses attentes, il peut se montrer très dur. » Sa phrase préférée pour résumer le business : *« A lot of risk, a lot of money »* [Beaucoup de risques, beaucoup d'argent].

Dans l'histoire, hélas, aucun vaccin n'a été mis au point en moins de six mois. « Le record est de cinq ans pour Ebola, précise le chimiste Derek Lowe, auteur du blog *In the Pipeline*. La plupart des projets ne passent pas le cap des essais cliniques. » Phillip Sharp, prix Nobel de médecine en 1993, me le confirme : « Vous vaccinez des gens qui ne sont pas infectés, donc il faut bien s'assurer de ne pas les rendre plus sensibles à l'infection ou à quoi que ce soit d'autre dans leur environnement. »

En principe, le protocole compte quatre étapes avant de crier « eurêka ». Phase 1 : on teste l'innocuité du sérum miracle sur un petit groupe de volontaires sains. Si personne ne tombe malade, la phase 2 peut commencer : des essais sont menés sur des dizaines de patients pour vérifier l'efficacité du produit et déterminer sa dose optimale. Phase 3 : on poursuit les tests à grande échelle en comparant les résultats avec ceux d'un placebo ou, s'il existe, du traitement de référence. Phase 4 : après la mise sur le marché, on continue à observer tout éventuel effet secondaire durant des mois. Au moindre doute, le processus s'arrête net. « Il est tout à fait possible qu'on ne trouve pas de vaccin contre le Covid-19, prévient la virologue Marie-Paule Kieny, ancienne directrice générale adjointe de l'OMS. Même si les crises nous autorisent à tester des formes plus expérimentales, il vaut mieux rester modeste sur les chances de réussite. »

Stéphane Bancel, lui, avance comme un funambule insensible à la pression. Il le sait : sur tous les continents, des équipes de *"top guns"* (pointures) travaillent d'arrache-pied sur le Covid-19. Mais Moderna a un temps d'avance, veut-il se persuader. Dix ans que ses chercheurs travaillent sur une piste radicalement différente, celle de l'acide ribonucléique messager, plus souvent désigné sous l'acronyme d'ARNm. Un mot d'explication pour ceux qui ont arrêté la biologie en terminale. Les protéines sont des composants essentiels de notre organisme : l'hémoglobine transporte l'oxygène, l'insuline régule le taux de sucre dans le sang, le collagène assure la cohésion et la réparation des tissus de la peau. Quand notre corps a besoin de l'une d'elles, l'ADN fabrique une copie du code correspondant, le fameux ARNm, qui transmet l'information aux ribosomes, ces machines à produire les protéines. Un virus, une maladie, et le système se grippe. La courroie de transmission tourne moins bien et les protéines viennent à manquer. C'est ici que Moderna intervient, en annonçant vouloir injecter directement ces ARNm à l'intérieur du corps. « L'ARN messager, c'est le logiciel de la vie. C'est votre corps qui fabrique le médicament », martèle Stéphane Bancel à longueur de conférences.

L'idée, séduisante sur le papier, reste inopérante dans la réalité. Le 1er mai, avant même les résultats des études cliniques, l'ambitieux annonçait pourtant un accord avec un sous-traitant suisse de l'industrie pharmaceutique, Lonza, pour produire « des premiers lots en juillet 2020 ». Et bientôt, ajoutait le communiqué, « un milliard de doses par an ».

Les caprices de la molécule

Il a 29 ans, s'appelle Ian Haydon, travaille comme chargé de communication dans un institut scientifique. Il fait partie des volontaires sains qui ont reçu la première dose du « vaccin expérimental » de Moderna. « C'est très étrange, me raconte-t-il par Skype un matin de mai, dans son appartement de Seattle. Mon sang m'est précieux et, soudain, il le devient aussi pour des milliers de personnes. » Sa vie de cobaye a commencé début mars, quand sa ville est devenue l'épicentre de l'épidémie aux États-Unis. Un matin, un collègue lui envoie par e-mail un formulaire d'inscription pour l'essai contre le coronavirus. Il le remplit sans hésiter. Onze jours plus tard, le téléphone sonne. « Pouvez-vous passer à la clinique ? » Rendez-vous dans une tour du centre-ville, entre un Starbucks et un espace Wework. Un médecin et une infirmière l'examinent. Ouvrez grand les yeux. Tirez la langue. Inspirez. Prise de sang et lecture du contrat de consentement : deux injections, un suivi médical étalé sur un an et 100 dollars de rétribution pour chaque visite – il y en aura onze au total. Dernière chose : il sera l'un des premiers à recevoir la dose dite « élevée ». « Je n'avais pas l'impression de me mettre sur le passage d'un train lancé à pleine vitesse », raconte-t-il. Il prévient quand même sa petite amie et ses parents, on ne sait jamais.

Avant la réunion avec Stéphane Bancel, un conseiller glisse à Donald Trump : « Cet homme va peut-être sauver le monde. »

Le 8 avril, à 9 heures du matin, une seringue pénètre dans sa chair et un liquide inconnu nommé mRNA-1273 coule dans ses veines. Tout va bien. Pendant une heure, Ian Haydon reste dans les parages, en cas de réaction allergique. À midi, il est autorisé à rentrer chez lui, muni d'un thermomètre. Chaque soir à 19 heures, il doit noter les évolutions de son état de santé dans un carnet. Durant le confinement, il sort encore moins qu'auparavant – pas le moment de tomber malade. Avant de conclure notre conversation, nous fixons un nouveau rendez-vous dans plusieurs semaines, pour faire le point. « Pour l'instant, je vais bien, souffle-t-il. Même si en ce moment, "aller bien" reste un concept relatif. »

« Bonjour, Stéphane Bancel, enchanté. » Le 15 mai 2020, il apparaît enfin sur mon écran. À Boston, il est 7 h 15. Ses journées commencent à l'aube et s'achèvent au milieu de la nuit. Trois quatre heures de sommeil, une douche et c'est reparti. « Il y a de fortes chances que notre vaccin marche », me lance-t-il d'emblée, au cas où j'aurais encore des doutes. Aucune incertitude dans la voix. Le hasard n'a pas de place dans son récit. « Dans les livres d'histoire, poursuit-il, les gens parleront de la pandémie de 2020 comme on parle de la grippe de 1918 ou ↠

de la crise de 1929. » Il se dit aussi prêt que possible pour affronter l'épreuve. « Il faut rester humble, mais j'ai préparé Moderna pour ce moment. » Sa femme lui présente une coupe de fraises pour le petit-déjeuner, *« thank you »*. Quand il bute sur un mot en français, il ferme les yeux pour retrouver le fil, avant de basculer vers l'anglais. Signe que, de ce bureau où il court le marathon de sa vie, la France paraît loin, si loin...

Stéphane Bancel a grandi à Marseille dans les années 1970. Sa mère est médecin, son père ingénieur. Enfance heureuse, avec balades en voilier et week-ends en Italie. D'un voyage aux États-Unis, le grand-père a rapporté un Apple IIc, première tentative d'ordinateur portable conçue par Steve Jobs en 1984. Le jeune Stéphane code des jeux « genre Donjons et Dragons ». Il a du mal avec les matières littéraires mais les maths et la logique lui offrent un refuge. « Je n'ai jamais été diagnostiqué mais je pense être dyslexique, confie-t-il. Encore aujourd'hui, il faut que j'écrive tout. Même le nom de notre vaccin, le mRNA-1273, j'ai dû répéter 50 fois que c'était le "mRNA-1237". »

À 20 ans, il intègre la prestigieuse École centrale de Paris. Déjà sa différence se remarque. En marge du programme, il suit des cours de génétique, apprend le japonais, lit le *Wall Street Journal* chaque matin. Quand vient l'heure du stage de fin d'année, il s'offre le guide des entreprises françaises au Japon. Le groupe BioMérieux, l'un des géants du diagnostic infectieux, lui propose un poste. Direction Tokyo en 1995, un an avant le début de l'épidémie d'E. coli, une bactérie qui ravage le tube digestif. Dans la région d'Osaka, des milliers d'écoliers souffrent de saignements

ENTRÉE DES CHIMISTES
Le siège de Moderna, à Cambridge dans le Massachusetts.

« Arrête de raisonner comme un Français. Tu dois le faire, et tu es tellement obstiné que tu trouveras un moyen d'y arriver. »

BRENDA BANCEL, À SON MARI QUI HÉSITAIT À SE LANCER DANS MODERNA EN 2011

intestinaux. « Des enfants mouraient et on était les seuls à pouvoir diagnostiquer la bactérie, se rappelle-t-il. C'était fou, on travaillait seize à dix-huit heures par jour, sept jours sur sept. »

Après trois années à sillonner l'Asie, il intègre Harvard, afin d'obtenir ce qui est considéré comme le meilleur MBA au monde. « Dans cet univers d'étudiants sérieux et raffinés, il était un peu plus sérieux et un peu plus raffiné que les autres », se rappelle Greg Licholai, un ancien camarade passé par Moderna. Sur le campus, les étudiants rêvent alors de changer le monde grâce à Internet, pas de vendre des médicaments. À 29 ans, il entre dans le groupe américain Lilly (qui fabrique notamment le Prozac), devient responsable de la stratégie de production et de la chaîne d'approvisionnements, résout des problèmes industriels à Indianapolis, lance des médicaments en Belgique. On commence à parler de lui dans le cénacle des patrons de laboratoires. Alain Mérieux l'invite à déjeuner en 2006. Il veut voir ce que ce garçon de 33 ans a dans l'estomac.

« Nous cherchons un nouveau directeur général pour BioMérieux, lui lance-t-il.

– Mais pourquoi moi ?

– Vous êtes le seul à avoir une expérience dans l'industriel. »

Marché conclu. C'est parti pour cinq ans de vie intense. Il faut gérer les dizaines de labo, d'usines et d'équipes réparties sur 42 pays. Les retards l'affolent. « Tous les projets prennent deux fois plus de temps et d'argent que prévu, le rassure Alain Mérieux. C'est de la biologie, tu finiras par t'y faire. » Dès son arrivée, Bancel décide aussi d'ouvrir un bureau à Cambridge (Massachusetts), le paradis des entreprises de biotechnologie. Comme il le confiera plus tard à la revue scientifique *Stat News,* il était là pour jouer aux échecs, pas aux dames.

Ici, sur cette bande de terre de six kilomètres qui longe la rivière Charles, ni le temps ni l'argent ne semblent obéir aux règles admises ailleurs. On y trouve la crème des fonds d'investissements, deux des plus belles universités de la planète (Harvard et le MIT) mais aussi des milliers de scientifiques. Ici, surtout, la recherche avance main dans la main avec les affaires, dans un pas de deux où chacun veut trouver son intérêt. À Kendall Square, un ancien marais salant devenu « le kilomètre carré le plus novateur de la planète », les distilleries, usines de savons et de chaudières à vapeur ont peu à peu laissé leur place aux laboratoires ultra-modernes. « C'est un endroit où il faut avoir l'esprit ouvert, relève le Derek Lowe. Mais pas au point que le cerveau vous tombe de la tête. »

Longtemps, les scientifiques ont observé l'ARNm avec méfiance et fascination. Trop instable, trop fragile pour survivre aux voyages des manipulations et des injections, cette molécule

KRIS TRIPPLAAR / SIPA USA / SIPA

déclenche une réponse immunitaire du corps qui tente de s'en débarrasser comme s'il s'agissait d'un virus ou d'une bactérie. Une route ne menant nulle part. Au tournant du millénaire, une chercheuse hongroise, Katalin Kariko, fait cependant une découverte décisive dans un laboratoire de Pennsylvanie : en remplaçant l'un des quatre blocs qui constituent l'ARN par un dérivé, la pseudouridine, il serait possible d'enrayer la réponse immunitaire. Kariko dépose un brevet, part en quête de fonds, sans succès. « On me disait que j'étais stupide », me raconte-t-elle. En 2009, Derrick Rossi, un biologiste canadien de Harvard aux faux airs de Robert Downey Jr, tombe sur ces travaux. Il synthétise une molécule d'ARNm qui porte l'information de la luciférase (la protéine qui permet aux lucioles d'émettre de la lumière) et l'injecte à une souris. Quelques heures plus tard, il passe le rongeur sous un détecteur de signaux bioluminescents. Incroyable ! Une lumière apparaît. « J'ai tout de suite compris que cette technologie serait puissante, se rappelle-t-il d'une voix encore émerveillée. Imaginez le nombre de maladies qu'on pourrait soigner. L'ARNm fait la protéine, la protéine fait la vie. Avec l'ARNm, le patient pourrait produire n'importe quelle protéine. » Seul bémol : pour que le rêve devienne réalité, il va falloir de l'argent, beaucoup d'argent.

À quelle porte frapper quand on pense avoir l'idée du siècle ? À Cambridge, Robert Langer est parfois présenté comme le « Thomas Edison des biotechs ». Il a créé des dizaines de start-up, déposé des centaines de brevets, œuvré pour les anticancéreux comme pour les tubes de gel capillaire. Son nom apparaît dans les classements des chercheurs les plus cités au monde, derrière Michel Foucault, Sigmund Freud ou Pierre Bourdieu. « J'ai senti qu'il y avait un potentiel énorme derrière l'ARNm, se rappelle-t-il. Depuis les années 1970, des scientifiques essayaient d'introduire de l'ADN dans une cellule humaine. » Il se tourne vers Noubar Afeyan, un vieux briscard de l'industrie, qui a passé trois décennies à tenter de barrer le mot « fiction » de l'expression « science-fiction ». « C'est moi qui ai dit à Bob Langer : "Et si on s'en servait pour faire des médicaments dans le corps du patient ?" » m'assure-t-il, pas peu fier. Kenneth Chien, un chercheur de Harvard, veut aussi en être. Une équipe est créée. Fin 2010, Rossi, Langer, Afeyan et Chien lancent ModRNA, qui deviendra Moderna, pour *« modified RNA »*. Ne manque qu'un leader. Mais qui ? Afeyan a un nom en tête, un Frenchie. Il se rend à la lettre B de son répertoire.

Un TGV qui ne s'arrête jamais

Février 2011. En cette fin de journée neigeuse, Stéphane Bancel marche sur le pont qui relie Boston à Cambridge, quand son téléphone sonne. « Passe à mon bureau, lui dit Afeyan. J'ai une idée folle. » Les résultats de l'essai sur la souris sont posés sur sa table. « Ça ne marchera jamais », rétorque Bancel. Afeyan insiste : « Je ne te demande pas d'y croire, je te demande : "Et si ça marche ?" » Les jours suivants, le directeur général de BioMérieux ne cesse d'y penser. Il en parle à sa femme, liste les risques, réduction de salaire, chance de réussite inférieure ou égale à 1 %. « Arrête de raisonner comme un Français, lui répond Brenda. Tu dois le faire, et tu es tellement obstiné que tu trouveras un moyen d'y arriver. » Le lendemain, grand saut dans le vide, il démissionne. Neuf ans plus tard, il fronce les sourcils et cherche un mot pour définir la suite.

« Comment on traduit *"bold"* déjà ?

– Audacieux.

– Voilà c'est ça, on n'avait peur de rien. »

Les premiers temps, Moderna évolue sous les radars, en évitant d'attirer les regards. Son siège occupe un petit bâtiment en briques. Les dirigeants se retrouvent chaque matin dans une ambiance de frères d'armes plongés dans un film de copains. « Je me moquais un peu de Stéphane, il portait une ceinture Hermès avec un grand H, se souvient Kenneth Chien. Si vous vouliez savoir comment se portait une biotech à l'époque, vous regardiez le café, et à ce stade, on avait un mauvais café instantané. » En 2011, les start-up sont obsédées par le même mantra : *go big or go home* – croître ou périr. On verra le compte de résultat après. Airbnb, Uber et Wework deviennent des groupes tentaculaires alors qu'ils perdent des fortunes chaque trimestre. Plus régulé, le monde des biotechs est soumis en principe à une règle moins flamboyante, celle d'un pas devant l'autre : il faut en moyenne quinze ans et un milliard de dollars pour développer un médicament.

Au premier tour de la levée de fonds, Moderna ramasse une poignée de millions, de quoi tenir un an, pas plus. Bancel s'impatiente. Il demande à ses équipes de tester cent protéines différentes sur des souris. Le destin les entend : Kenneth Chien découvre que l'ARNm portant le code du facteur de croissance de l'endothélium vasculaire (VGEF) semble faciliter la régénération des tissus des rongeurs atteints de maladies cardiaques. Voilà une piste intéressante. Le patron part à la chasse aux financements. Sanofi, Merck, Pfizer : il frappe aux portes de ces mastodontes qu'il connaît bien. Le nouveau PDG d'AstraZeneca, Pascal Soriot, accepte de prendre un petit-déjeuner avec lui. Vingt minutes et des étoiles brillent déjà dans ses yeux.

« Tu peux mettre combien sans consulter ton conseil d'administration ? le provoque Bancel.

– Cent millions.

– Alors il va falloir présenter le dossier au *board* [conseil d'administration], parce qu'on a besoin de plus. »

Bold. Moderna n'a même pas de site web. « Une nuit, je me suis réveillé en sueur, se rappelle-t-il. Soriot allait présenter un projet de partenariat à plusieurs centaines de millions et quelqu'un allait nous chercher sur Google sans rien trouver. » Dix pages Internet sont développées en toute urgence. En mars 2013, AstraZeneca injecte 240 millions dans Moderna. Un colis arrive chez Kenneth Chien : « Stéphane m'avait envoyé une ceinture Hermès. »

À Cambridge, on écarquille les yeux. « Ciel, qui sont ces gens ? se demande le chimiste blogueur Derek Lowe. Soit ils ont des superpouvoirs, soit leurs PowerPoint sont très persuasifs. » Et qui est cet ingénieur français à la tête d'une start-up de vingt employés ? Il n'a jamais dirigé de biotech et le voilà qui promet de réussir là où tant d'autres ont échoué. « Ce gars sortait de nulle part, resitue le journaliste Luke Timmerman, spécialisé dans les biotechnologies. Il n'était pas scientifique et parlait d'une technologie qui n'avait jamais marché. » Mais ça prend. Les contrats de financement tombent comme des dominos. Le géant américain Alexion investit 100 millions de dollars pour des recherches sur des maladies rares, dont le syndrome de Crigler-Najjar. Vertex met plus de 300 millions sur la table pour des travaux sur la mucoviscidose. Début 2017, Moderna a récolté près de 2 milliards de dollars et en vaut davantage encore. C'est désormais une licorne. Dans le monde des biotechs, on s'interroge. L'histoire a l'air trop belle pour ↠

↠ être vraie. *« Fake it until you make it »,* disent les entrepreneurs américains – commencez par faire semblant avant de réussir. Une nouvelle question agite Kendall Square : que se passe-t-il vraiment chez Moderna ?

« Beaucoup trop vite pour la science »

Plantons le décor de la start-up la plus mystérieuse de Cambridge. Aux murs, un article encadré du *New York Times* du 21 mars 2013 : « AstraZeneca fait un pari sur une technique non testée. » Des portraits en noir et blanc des employés, pris par Brenda, l'épouse photographe du patron. Plus loin, un dessin : deux alpinistes se tendent la main durant une ascension.

Au téléphone, plusieurs anciens salariés me dépeignent un univers différent : un « environnement toxique » rythmé par des « réunions hostiles » ponctuées d'« e-mails agressifs ». L'exigence de Bancel flirte avec l'intransigeance. « Il avait faim de succès, me confie Derrick Rossi, l'un des quatre cofondateurs. Mais cette faim était parfois trop brutale. » Certains biologistes ont du mal à supporter son autorité : « C'était le prince et nous étions ses paysans, me dit l'un d'eux. Il se permettait de mal nous parler, alors qu'il ne maîtrisait pas aussi bien que nous la science. » Sur la plateforme Internet Glassdoor, où les employés peuvent évaluer leur cadre de travail de manière anonyme, les commentaires fleurissent. « Travaillez ici à vos risques et périls », « Climat affreux, management affreux, collègues convenables », « Si vous allez aux toilettes, vous pourrez entendre des gens pleurer. »

À plusieurs reprises, Stéphane Bancel s'est expliqué sur son mode de management, sans renier ni regretter l'intensité du rythme imposé. En 2016, dans la revue *Stat News :* « Vous voulez être celui qui va décevoir les patients ? Pas moi. Alors est-ce que c'était intensif ? Ça l'était. Est-ce que j'en suis désolé ? Non. » En 2020, pour CNN : « Nous sommes en train de créer une nouvelle catégorie de médicaments pour améliorer la vie des patients (...). Chaque jour compte. » Grand pouvoir, grandes responsabilités. Bancel est parti en pèlerinage dans la Silicon Valley, pour voir comment Netflix, Facebook et Google traitaient leurs ressources humaines. « J'ai compris qu'on ne faisait pas un super job pour intégrer et former nos nouveaux membres, m'explique-t-il avec le recul. Moderna, c'était un TGV qui allait à 200 à l'heure et on demandait aux gens de monter alors qu'on ne s'arrêtait pas en gare. »

Les dirigeants actuels assurent avoir fait des progrès en matière de management. Noubar Afeyan revient à l'alpinisme. « Quand on a commencé, personne n'avait jamais escaladé cette montagne avant nous, insiste-t-il. On ne savait rien, on ne savait pas de combien de grimpeurs on avait besoin, s'il fallait emmener un cuisinier, des sherpas. Et puis vous emmenez des grimpeurs et vous comprenez qu'ils sont faits pour d'autres montagnes. » Illustration un peu avant la signature du partenariat avec AstraZeneca, la première équipe de scientifiques a été remerciée.

En 2014, Derrick Rossi quitte l'aventure Moderna. « À cause de Stéphane », tient-il à me préciser, encore blessé. Si le Frenchie a réussi à « faire décoller la fusée », il voulait aller « beaucoup trop vite pour la science ». « C'est un businessman avant tout, me dit-il, amer. Il parlait tout le temps argent, argent, argent. » Joseph Bolen, la star des biotechs recrutée en 2013 pour mener la recherche de Moderna, jette l'éponge deux ans plus tard. John Reynders, un ancien de Lilly embauché en 2013 pour faire de Moderna la « première biotech totalement digitale » ? *Out* un an plus tard. Les contempteurs de Bancel s'en donnent à cœur joie : mais pourquoi ces brillants éléments quittent-ils une start-up si géniale ? Greg Licholai avance une théorie pour le défendre : « Stéphane avait une approche d'ingénieur, il lui fallait toujours trouver une solution plus rapide. » Ses premiers e-mails partent à quatre heures du matin. « Peut-être que pour certains, il était trop réactif, trop *out of control »,* plaide un proche. Oublie-t-il parfois que la science n'obéit pas au même rythme que la finance ? « Jamais, m'assure-t-il lors de notre deuxième rendez-vous. On s'est toujours projeté à dix ans et j'ai toujours dit aux investisseurs : *we don't know what we don't know »* – ce qu'on ignore, on l'ignore.

Ambiance délétère. En octobre 2015, le journaliste John Carreyrou, deux fois lauréat du prestigieux prix Pulitzer, dévoile la plus grande escroquerie de la Silicon Valley : le groupe Theranos, qui pesait 9 milliards de dollars, avait construit tout son modèle sur le mensonge. Quand sa fondatrice, Elizabeth Holmes, dont le visage rayonnait en couverture du supplément du *New York Times,* promettait d'analyser votre sang à partir d'à peine quelques gouttes prélevées sans aiguille, elle bluffait. La technologie n'existait pas, le conseil scientifique servait d'alibi, tout était bidon. Le scandale jette alors la lumière sur les dérives de ces licornes qui opèrent en « mode furtif », sous les radars et sous perfusion de financements privés. Moderna en fait-elle partie ? « C'est une insulte de nous identifier à Theranos », coupe Noubar Afeyan. Même colère chez le président Stephen Hoge quand on prononce les trois syllabes de la disgrâce : « « Nous avons vingt-trois produits en développement, dont seize au stade

GENIUS AT WORK
Dans le laboratoire de Moderna à Cambridge en 2020.

BOSTON GLOBE / GETTY IMAGES

clinique, et on nous compare à une entreprise qui mentait ? » Stéphane Bancel a entendu les comparaisons avec Elizabeth Holmes. « Ça nous a affectés. Quand vous bossez comme une bête pendant que des gens utilisent des données incomplètes pour tirer des conclusions simplistes et sensationnalistes, c'est difficile à vivre... » Même les anciens employés les plus cruels balaient le parallèle avec Theranos. Avec une précision : chez Moderna, la voie du succès reste encore hypothétique.

Les scientifiques le savent, la recherche en biochimie moléculaire ressemble à un voyage long et incertain. À chaque col surgit une nouvelle montagne, à chaque pas le sommet semble s'éloigner. La molécule, on l'a dit, provoque une réponse immunitaire de l'organisme qui tente mécaniquement de s'en débarrasser. Les premiers travaux de Moderna visaient donc à modifier les composants de l'ARN pour qu'elle passe inaperçue dans le corps. La molécule reste par ailleurs difficile à acheminer. Il faut l'envelopper dans des nanoparticules de lipides, mais celles-ci peuvent s'avérer toxiques. Quoi d'autre ? La molécule est capricieuse, pas facile de déterminer à l'avance combien de protéines elle va produire et s'il y en aura assez pour guérir d'une maladie. « Si vous m'aviez dit en 2011 qu'il allait falloir lever 3 milliards de dollars avant d'aller en Bourse, je n'aurais jamais pris le job, me dit Bancel. Si j'avais su ça au début, j'aurais conclu que c'était impossible. »

Il a surtout fallu adapter la stratégie de Moderna au fil des années. Au départ, la biotech voulait débarrasser la planète de maladies rares, pas investir le marché des vaccins, peu lucratif. Pour les détracteurs de Bancel, inutile de chercher plus loin : ce virage est un aveu d'échec, cuisant. L'intéressé s'en défend : face aux nouvelles épidémies se propageant partout sur la planète, Moderna pourrait devenir un leader mondial de la vaccination. Dès janvier 2016, il promettait d'entrer en phase d'essai clinique pour six médicaments d'ici la fin de l'année. « Mais, notait la revue *Nature Biotechnology,* les scientifiques de Moderna n'ont toujours pas publié un papier sur leur plateforme thérapeutique. »

Norwood, Massachusetts, à 40 kilomètres de Kendall Square. C'est ici que Moderna a inauguré son usine à ARN en 2018. Un bâtiment de 20 000 mètres carrés, rempli de robots capables de fabriquer des milliers de lots de molécules par mois. Toujours voir l'avenir en grand. « Si vous êtes petit, vous faites une expérience et en cas d'échec, vous êtes mort, pose Lorence Kim, directeur financier de Moderna, passé par Goldman Sachs. La clé consiste à mener beaucoup d'expériences en même temps. » À condition de pouvoir assumer des pertes abyssales (près de 750 millions de dollars entre 2016 et 2018) sans garantie de résultats. Les travaux sur le syndrome de Crigler-Najjar rencontrent des difficultés. Alexion met un terme à son partenariat en 2017. Aucune raison de s'inquiéter, martèle Stéphane Bancel : « Nous savions que le développement de la première molécule coûterait très cher, mais si ça marche, ce sera beaucoup plus facile pour la seconde. »

« Vous ne pouvez pas vous attaquer à une montagne sans que les gens vous traitent de fou, de menteur ou de tricheur. »

NOUBAR AFEYAN, CO-FONDATEUR DE MODERNA

En 2018, il doit néanmoins se résoudre à changer de stratégie financière. Les actionnaires privés montrant des signes de lassitude, il faut désormais faire appel à l'épargne publique. Moderna annonce ainsi son entrée en bourse le 7 décembre 2018, afin de lever 600 millions de dollars, un record. Pas de chance, le jour J, le marché s'effondre, la valeur de la biotech chute de 19 %. « C'était un mauvais timing, reconnaît Lorence Kim. Notre marché est particulièrement volatil. » Pour illustrer l'imprévisibilité de la science – et de la finance ? – Stéphane Bancel m'envoie la couverture d'un livre qui l'a inspiré : *La Vie, la mort, la vie.* La biographie de Louis Pasteur.

Le nuage de méfiance ne s'est jamais dissipé. Noubar Afeyan hausse les épaules : « C'est dans la nature humaine ! Vous ne pouvez pas vous attaquer à une montagne sans que les gens vous traitent de fou, de menteur ou de tricheur. » Lorence Kim s'offusque : « Dire qu'à ce jour, on n'a pas publié de résultats scientifiques ? *Bullshit.* » Stéphane Bancel : « Est-ce qu'il y a des choses qui n'ont pas marché ? Évidemment. Mais est-ce qu'on a fait des progrès extraordinaires ? Oui. Mais quand sur notre site, on ↠

↠ publiait des papiers qui disaient “blanc”, certains journalistes continuaient à dire “noir”. » Moderna a bel et bien multiplié les publications pour décrire les avancées de ses recherches. Les preuves sont là, insistent les dirigeants, dans ces publications aux intitulés difficiles pour qui n’a pas un doctorat en chimie moléculaire. Philip Sharp, prix Nobel de médecine, continue de plaider la cause de Moderna. « Il fallait du courage et Stéphane a réussi à mobiliser des ressources pour développer cette vision. » D’autres sont moins bienveillants. « Avec les 3 milliards qu’ils ont levés, dit un ancien employé, vous auriez pu vous attendre à ce qu’ils aient passé les phases intermédiaires d’essais cliniques sur une dizaine de produits. Ce n’est pas le cas. »

Un cobaye aux urgences

En 2019, trois chercheurs de Stanford et de New York University se penchent sur le cas des licornes dans les biotechs. « Nous nous inquiétons, écrivent-ils. Les recherches en “mode furtif” semblent refléter une approche systémique. » Personne ne semble avoir tiré les leçons de Theranos. « Ce n’est pas parce que vous voulez qu’une chose fonctionne qu’elle a plus de chance de fonctionner, me confie Eli Marcel Cahan, l’un des auteurs du rapport. Moderna a quelques résultats, mais pas beaucoup. » Pour convaincre les sceptiques, il faudrait des résultats probants en phase 3, voir en phase 4, mais la biotech en est encore loin. Passer en phase 2 signifie surtout que le produit n’est pas dangereux. « Pour l’instant, on sait que le chef a peu de chance de mettre le feu au restaurant, et qu’il sait peut-être couper des légumes, poursuit Eli Marcel Cahan. Est-ce que ça veut dire qu’il sait faire une super bouillabaisse ? Non, on n’en sait rien. »

Tout s’est aligné : Marseille, le Japon, BioMérieux, Norwood, les vaccins. Début janvier 2020, Stéphane Bancel est en vacances dans le sud de la France quand il tombe sur un article du *Wall Street Journal :* un nouvel agent infectieux est apparu en Chine. Il envoie un e-mail à Anthony Fauci.

« Vous savez ce que c’est ?

– Non, pas encore. »

Il écrit à Stephen Hoge : « T’as suivi ce truc à Wuhan ? » Il surveille les infos qui tombent au compte-gouttes. Ce n’est pas une bactérie, mais un virus. Ce n’est ni un virus respiratoire, ni une nouvelle souche de grippe, mais un coronavirus. Depuis quelques mois, Moderna travaille avec le NIH (l’institut national de la santé américain) et Fauci sur le scénario catastrophe d’une pandémie. Le 11 janvier, la Chine communique la séquence génétique du virus. La course peut commencer.

Jour 1. Chez Moderna, une équipe est constituée, même si, à part le patron, personne n’y croit vraiment. Le 20 janvier, au Forum économique mondial de Davos, Bancel suit l’évolution de la contagion. Jour 10. La Chine ferme la ville de Wuhan. Au fait, où se trouve Wuhan ? Il allume son iPad et voit les avions décoller de la province du Hubei. « C’est la cata, pense-t-il. On part sur une pandémie. » Il annule ses rendez-vous, prend un vol pour Washington. Jour 21. La Chine ouvre un hôpital de 1 000 places. « Mon Dieu, répète Stephen Hoge, qu’est-ce qui se passe ? » Il faut accélérer, trouver la molécule, mettre l’usine en ordre de marche. Jour 42, le mRNA 1273 est prêt.

Vertige des semaines écoulées dans un monde illisible et chaotique. Un infectiologue marseillais vante les mérites de la chloroquine dans une vidéo intitulée « Coronavirus : fin de partie ! » Le 11 mars, L’OMS déclare l’état de pandémie. Cinq jours après, Emmanuel Macron annonce deux semaines de confinement. Boris Johnson est hospitalisé en soins intensifs. Tiens, voilà le printemps, 2,5 milliards d’êtres humains sont confinés. Le masque est inutile. Des revues scientifiques douchent les espoirs placés dans la chloroquine. Le masque est nécessaire. En sept semaines, le virus a fait 30 millions de nouveaux chômeurs aux États-Unis. Donald Trump annonce prendre un comprimé de chloroquine quotidien « depuis dix jours ». Dommage, la FDA recommande plutôt le remdésivir. En attendant de trouver un vaccin. Si on en trouve un. Un vaccin est la condition du retour à la normale, martèle le président de la Réserve fédérale (la Fed). « Pas de vaccin avant la fin de l’année 2021 », déclare le directeur du groupe Roche. À la fin du mois de mai, les États-Unis comptent plus de 100 000 morts.

Au cœur de la tempête, Stéphane Bancel garde le cap. Il a une mission à accomplir. Le calendrier des essais cliniques a été accéléré. La phase 2 a été lancée sur près de 600 personnes, avant la fin de la phase 1. Moderna a entamé la phase 3 début juillet. « Dans les situations d’urgence, il arrive qu’on aille plus vite, comme lors de l’épidémie d’Ebola », commente Marie-Paule Kieny. Depuis le début de l’année, la valorisation de l’entreprise a fait les montagnes russes. Bancel, qui gagne 925 000 dollars de salaire par an hors bonus, détient toujours environ 9 % du capital de Moderna mais promis, la question pécuniaire n’occupe pas son esprit. « Je ne regarde pas le cours tous les jours, dit-il. Le cours n’est pas la valeur de la boîte, ça n’a rien à voir avec la réalité, ça n’est pas parce qu’on prend 10 % qu’on est 10 % plus intelligent. » Et si ça ne marche pas ? « Je ne me pose pas la question ainsi, réfléchit-il, avant de reprendre : mais il y a peu de chances que ça ne marche pas. » Une dernière fraise, il s’excuse de devoir filer. Ce sera tout pour aujourd’hui.

Le 18 mai à 13 h 32, heure française. Au lendemain de notre conversation, Stéphane Bancel m’envoie un nouvel e-mail : « Nous sommes enchantés de partager quelques données importantes (...). L’équipe de Moderna a travaillé pendant tant d’années pour en arriver là (...). Je ne pourrais pas être plus heureux. » L’entreprise annonce que ses premiers essais sur des souris et huit patients humains ont permis de créer des anticorps, sans produire d’effets secondaires toxiques. La nouvelle fait le tour du monde. L’action de Moderna s’envole. Du *New York*

« L’infirmière avait la larme à l’œil en remplissant la seringue. Elle se disait que ça allait peut-être nous sauver. »

IAN HAYDON, COBAYE VOLONTAIRE

Times à CNBC, Bancel diffuse la bonne nouvelle. Enfin, une lueur d'espoir. Les résultats sont encourageants mais laissent quelques questions en suspens. Rien, ou presque, sur les 37 autres volontaires. La réponse immunitaire est-elle durable ? « C'est assez inhabituel de communiquer des données à ce stade », remarque Eli Marcel Cahan.

Quelques heures après l'annonce des premiers résultats, Moderna émet 17,6 millions d'actions à 76 dollars – l'action en valait 48 douze jours plus tôt – et récolte 1,3 milliard. « Produire des vaccins coûte cher, m'explique alors Lorence Kim, le directeur financier. On a besoin de cet argent pour faire des centaines de millions de doses. » Le timing interroge, tout comme les ventes d'actions effectuées par des dirigeants. Entre le 18 et le 19 mai, Lorence Kim a empoché 16,8 millions de dollars, à travers un « plan de trading automatisés », censé le protéger contre toute accusation de fraude. Les jours suivants, Flagship Pioneering, le fond de capital-risque créé par Noubar Afeyan, a lâché un million d'actions Moderna à 69 dollars. Un souci de liquidités, plaide l'entreprise, la recherche avant tout. De son côté, Stéphane Bancel a vendu plus de 400 000 actions pour un profit de 13,6 millions de dollars depuis le début de l'année. D'anciens membres de la SEC, l'organisme de contrôle et de régulation des marchés financiers aux États-Unis, dénoncent une situation « hautement problématique » : « Mais qu'est-ce qui leur est passé par la tête ? se demande Thomas O. Gorman. Vous ne pouvez pas être naïf au point de penser que ni les autorités financières ni le ministère de la justice ne vont pas vous demander des comptes tôt ou tard. » Début juin, Anthony Fauci a confié à *Stat News* qu'il n'a « pas aimé » cet épisode. Moderna a nommé un nouveau directeur financier et Lorence Kim quittera l'entreprise en août. « Moderna ne commentera ni les litiges potentiels ou présumés ni les enquêtes ni les achats et ventes réalisés par des groupes ou des investisseurs », m'écrit un porte-parole. Fin mai, je sollicite une dernière fois Bancel dans notre boucle d'e-mails sur Pasteur. « Je suis totalement sous l'eau avec la préparation de la phase 3 pour juillet », répond-il, déjà dans l'après. La vie, la mort, la vie.

Ce fameux 18 mai, Ian Haydon s'est réveillé en consultant son téléphone. Un saut sur Twitter. On ne parle que des cobayes Moderna. Chacun s'improvise vaccinologue. « Bravo à Moderna pour cette réussite », commente l'un. « Et les effets secondaires ? » s'enquiert un autre. Haydon se fraye un chemin à travers les commentaires et les sarcasmes. « Ils parlent de moi », pense-t-il. Impossible de savoir ce qui le concerne personnellement dans les données publiées par Moderna (il l'avait accepté en signant) mais il s'est reconnu dans les résultats. Le 6 mai, il était l'un des premiers à recevoir la dose « élevée » de 250 microgrammes du prétendu vaccin. Résultat : premiers frissons à 22 heures. À 1 h 30 du matin, une poussée de fièvre, 39 degrés. À 3 heures, nausées doublées de douleurs musculaires. À 5 heures, il doit foncer aux urgences. Prise de sang, paracétamol et encore une journée alité avec une serviette humide sur le front. Puis, tout est revenu à la normale.

Dans son communiqué, Moderna annonce que trois cobayes ont bien eu ce type de symptômes, de sorte que cette version du produit sera écartée. Des volontaires de la phase 2 commencent à appeler Haydon. Doit-il leur dire la vérité ? « Je ne voulais pas que mon témoignage les décourage et freine la recherche. » Il lui arrive de discuter avec les autres cobayes. Il ne sait pas qui ils sont mais ils vivent dans la même ville. « Un jour, quand tout sera fini, j'aimerais bien les rencontrer. » Il ne regrette rien de son expérience : « La science est souvent dépeinte de manière froide, calculée, déshumanisée, mais derrière les avancées scientifiques, il y a des êtres humains. » Juste avant la seconde injection, il a demandé à l'infirmière de lui montrer le vaccin : un liquide bleu translucide. « Elle avait la larme à l'œil en remplissant la seringue, raconte-t-il. Elle se disait que ça allait peut-être nous sauver. » Ian se console aujourd'hui en pensant qu'il aura joué, à son échelle, un « rôle » dans la recherche du vaccin. On aimerait penser qu'il a raison. □

MONEY MONSTER
Depuis quatre mois, le cours de Moderna a fait les montagnes russes.

GETTY IMAGES

LA VILLA IRRÉELLE

C'est l'histoire d'une maison sans pareille, mais abandonnée, qui a choisi sa propriétaire, et non l'inverse. Un refuge du côté de Biarritz, hanté par l'âme de Cristóbal Balenciaga. Par Constance Dovergne.

MELVIL ISRAEL

FASTE AU CŒUR DU PAYS BASQUE
Décoratrice de cinéma, la propriétaire a restauré la villa abandonnée dans le respect absolu de sa version d'origine.

Derrière l'arche médiévale géante et mystique s'ouvre un immense jardin ombragé où semblent abandonnées, entre les vieux arbres, de sublimes méridiennes de fer forgé et de tissus chatoyants, gardées par un couple de méchantes oies blanches. Dans les couloirs délavés par le temps, un âne et un mouton qui se prend pour un chien font leur tournée. Indifférents à la beauté du fauteuil Claude Lalanne ou du lampadaire Gianfranco Frattini, ils passent devant l'orangerie oubliée, inspectent le spectaculaire carrelage Art Déco vert jade et or de la salle de bains, chahutent le long d'escaliers de marbre gigantesques qui plongent vers le jardin en friche et, plus loin, les eaux placides d'un lac couleur émeraude.

Est-on dans *Le Guépard* de Visconti ou dans *Peau d'Âne* de Jacques Demy ? La sonnerie d'un message WhatsApp nous rappelle à la réalité. Nous sommes en mai 2020, code postal Biarritz, la destination balnéaire la plus bondée du Sud-Ouest. Au sujet de cette villa irréelle, la propriétaire aime à répéter que « c'est une princesse qui se réveille », après un repos de quatre-vingts ans. La première fois qu'elle l'a visitée, c'était une ruine. Elle a eu un coup de foudre immédiat et s'est imaginé être la première personne à découvrir ces lieux enchanteurs, avant d'apprendre que la maison s'était déjà refusée à de nombreux acheteurs. Parmi eux, Liliane Bettencourt aurait fait une offre à 10 millions d'euros et Valeria Bruni Tedeschi se serait également positionnée, sans succès. Anne Israel, décoratrice de cinéma, ne jouait pas exactement dans la même cour.

Cette fille d'antiquaire s'est d'abord formée au stylisme au Studio Berçot, aux côtés d'Isabel Marant et de Véronique Leroy dans les années 1980. « À l'époque, on était vingt, c'était la formation la plus pointue qu'on pouvait avoir. La directrice nous apprenait à être les pires vacheries de la terre, sans quoi on était sûres de finir broyées par le métier. » À l'atmosphère étouffante des maisons de luxe, elle préfère la vie de free-lance sur les tournages. C'est la grande époque des clips vidéo produits avec « des budgets incroyables, des vêtements qu'on fabriquait soi-même », le début des années Canal, « les plateaux télé où il y avait des danseurs, bref, la préhistoire ». Elle s'éclate, rencontre ↠

↠ son mari, fait un premier enfant, accepte de monter sans rien y connaître le décor du spectacle d'un copain chorégraphe. Un spectateur demande à la rencontrer. C'est Roman Polanski : « Mademoiselle, votre décor est hyper-cinématographique, vous devriez faire du cinéma. » L'idée fait son chemin, Anne Israel devient décoratrice de cinéma et experte du design avant d'ouvrir une petite boutique d'antiquités, avec sa mère, sous sa maison de vacances en centre-ville de Biarritz.

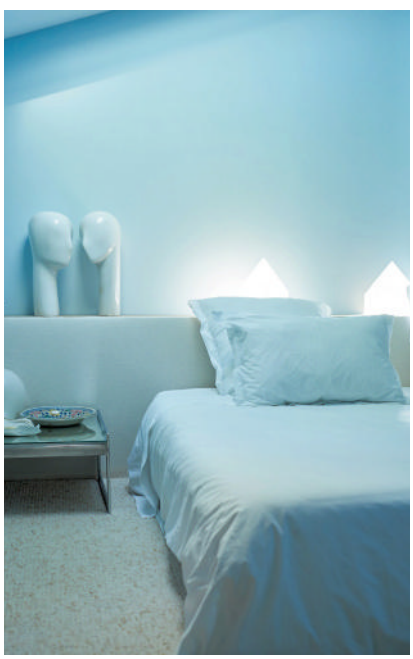
Elle aime l'exubérance du Pays Basque, ses contes et ses légendes farfelues, ses traditions millénaires. Elle aime cette côte, où se ruait autrefois l'aristocratie européenne, et l'histoire de Biarritz, « un endroit fou, sans doute un peu prétentieux, fait par des artistes, des gens de la mode, qui donnaient des fêtes avec des éléphants, des girafes... » Aujourd'hui, depuis sa boutique, elle a plutôt l'impression d'une ville « bourgeoise et chiante » que les politiques locaux persistent à vouloir cantonner au rôle de « Californie européenne ». Lui vient alors l'idée d'un lieu quelque part à la croisée de la pension de famille et de la résidence d'artistes, une maison qui incarnerait les valeurs basques et manifesterait son côté fou des années 1930. Mais tout est trop loin, trop cher, trop rénové.

Une roulotte pour le marquis

Elle désespère quand une connaissance lui parle de cette villa laissée à l'abandon, perdue vers le lac, potentiellement à vendre. 1 400 m² habitables, deux grandes dépendances, trois hectares de terrain situés en plein milieu d'une zone de quatre-vingt-dix hectares à la biodiversité exceptionnelle classée Natura 2000, et donc protégée des appétits immobiliers. Une visite est organisée. Au milieu du jardin aux allures de jungle s'élève la Villa Magnan, ovni architectural dont les dimensions évoquent plus volontiers le faste italien que

La propriétaire découvrira que chaque pièce a été peinte de façon à reproduire exactement la couleur du ciel que l'on aperçoit par ses fenêtres.

l'architecture basque ou espagnole. Elle fut construite en 1927, habitée en 1931 et totalement délaissée cinq ans plus tard. Anne pousse les portes et constate un miracle : à l'intérieur, tout est intact, ou presque. C'est comme si quelque chose avait protégé la maison de quatre-vingts années d'intempéries et convaincu les générations d'élèves du lycée hôtelier attenant qui se sont succédées dans son jardin pour fumer des pétards de ne pas y pénétrer. Mais ce qui excite le plus son œil de styliste, c'est la gamme de couleurs de Balenciaga, des tons d'une délicatesse folle, dominés par un rose poudré habillant les murs de l'immense séjour. Le choix des couleurs des chambres, bleu gris, jaune de Naples, pêche orangé, paraît délirant pour l'époque. La propriétaire ne découvrira que bien plus tard que chaque pièce a été peinte de façon à reproduire exactement la couleur du ciel que l'on aperçoit par ses fenêtres.



Qui a bien pu concevoir une maison pareille ? Pour le savoir, il faudra chercher du côté du propriétaire, un marquis espagnol qui en a hérité du neveu de Fabiola, la reine des Belges. Elle n'avait que trois ans lorsque ses parents, poussés à traverser la frontière par la vague antimonarchique qui déferlait sur l'Espagne, ont terminé de la construire et s'y sont installés. « C'était une planque où attendre que la situation politique se tasse, me raconte Anne. Pour eux, c'était du jetable, une roulotte par rapport à ce qu'ils devaient posséder à Madrid ou à Paris. Mais quand ils s'y rendaient, c'était accompagnés de quarante-sept domestiques, cuisiniers, jardiniers et femmes de chambre » (imaginer ici une version espagnole et basque de *Downton Abbey*). Les propriétaires s'appellent Gonzalo de Mora et Blanca de Aragon. L'information frappe Anne comme une évidence. Blanca de Aragon, c'est la fille de la marquise de Casa Torres, élégante de la côte espagnole que l'histoire a retenue comme la mécène de Cristóbal Balenciaga, fils d'un modeste pêcheur basque tué en mer, devenu légende de la mode. Elle l'avait découvert

MELVIL ISRAEL ; BORIS LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET

GAMME DE COULEURS BALENCIAGA
Blanca de Aragon, qui a fait bâtir la demeure, avait grandi avec le célèbre couturier espagnol (ci-contre, en 1927, à Paris).

adolescent, traînant encore dans les jupons de sa mère couturière. Elle a repéré son talent, lui a ouvert les portes de son époustouflante collection de robes et a financé son apprentissage. Il a grandi avec Blanca, propriétaire de la Villa Magnan, où l'ancienne styliste voit partout des témoignages de son passage. Il a contribué à concevoir les lieux, elle en est sûre.

Il faut faire vite. Durant des décennies, les héritiers de la Villa ont balayé les offres de rachat. Mais une sombre affaire de dette d'impôts fonciers pourrait faire basculer le marquis. La décoratrice rencontre son avocat « qui n'est pas espagnol, mais "basque du sud" », ils accrochent tout de suite. À la deuxième visite, elle lui demande le prix. Il n'y en a pas. Officiellement, la maison n'est pas à vendre. « S'il n'y a pas de prix, je peux toujours faire une offre, je ne risque rien ? » « Oui tu peux, mais ne sois pas indécente », lui répond l'avocat. Elle sait à peu près estimer ce que vaut l'endroit, et aussi le montant des travaux herculéens qui l'attendent pour le remettre en état.

Avec le concours de l'avocat, la décoratrice et le marquis se mettent d'accord sur un prix. La bataille fut rude. Elle a fait un montage financier abracadabrant, vendu tout ce qu'elle possédait, quitté Paris, son job, ses amis, sa vie. Elle sait les offres que le marquis a refusées dans le passé, au double, au triple de son prix, et lui demande, dans le doute, de signer un protocole d'accord. Bien lui en a pris : « Je ne te raconte pas le nombre de contre-propositions de gens beaucoup plus riches qui espéraient l'acheter depuis tant d'années et qui se sont tous dit : "Mais c'est qui cette folle qui débarque ?" » Pourquoi elle ? « J'y mettais tellement de cœur, j'y allais en cachette, j'ai vraiment livré un combat. L'avocat m'a dit "Toi, tu me fais marrer, j'ai envie que tu l'aies." » Encadrant la porte d'entrée de la Villa Magnan, il y a deux verres sablés gigantesques, signés, l'un représentant la Rhune et l'autre les Trois Couronnes, les montagnes emblématiques du Pays Basque que l'on aperçoit du bout des Landes. C'est un chef-d'œuvre dont le caractère intact avait frappé Anne à sa première visite. Quand elle y est retournée, elle y a trouvé deux impacts de balle de fusil, un dans chaque vitre. La propriétaire récupère les clés, pénètre dans sa nouvelle demeure et, au grenier, découvre un coffre renfermant un véritable trésor : toutes les archives de la maison. Permis de construire, maquettes en plâtre, dessins d'architectes, aquarelles de la maison, échantillons des couleurs des murs, des plinthes, de l'émail de la gazinière... Jusqu'au nom du robinetier, qui lui permettra de restaurer les lieux le plus fidèlement possible. Tout, dans ces archives, reflète la disparition de savoir-faire immémoriaux. Mais la décoratrice sait où dénicher les rares artisans qui perpétuent ces techniques oubliées.

Les travaux durent, s'étirent, sont encore en cours « quand Michael Fassbender se pointe et me dit : "J'aimerais fêter les 30 ans d'Alicia (Vikander) ici" ». Installé à Guéthary en toute discrétion, le couple hollywoodien prévoit de faire voler tous ses amis de Suède et de Californie pour trois jours de fête durant lesquels Anne invitera une compagnie de danseurs basques. « C'était comme un baptême du lieu. D'un coup, tu avais cette authenticité si jolie, mélangée à cet opposé hollywoodien, ça trinquait ensemble, c'était l'idée de réunion que j'avais imaginée. » L'expérience est aujourd'hui prolongée avec une pension de famille accueillant des visiteurs pour quelques nuits. Introuvable sur les plateformes hôtelières, il faut prendre contact sur Instagram et l'adresse n'est révélée qu'au dernier moment. Avant de s'ouvrir, bientôt peut-être, à des résidences d'écriture, d'art ou de danse. « Pour que la maison se réhabitue après tant de silence au son des voix des humains. »

Pour réserver : instagram.com/villamagnan
Chambres de 200 à 350 euros la nuit.

CHEMISE, VESTE ET JUPE **PACO RABANNE**. COLLIER **HERMÈS**. BOTTES **MAISON MARGIELA**.

AIR LIQUIDE

Photographie
Anthony Seklaoui
Stylisme
Camille Bidault-Waddington

ROBE ET FOULARD **MICHAEL KORS COLLECTION**.
CARDIGAN **JACQUEMUS**.
JUPE **LEMAIRE**.
CEINTURE **HERMÈS**.

CHEMISIER ET FOULARD **JW ANDERSON**.
PANTALON **RALPH LAUREN**.
COLLIER **HERMÈS**.
BRACELETS **CHLOÉ**.

CHEMISE
VÉRONIQUE LEROY.
PULL **Y/PROJECT**.
JUPE **HERMÈS**.
BROCHE
SCHIAPARELLI.

T-SHIRT **GUESS**.
VESTE ET COLLIER
CHLOÉ.
JUPE **JW ANDERSON**
BOTTE **MAISON**
MARGIELA.

ROBE ET VESTE **ACNE STUDIOS**.
SUR-ROBE **LONGCHAMP**.
CEINTURE ET COLLIER **HERMÈS**. SOULIER **DOLCE & GABBANA**.

CHEMISE **KWAIDAN ÉDITIONS**.
PANTALON, BOTTES
ET MANCHETTES
CHANEL.

SOUS-PULL **HERMÈS**.
JUPE-SALOPETTE
JUNYA WATANABE.
COLLIER **CHLOÉ**.

CHEMISE ET JUPE **DOLCE & GABBANA**. T-SHIRT ET FOULARD PORTÉ EN CEINTURE **XULY BËT**. COLLIER **ANNELISE MICHELSON**. BIJOU EN BOUCLE DE CEINTURE **LORETTE COLÉ-DUPRAT**. BOTTES **MAISON MARGIELA**.

CHEMISE **CHLOÉ**. JUPE **COPERNI**. PANTALON **KENNETH IZE**. COLLIER ET BAGUE **HERMÈS**.

ASSISTANTS PHOTOGRAPHE JEAN-ROMAIN PAC ET HUGO VEUILLET. **ASSISTANTS STYLISTE** JOSEPH ÉCORCHARD ET CLÉMENCE ROSE. **MANNEQUIN** GRACE HARTZEL @ NEXT. **DIRECTEUR DE CASTING** PIOTR CHAMIER. **COIFFURE** CHRISTIAN EBERHARD. **MAQUILLAGE** KARIN WESTERLUND. **MANUCURE** LAURA FORGET.

CULTURE

▶ Cinéma p. 104 ▶ Musique p. 106
▶ Livres p. 110 ▶ Chronique p. 113

L'IRRADIANTE

Sur scène, soir après soir, Jeanne Added s'est constitué un public grandissant et fidèle, fasciné par sa voix, sa présence. Elle sort sans prévenir *Air*, un huit titres où elle laisse entendre les engagements de sa génération.

Texte **Romain Charbon** Photographie **Richard Dumas**

En 2019, le *NME,* institution de la presse musicale britannique, publiait sur son site un compte rendu du festival Beauregard. Le journaliste s'étonnait de voir une chanteuse dont il n'avait jamais entendu parler réunir un public fervent, comparable aux grosses têtes d'affiche internationales. *« She's Europe's dark art-rock secret just waiting for the rest of the world to find her »* [elle est le secret art-rock le mieux gardé d'Europe qui attend juste que le reste du monde la découvre].

Jeanne Added, qui chante en anglais, n'a pas encore conquis le marché international, mais à force de sillonner la France depuis 2005, de salles de concerts en festivals, elle s'est constitué un public de fidèles sans cesse grandissant. « J'apprends principalement en concert sur ma pratique musicale. Moi qui venais du jazz où les gens écoutent poliment, mes débuts dans la pop sur les premières parties de The Dø me firent l'effet d'un choc. Face à un public qui ne m'écoutait pas, il avait fallu réapprendre mon métier. »

Depuis, quiconque la découvre en ressort mordu. « Je ne connais personne qui l'ait vue sur scène et n'ait pas été impressionné, confirme son amie Camelia Jordana. C'est une magicienne, une des rares qui soit aussi bouleversante que bonne technicienne. Quand on arrive à son degré de virtuosité de la voix, c'est très rare de continuer à émouvoir les gens. »

Jeanne semble animée par une force qui ne l'assigne jamais à un endroit facilement identifiable. Partie du jazz (Conservatoire de Paris) pour passer une dizaine d'années plus tard à la pop (« Ça s'est imposé, c'était vraiment physique, c'était pas un choix »), à peine l'avait-on rangée dans la catégorie de celles qui chantent en anglais qu'elle se met désormais à écrire des textes en français. De même, sa féminité éclatante est matinée d'une allure de garçon manqué. « Le mot femme ne m'aime pas et je ne l'aime pas non plus », avoue-t-elle. On n'est pas étonné de retrouver dans sa bibliothèque la petite bible queer du XXIe siècle, *Un appartement sur Uranus,* du philosophe trans Paul B. Preciado, apôtre de la non-binarité et de la multiplicité des désirs.

Son nouvel EP (un EP, pas un album, précise bien la maison de disques, comme une parenthèse qu'on ouvre en laissant l'option de ne jamais la refermer) sonne comme un retour aux fondamentaux. Son titre : *Air,* à l'image de celui qu'on change quand il devient trop lourd. C'est aussi le nom du morceau inaugural où, pour la première fois, elle s'essaye au français, comme pour faire souffler un vent nouveau. « Ma musique est moins filtrée, moins en contrôle, je me regarde de moins en moins la faire. » Un disque resserré, huit chansons, 30 minutes : une longue respiration parfois haletante, voire sexuelle, avec le très funk *Off My Back* et sa basse et sa batterie en force, où on reconnaît l'influence

↠

Jeanne Added photographiée pour *Vanity Fair* en juin à Paris.

majeure, moins évidente sur ses deux albums, de Prince, sa passion de jeunesse toujours intacte. C'est aussi le temps d'un film, projet complémentaire où chaque chanson est déclinée en clip afin de former un tout. « Nous sommes trois personnages, amants, amis, frères, sœurs, on ne sait pas. L'idée, c'était de marcher, d'être dans la nature », confie-t-elle. Derrière ce motif minimal se cachent des enjeux ultramodernes, écologie ou questions de genre, qui en font quelque chose d'éminemment politique. Le casting réunit, autour de Jeanne, Finnegan Oldfield, nouvelle figure à l'exotisme britannique du cinéma français, et Claude-Emmanuelle Gajan-Maull, artiste trans vue dans *Climax* de Gaspar Noé.

« En creux, il y a une fable écologiste, mais à prendre comme le seul monde envisageable désormais », précise Julien Mignot, le réalisateur qui a conçu le projet en binôme avec Jeanne. Si l'album a été enregistré avant le confinement, le clip a été tourné juste après, mais surtout élaboré en plein mouvement Black Lives Matter, comme un murmure de fond venu rappeler l'état du monde quand on veut s'en extraire.

Chez Jeanne Added, la question de l'engagement politique revient, de plus en plus prégnante, au cours de la conversation. Elle qui confesse « une culture de la manif » se trouve pourtant trop timorée. L'après-midi où nous la rencontrons, le 3 juin, elle s'apprêtait à rejoindre le rassemblement « Justice pour Adama », première manifestation post-Covid. Quelques jours plus tôt, Camelia Jordana a créé la polémique en s'exprimant sur les violences policières à la télévision. Les deux jeunes femmes sont complices de longue date (elles forment un groupe avec Sandra Nkaké et L qui interprète a cappella des « protest songs »). Jeanne a été « secouée par ce qui s'est passé » et « impressionnée par le courage » de son amie.

Camelia Jordana, elle, décrit son amie comme une fille brillante. « Jeanne a tendance à penser que le politique peut infuser l'art, mais elle m'a démontré que c'était un raisonnement de quelqu'un de privilégié, du coup elle veut s'engager en vrai. »

Avant cela, la dernière manif remontait au 8 mars, pour la marche féministe. « Chaque jour je déconstruis et je dois recommencer le lendemain. C'est mon mythe de Sisyphe perso. J'ai sans doute bouffé trop de merde hétéronormée, on m'en aura farci la tête et le corps. Éducation, films, chansons, c'est non-stop. A contrario, le féminisme me sauve la vie, non seulement en me donnant des explications mais aussi en me décentrant. Moi et mes privilèges ne sommes pas le centre du monde. »

C'est peut-être ce qui explique pourquoi elle semble incarner une féminité hyper contemporaine. « Elle est à l'image de la nouvelle génération. Elle est aussi féminine que Prince l'était. C'est pour ça qu'elle devient un étendard pour la communauté queer », analyse Julien Mignot. Quand on lui parle de ce statut d'icône, Jeanne fait la moue, un peu par pudeur mais surtout toujours rétive à être mise dans une case, elle qui ne cesse de prouver que l'identité est multiple. □

Air de Jeanne Added (Naïve).

RICHARD DUMAS

ALORS COMME ÇA
LES GENS ACHÈTERAIENT LA PRESSE SANS LA LIRE ?
LA PRESSE,
C'EST UNE AUDIENCE QUI NE CESSE D'AUGMENTER DEPUIS 10 ANS.
INTÉRESSEZ-VOUS À LA PRESSE,
LES GENS S'Y INTÉRESSENT.
OneNext
La nouvelle mesure d'audience des marques de presse
BETC CORPORATE

John David Washington dans *Tenet* de Christopher Nolan.

« L'ESPACE QUI M'APPARTIENT »

Peu de choses avaient filtré de *Tenet*, le nouveau thriller de Christopher Nolan, premier film événement d'un monde déconfiné. Mais son acteur principal, John David Washington, a bien voulu commencer à lever le voile pour nous.

Texte **Toma Clarac**

Il y a quelques mois encore, alors que le déconfinement demeurait une notion aussi peu tangible que la réalité dans un récit de JG Ballard, *Tenet* entretenait l'espoir. Contrairement à nombre de blockbusters repoussés en fin d'année, Christopher Nolan misait, non sans risque, sur une réouverture rapide des salles, seules à même de rendre fidèlement les moyens investis dans la fabrication de son nouveau film : tournage en pellicule 70 mm pour un budget de quelque 200 millions de dollars. De quoi redoubler l'aura de mystère qui entoure depuis longtemps le réalisateur britannique, mélange d'expertise marketing et d'opacité de l'œuvre elle-même, volontiers cérébrale, un rien pompière, copieusement influencée par Stanley Kubrick.

Du reste, John David Washington semblait soulagé au téléphone un soir d'avril – le matin pour lui à Los Angeles : « C'est un projet tellement secret... On a été si silencieux pendant tout ce temps... Ça fait du bien de pouvoir en discuter un peu ! » Le « un peu » n'est pas un euphémisme. Pour préparer l'entretien, on a dû se contenter d'un extrait de six minutes brièvement accessible sur une application téléchargée pour l'occasion. La séquence consiste en un assaut lancé sur un vaste auditorium dont l'assistance a été préalablement endormie, première faille dans un réel fendu par des milliers de rêves. Elle ouvre le film, mais pourrait tout aussi bien en composer le mouvement final si on se fie à son titre palindrome, figure plutôt raccord avec l'imagier nolanien, de *Memento* à *Interstellar* en passant par *Inception.* Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

« Mon personnage est un ancien militaire investi d'une mission, explique John David Washington, en prenant soin de ne rien divulguer. C'est un habitué des situations extrêmes, toujours entre la vie et la mort. » Le film se jouerait-il là, dans la nuit des limbes ? Le fils aîné de Denzel Washington, 35 ans, a été révélé par la série HBO *Ballers* (cinq saisons entre 2015 et 2019). Il y campe une star de la ligue professionnelle de football américain, où il a été tout proche d'évoluer dans une première vie consacrée au sport : « Jouer au football était sans doute une manière de me protéger en créant un espace qui m'appartient, dit-il. À l'époque, le cinéma n'était pas l'endroit le plus adapté, à mes yeux, pour expérimenter et apprendre à vivre. Dans ma relation avec mes parents, c'était plus confortable d'être un athlète. Mais j'adore le sport, ne vous méprenez pas. »

La vocation dramatique était pourtant présente dès le départ, nourrie par les tournages du père sur lesquels il lui arrivait de faire un peu de figuration enfant, dans *Malcolm X* de Spike Lee, notamment : « Le football m'a procuré une identité propre, mais c'est comme si j'avais longtemps mis de côté ma véritable passion. » Vingt-cinq ans plus tard, le réalisateur new-yorkais offrira à l'acteur son premier grand rôle. Dans *BlacKKKlansman,* il incarne un flic qui infiltre à distance le Ku Klux Klan en feignant un accent blanc au téléphone : partition tragicomique, numéro d'équilibriste. « Spike m'a simplement fait confiance, explique Washington. Je n'ai jamais senti que cela avait un lien avec mon père. Ce type de confiance ne se bâtit pas sur une relation de travail antérieure avec un autre. » Déclaration d'indépendance aussi ingénue que lucide : si son patronyme a certainement facilité son entrée en jeu, l'acteur sait qu'il ne pourra compter que sur lui-même pour transformer l'essai. □

Tenet de Christopher Nolan.

MELINDA SUE GORDON / WARNER BROS 2019

L'AVANTAGE D'UN
BON ARTICLE,
C'EST QU'IL FAIT DU BIEN
À TOUT LE MONDE.
UN ARTICLE DE PRESSE EN LIGNE
EST PARTAGÉ EN MOYENNE 7 FOIS.
INTÉRESSEZ-VOUS À LA PRESSE,
LES GENS S'Y INTÉRESSENT.
OneNext
La nouvelle mesure d'audience
des marques de presse
BETC CORPORATE

Peter Kember, alias Sonic Boom, membre fondateur des légendaires Spacemen 3, en 1991.

« QUAND CHURCHILL BROUILLAIT SES CONVERSATIONS AVEC ROOSEVELT »

Sonic Boom est une légende, et comme toutes les légendes, il accorde peu d'entretiens, ménage ses apparitions, tient son secret. L'ancien Spacemen 3 a sorti en juin un nouvel album. Nous lui avons envoyé des questions par e-mail, sans trop y croire. Nous avions tort : interview de l'espace.

Entretien **Philippe Azoury** et **Joseph Ghosn**

Peter Kember, plus connu sous l'alias Sonic Boom, fut durant toutes les années 1980 l'un des deux frères ennemis du groupe Spacemen 3, tandem anglais, héritier de groupes comme le Velvet Underground, les Stooges, les 13th Floor Elevators ou Suicide. Longtemps obscur, toujours dangereux, Spacemen 3 est aujourd'hui légendaire pour sa façon d'avoir su tout ramener à l'essentiel : une poignée d'obsessions écoulées sans fin, d'une perfection tendue. Depuis lors, Sonic Boom avance sans trahir, sous le nom de Spectrum ou de EAR. Il n'avait plus produit d'albums sous le nom de Sonic Boom depuis 1990. Mais voilà *All Things Being Equal.* Un disque mutant : écologique et électronique, inquiet et heureux.

En 1989, avec Spacemen 3, vous chantiez *How Does It Feel* ? Justement, qu'est-ce que ça fait d'être Sonic Boom en 2020, après toutes ces années ?

Oh, peu ou prou la même chose, j'imagine... En un petit peu plus sagement, peut-être. J'ai quand même opéré quelques changements dans ma vie, et j'ai gagné en profondeur en faisant cela. Et la crise que nous venons de traverser avec le Covid-19 a été un mal pour un bien, par beaucoup d'aspects. Pour moi, tout d'abord, il y a ces jours-ci quelque chose comme un nouveau départ, et quand on voit la pente à gravir, ça n'est pas superflu. Pour le reste d'entre nous, les humains, cette crise a aussi été une leçon : un signal qui nous demande d'arrêter d'être à ce point égoïstes, autocentrés, sans arrêt dans une forme d'auto-proclamation ridicule. Mais si vous observez ma position dans les différents groupes au sein desquels j'ai joué, Spacemen 3, Spectrum, Sonic Boom, EAR, vous retrouverez quelque chose de cette position. Je me suis toujours tenu à l'écart de ces formes d'égoïsme et cela me faisait passer pour un ovni aux yeux de tous : je n'en souffrais pas. Je ne voulais pas faire partie de ce cirque. J'ai traversé tout cela en « spaceman »...

> **« La crise du Covid-19 est un signal pour les humains. Il faut arrêter d'être à ce point égoïstes, autocentrés, dans une forme d'auto-proclamation ridicule. »**

Vous sortez aujourd'hui un nouvel album. Dans quel état d'esprit vous trouviez-vous quand vous avez commencé à le composer ?

Je me demandais ce qui s'écroulerait en premier dans la nature. Mon disque est en partie un appel à l'aide et à la considération. Je savais que des temps difficiles nous attendaient et j'ai voulu faire un disque pour ressasser tout ça. Avec tristesse, je note que l'humanité est mue par deux choses : la punition et la récompense. Je pense qu'on peut faire mieux.

Vivre désormais au Portugal participe de ce mieux ?

Auparavant, j'ai grandi et passé ma vie à Rugby, en Angleterre, une petite ville semi-industrielle. Ce départ, ce n'est pas une lubie ou un geste dépourvu de sens : j'avais besoin d'injecter un peu de bien-être environnemental dans ma vie. En essayant de ne pas laisser derrière moi des tonnes de poubelles et de déchets toxiques en guise de cadeau pour les prochaines générations.

Ce disque est le premier depuis longtemps sous pseudonyme Sonic Boom. Pourquoi, là, soudain ?

Parce que j'en avais assez, c'est métaphorique, de pleurer jusqu'à épuisement et de me réveiller en panique. J'ai voyagé partout sur la planète et j'ai vu quantité de choses, mais ce que j'ai vu avant tout, c'est une manipulation de ↠

MARTYN GOODACRE

↠ l'humanité par le caractère jetable des choses. Quelle blague d'avoir le choix entre 1 000 voitures différentes ! On fout en l'air la planète pour avoir un choix infini de choses identiques.

Le disque semble pourtant assez heureux. Ça compte, désormais, la joie, dans votre musique ?

J'ai toujours recherché ça, vraiment. Je faisais une émission de radio à Los Angeles hier et j'ai passé *Wayward Song* de The Earlies et c'était si parfait et si beau et composé de manière si émotionnelle que ça m'a fait pleurer. *On Your Shore* d'Enya a aussi ce pouvoir sur moi. Si intensément beau. Ce dont je rêve, au fond, c'est d'avoir une conversation avec les gens, une connexion personnelle et profonde au travers de la musique enregistrée.

Quand vous enregistrez, comment procédez-vous ?

Je travaille l'expérimentation. J'aime l'aventure, mais c'est souvent une ascension difficile et j'aime travailler les détails. La méthode a toujours été la même, la chance compte beaucoup, mais je crois que je suis devenu plus malin dans mes prises de décisions.

Votre voix est une partie très identifiable de votre musique : son ton, sa monotonie. Quel rapport entretenez-vous avec elle ?

Elle est ce qu'elle est. Sur ce disque, j'ai suivi ce concept de Churchill en l'appliquant à ma voix : « En temps de guerre, la vérité est si importante qu'il lui faudrait toujours l'accompagner d'un garde du corps des mensonges. » J'ai plusieurs couches de vocodeur qui la soutiennent sur tous les morceaux. Le vocodeur était, bien sûr, l'outil utilisé par Churchill pour brouiller ses conversations avec Roosevelt.

Quelque chose a changé dans votre manière de faire ?

Cela change en permanence dans la mesure où j'apprends de chaque personne dont je m'entoure. Ceux avec qui je travaille, ceux que j'invite à venir jouer avec moi font toujours des trucs qui m'impressionnent. Un album, c'est le résultat de certains de ces enseignements sauvages.

Vous êtes branché couleur ? Vos pochettes, et celle-ci plus encore que les autres, nous le laissent penser…

Non, pas tant que ça, en fait. Panda Bear, qui est mon voisin au Portugal, lui, est vraiment là-dedans : les codes couleur qui déteignent sur la musique, la couleur comme horizon musical. Mais en revanche, j'ai toujours prêté une attention particulière aux pochettes. Et pour celle-ci, je voulais des perspectives profondes, une richesse de ton mais suivant des modulations simples et élégantes. C'est important car un disque ce n'est pas seulement un morceau ou deux. C'est un tout. Il faut savoir penser ce tout : l'objet, le vinyle, les visuels, les clips, si ça ne suit pas une certaine synergie, c'est loupé. Il faut envisager l'entité. Les Allemands ont un mot pour cela : *Gesamtkunstwerk*. Je vous laisse chercher la traduction [œuvre d'art totale].

De *How does it feel ?* en 1989 jusqu'à *On a Summer's Day* aujourd'hui, vous semblez rechercher la chanson d'amour parfaite : tamisée, pudique. Il est si difficile de vous laisser aller à l'intime ?

Je ne crois pas, non. *How You Satisfy Me,* que je chantais en 1992, prouve que j'y suis déjà arrivé. Mais effectivement, *On a Summer's Day* se range dans la catégorie de mes chansons d'amour « passives ». S'il est si difficile de faire tomber les barrières, c'est par peur d'être blessé. Celui qui a trouvé le juste équilibre dans la façon de traduire l'amour en chanson reste Brian Wilson

BYLAN WITCHELL

Le musicien en 2020.

des Beach Boys. J'aime tellement ses chansons « passives » : *I Went to Sleep,* par exemple...

La drogue a toujours été un élément privilégié de votre univers. On se souvient de ce titre d'album des Spacemen 3 : *Take Drugs To Make Music To Take Drugs To*... Cette spirale infernale est-elle toujours d'actualité ?

La drogue, c'est un choix personnel, intime. Oui, cela est et a toujours été une chose importante. Je l'ai fait de façon intentionnelle. Et informée. Tout dans la vie est déterminé par des perspectives. Et la drogue modifie la perspective. C'est en cela qu'elle m'est utile. Elle accroît les choses. C'est presque devenu un lieu commun mais les psychothérapeutes eux-mêmes acceptent l'idée qu'un trip sous ayahuasca, avec la bonne personne pour vous guider, équivaut à dix ans de psychothérapie. Si ce n'est pas là une façon d'avancer, je ne sais pas ce que c'est. Réfléchissons à cela, à l'heure où il faut arrêter de répéter les dogmes qui furent ceux de nos parents. Car non, désolé, le soleil ne se couche pas et ne se lève pas. Non, désolé, le monde n'est pas dessiné sur un plan en quatre coins...

Ces dix dernières années, vos disques des années 1980 et 1990, sous le nom de Spacemen 3 ou Spectrum, n'ont cessé d'être réédités, archivés...

J'ai d'abord été surpris, puis immensément touché. Ce monde est bizarre mais il réserve parfois de drôles de surprises. Celle-ci en est une. Cela fait sens, dans la mesure où nous n'avons jamais été à la mode. La seule vague à laquelle nous étions arrimés, c'était nous-mêmes. Et ce sur quoi nous nous étions concentrés s'est avéré beaucoup plus ésotérique et infiniment moins jetable que les effets qui branchaient bien des groupes parmi nos contemporains.

> « La seule vague à laquelle nous étions arrimés, c'était nous-mêmes. »

Vous êtes un chantre du minimalisme. Vous imposez-vous toujours des restrictions ?

Le minimalisme reste le meilleur moyen d'obtenir un effet maximal. Je ne suis pas intentionnellement sur-minimal. Mais je crois juste à quelques règles immuables, comme le savoir-faire qui entoure une chanson simple. Prince, par exemple, a porté cela très loin.

Collectionnez-vous toujours les pirates du Velvet Underground et des Cramps ?

J'ai tout acheté jusqu'en 1989, j'ai arrêté avec l'arrivée du CD. J'ai eu cette chance, très jeune, en 1981-1982, d'avoir mis la main sur *Everything You Ever Heard About*..., le fameux coffret pirate du Velvet. J'appelle cela une éducation...

Vous vous êtes mis à produire beaucoup de groupes ces dernières années, de MGMT à Panda Bear. Vous vous voyez comme un producteur, un sorcier des sons ?

Oui, car la façon dont les musiciens dans un studio réussissent à s'influencer les uns les autres me passionne.

Qui sont les producteurs qui vous sont chers ?

Lee « Scratch » Perry, Phil Spector, Joe Meek. C'est la sainte trinité. Ce que Dave Hassinger a fait sur les deux albums des Electric Prunes est fantastique. J'adore ce que Giorgio Moroder a fait pour Blondie aussi. Et puis bien sûr Ralf & Florian de Kraftwerk – mais j'aime plus encore quand Joschko Rudas et Leonard Jackson se sont emparés du mix de leur album *The Man-Machine.*

Qu'est-ce qui vous attire dans les instruments toujours à contre-courant que vous utilisez depuis les années 1980 ?

J'ai une sorte de sixième sens quand je vois un instrument. Je vois comment il pourrait sonner. Quand, avec Spacemen 3, on utilisait des amplis Vox, tout le monde nous considérait comme des outsiders : « Ce crachin de vieilles poubelles, vraiment ? » Désormais, on ne peut plus en acheter, les prix se sont envolés. Mais sentir ce genre de choses nous a rendus uniques, à part du reste du troupeau. Le seul qui avait alors une sorte de pré-science sur le son, c'était Kevin Shields, de My Bloody Valentine. Mais Kevin a toujours été au-dessus de la mêlée.

Vous avez repris en 1990 un morceau de Suicide, *Rock'N'Roll (Is Killing My Life)*. Le rock'n'roll a-t-il mis votre vie en danger ?

Cela dépend de ce l'on entend par rock'n'roll, le terme, dans son essence : un euphémisme pour dire « baiser », je crois... Le morceau de Suicide parlait de quelqu'un qui a besoin d'exprimer quelque chose et le rock'n'roll n'est pas toujours le chemin le plus tranquille pour le faire. Vous connaissez cette expression « vous reconnaissez un pionnier aux flèches qu'il a dans le dos » ? On ne peut être pionnier sans se confronter à la matière même du rock. □

All Things Being Equal de Sonic Boom (Carpark Records).

LE DROIT DE RESPIRER

Dans son essai *Brutalisme*, le philosophe Achille Mbembe analyse le dernier âge de l'homme : un être fabricable dans un monde fabriqué. À l'aune de la crise du Covid-19 et du meurtre de Georges Floyd, il prolonge ici sa réflexion sur la nécropolitique dans un dialogue avec la sociologue et écrivaine Kaoutar Harchi.

BRYAN R. SMITH / AFP

Aux États-Unis, le meurtre de George Floyd, le 25 mai 2020 par un policier blanc, Derek Chauvin, qui, durant plus de huit minutes, a maintenu son genou sur la gorge de la victime jusqu'à l'asphyxier malgré ses supplications, a suscité une vague de protestations dans le monde entier. Quelque temps plus tard, en France, à l'appel du comité Vérité et justice pour Adama, la cause anti-raciste et anti-violences policières est parvenue à réunir, dans la rue à peine déconfinée, un nombre inédit de manifestant·e·s, battant le pavé et répétant « Laissez-nous respirer » ou « Black Lives Matter ».

« Maintenant, plus personne ne pourra dire que la cruauté raciale n'existe pas », affirme Achille Mbembe, philosophe et politiste, auteur de l'essai critique *Brutalisme* publié en janvier (éd. La Découverte), avant la crise du Covid-19. Actuellement confiné chez lui, en Afrique du Sud, il éclaire notre compréhension des enjeux politiques contemporains et nous appelle à prendre conscience de la violence raciale qui, privant les populations non-blanches de toute possibilité de justice, risque d'accélérer, plus que jamais, la combustion de notre monde.

Comment avez-vous réagi en découvrant les images du meurtre de George Floyd ?

J'ai vu une photographie qui renvoyait à une vidéo – la fameuse vidéo – et j'ai tout de suite compris. Je dois avouer que je n'ai pas osé regarder cette vidéo. Et jusqu'à présent, je ne l'ai toujours pas regardée – on a tellement vu ce genre de choses... Quelque chose, quelque part, nous dit que ça ne s'arrêtera jamais. Et nous devons vivre dans la pleine conscience que cela, malheureusement, risque de continuer à se produire, pendant encore longtemps. Il ne s'agit pas là d'une attitude fataliste. Jamais ! Il s'agit de prendre toute la mesure de la cruauté et de l'inhumanité du monde dans lequel nous vivons et cela, afin de mieux lutter.

Qu'entendez-vous par « cruauté » ?

Par « cruauté », j'entends cette capacité à traiter autrui, délibérément, consciemment, comme si il ou elle n'était pas comme nous. C'est cette volonté de le défigurer, le refus de voir en son visage, en sa face, l'équivalent de notre propre visage, de notre propre face. Et aussi, c'est cette sorte de jouissance perverse qui accompagne l'acte de défiguration. Voilà ce qu'est, pour moi, la cruauté : une volonté farouche, froide, sans pitié. C'est l'absence de pitié de Derek Chauvin à l'égard de George Floyd alors que ce dernier ne cessait d'alerter son bourreau, de plaider pour sa vie. Et face à cette plaidoirie, le bourreau a fermé les yeux, il n'a rien voulu entendre. Derek Chauvin a continué à torturer George Floyd. Voilà ce qu'est la cruauté.

La vidéo de la mise à mort de George Floyd a circulé pendant plusieurs jours – et circule peut-être encore, d'ailleurs. Comment percevez-vous cette situation, pour le moins étrange, où un homme noir ne cesse d'être tué sous nos yeux ?

C'est une question complexe. Tout d'abord, je dirais qu'il est important que nous ayons tous été témoins de ce qui est arrivé à George Floyd. Cette image-là possède une puissance terrible. Nous devrions réfléchir à ce qui fait, d'ailleurs, la force de cette image. Une image comme l'emblème du supplice systémique auquel les êtres noirs sont soumis, aux États-Unis mais aussi dans le reste du monde. Face à cette image, il n'est plus possible de nier l'existence de la cruauté raciale – à moins d'être indifférent à la cruauté. Est-ce que cela veut dire que cette vidéo doit continuer à être vue ? Je ne sais pas. Disons que je souhaiterais que, pour ce type d'images, nous puissions bâtir une forme de sanctuaire. Un sanctuaire qui abriterait ces vies dont nous avons capté les derniers instants. Un lieu sacré. Quelque chose de protecteur, en somme.

Cela rejoint-il, en creux, la question de la dignité ?

Lorsqu'on étudie l'histoire de la mise en esclavage des populations d'origine africaine au sein du Nouveau Monde, ou lorsqu'on étudie, encore, ce qui a pu se passer en Afrique du Sud, on se rend compte que les processus de racisation [processus par lequel une personne est, en raison de certaines caractéristiques, assimilée et assigné à une race] ont ceci de typique qu'ils cherchent toujours à produire ce que le sociologue étasunien Orlando Patterson a nommé « la mort sociale » – soit le fait de dépouiller le dominé de tous les attributs qui font de lui une personne humaine. Cela a pour effet de le priver de nom, d'attaches familiales, de terre, mais aussi d'honneur. Être frappé d'un tel déshonneur, d'une telle aliénation, ne peut que nous pousser à prendre au sérieux la question de la dignité. Comment la recouvrer ? Quelque chose, là, d'ailleurs, distingue la question de la race de la question de la classe : la première question se fonde sur l'expropriation des moyens de production ; la seconde, quant à elle, en plus de se fonder sur l'expropriation de ces moyens, s'appuie sur une aliénation natale qui prend la forme d'un avilissement ultime. La question de la dignité est, en ce sens, incontournable.

« J'entends par "cruauté" cette capacité à traiter autrui, délibérément, consciemment, comme si il ou elle n'était pas comme nous. »

Les débats actuels semblent faire émerger en France une catégorie pour le moins étonnante, à savoir celle de l'« américanisation » des luttes anti-racistes ? Comment percevez-vous cela ?

Il faut être sérieux ! Lorsqu'il s'agit du racisme, il n'existe aucune exception : le racisme est le racisme. Il n'y a pas une manière américaine ou une manière française de nier l'humanité de l'autre. Je dis les choses ainsi pour ne laisser aucune prise à toute tentative de dédouanement d'une société par rapport à une autre. Cette catégorie d'« américanisation » est purement nativiste [mouvement politique qui s'oppose à toute nouvelle immigration], nationaliste. Bien sûr, les dispositifs politiques de racisation aux États-Unis et en France ne sont pas identiques. L'une des différences réside, par exemple, dans le fait que les États-Unis, à partir du modèle de la plantation, ont mis en œuvre la domination sur leur propre territoire. Dans le cas français, cette domination s'est réalisée au loin, ailleurs. De ce point de vue, la France a hérité d'une conscience historique marquée par une forme de bifurcation fondamentale : la création d'un ailleurs et d'un ici. Et beaucoup de Français·e·s, notamment dans les milieux officiels, sont complètement ignorants de ce qui s'est passé hors du territoire hexagonal. C'est une ignorance voulue, délibérée, entretenue.

À l'aune de cette notion que vous avez forgé – le brutalisme –, comment percevez-vous les événements, les débats, qui agitent actuellement la société française ?

Ce qu'il faudrait réussir à considérer, c'est l'inversion démocratique, soit cette forme de tournant illibéral des régimes démocratiques [la contestation du principe même de la conception libérale de la démocratie, notamment de l'égalité face à la loi]. Les analyses classiques décrivent ce tournant comme une conséquence du néo-libéralisme qui entraînerait un néo-fascisme. Pour ma part, je considère qu'on peut aller plus loin encore. En effet, il importe de prendre en compte l'escalade technologique à laquelle nous faisons face. La technologie est en train de devenir une eschatologie [un discours sur les fins dernières de l'humanité]. Et c'est ce qui est à l'origine d'un nouveau sujet anthropologique. Formulé d'une autre manière, je dirais que le sujet humain contemporain ↠

↠ n'est plus celui du XVIIIe siècle sur la base duquel, pourtant, beaucoup de nos conceptions ont été fondées. Notre conception de l'émancipation, par exemple, a longtemps consisté à sauver l'humain du risque d'être réduit à l'état d'objet. Or, aujourd'hui, la matière première du capitalisme est bien l'humain, notre humanité, à travers, notamment, notre attention, nos émotions, nos désirs, nos peurs. Cela change beaucoup de choses. Le brutalisme est cette nouvelle forme d'arrangements des modes de gouvernance des humains, des corps, qui se nourrit de l'humain comme objet.

Depuis un certain temps maintenant, les pratiques policières sont dénoncées par des familles de victimes, des associations, des comités de lutte. Comment appréhendez-vous les relations entre la police et la population ainsi qu'entre la police et les autorités politiques ?

Au moment où nous parlons, une grande majorité des personnes qui peuplent la Terre vit sous ce que nous appelons un « état d'exception » – l'état d'urgence, qui suspend le droit commun et limite nos libertés. Le temps que nous vivons n'est pas normal. La pandémie n'a fait qu'exacerber cet état de fait. L'heure est donc plus que jamais à la *sécuritarisation* des sociétés. Et c'est dans ce cadre-là – dont on pourrait préciser davantage la filiation historique, bien sûr – que les pouvoirs de la police sont allés en s'élargissant. Plus encore, la police s'est militarisée, du point de vue de son éthique, de ses structures internes, de ses armements, etc. Le fait policier possède deux dimensions qui me frappent particulièrement. D'une part, c'est l'usage de la force. Il me semble important de repenser cet usage en régime démocratique. Les deux choses – force et démocratie – ne sont peut-être pas incompatibles, mais elles le sont *potentiellement,* car la démocratie, c'est le gouvernement par consentement, pas par la force. D'autre part, c'est l'usage du secret. L'institution policière est marquée par l'opacité, ce qui contredit la pratique démocratique supposée reposer sur le fait de rendre compte des politiques et actions menées. Dans une large mesure, cette institution est devenue le symbole de la contradiction qui, à l'âge sécuritaire, déchire la démocratie. La police menace le régime démocratique car elle menace la population ou, du moins, une partie. Une population qui, à l'échelle française comme mondiale, ne perçoit plus la police que sous les traits de voyous ou d'assassins. C'est pour cela que je suis particulièrement attentif aux débats relatifs à l'abolition de la police.

« Désormais, climat et santé sont indissociables de la question raciale. »

Des hommes, des femmes français·e·s se savent visées par l'ordre policier car étranglables, privables d'air. Et, nous le voyons de plus en plus nettement, ces hommes et ces femmes s'organisent pour demeurer en vie et le revendiquent. Le comité Vérité et justice pour Adama, soutenant et soutenu par de nombreuses autres associations, en est un exemple frappant. Quel regard portez-vous sur ces formes d'action politique ?

En 2013, j'ai publié un essai, *Critique de la raison nègre* (éd. La Découverte). J'y revenais sur le paradigme de la différence qui aura permis de comprendre un certain nombre de trajectoires de domination, certes, mais aussi et surtout de résistance. Les dominés, alors, résistaient au nom de leur différence. On leur disait : « Vous êtes différents. » Et eux répondaient : « Oui, nous sommes différents et c'est sur cette base-là que nous allons lutter dans le but d'être reconnus comme semblables. » Mon ouvrage, donc, était consacré à cette différence en tant que pierre angulaire pour exclure, mais aussi pour se (re)constituer comme sujet autonome et politique. Selon moi, ce modèle a pris fin car ce traitement injuste qui, autrefois, n'était réservé qu'aux personnes noires, est désormais étendu, *potentiellement,* à des personnes susceptibles d'êtres touchées par un « devenir nègre ». Cela suggère l'émergence d'une domination qui soumet des personnes qui ne sont pas noires, mais le sont *potentiellement.* Le combat d'Assa Traoré et des militant·e·s qui l'accompagnent et luttent à ses côtés me semble, tout comme le mouvement Black Lives Matter aux États-Unis, participer d'un tournant inédit, en un moment historique où la démocratie n'est plus ce qu'elle fut – ou ce qu'elle espérait être – mais surtout en un moment où la répression sociale, en régime démocratique, n'épargne plus aucune classe subalterne. Émerge donc une subalternité [le fait de voir sa parole et ses actions ignorées, détournées ou inopérantes] qui ne se limite plus aux classes racisées. Les logiques de racisation s'étendent bien au-delà de leur cible historique. L'extension de ces logiques rend donc possible la formation de nouvelles coalitions, en lutte pour le droit de respirer.

Comment envisageriez-vous la montée en puissance des luttes anti-racistes ?

L'*asphyxiation,* si elle a pu être une métaphore de la vie dure, de la vie rendue dure aujourd'hui, nous porte à l'appréhender à travers des dimensions plus immédiates, c'est-à-dire physiques et biologiques. L'asphyxiation serait ce coup porté aux fonctions vitales des corps subalternes. C'est une attaque moléculaire. En ce sens, nous pourrions imaginer que les nouvelles luttes de résistance se branchent sur celles pour le climat, la santé où, là encore, l'air pur respiré par les uns a pour condition l'air pollué respiré par les autres. Désormais, climat et santé sont indissociables de la question raciale et, plus précisément, de la production sociale de nouvelles populations racisées, perçues comme distinctes en soi et traitées, donc, d'une manière inégalitaire et violente. Là, dans ces coalitions en gestation, se joue quelque chose de très important. □

Brutalisme d'Achille Mbembe (éd. La Découverte).

Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne de Kaoutar Harchi (éd. Pauvert).

ED ALCOCK/MYOP

LET'S GET PHYSICAL

De la *millennial* Dua Lipa aux cours retrouvés de Michel Foucault, un seul mot d'ordre en ce premier été déconfiné : « Du corps, sinon j'étouffe ! » Texte **Olivier Séguret**

Cela aurait pu être un coup marketing, mais ce n'est qu'un hasard commercial : de Londres, un *single* entêtant fait monter sa pression sur l'été qui s'offre aux Européens , un tube frivole et brillamment usiné qui met le doigt là où ça chatouille... *Physical* se chante et se danse comme un mot d'ordre enragé et sensuel, que Dua Lipa bastonne avec la juste démesure d'une femelle alpha, née de la cuisse de Lady Gaga et des meilleurs laboratoires de la disco-pop mondiale. Il tombe aussi opportunément qu'une amourette à la sortie d'une prison, scintille comme un bordel sur le quai où débarquent les équipages au long cours. *« Come on, come on, come on ! Let's get physical ! »* hurle ce titre de petite vertu dont l'appel au vice reste aussi déterminé, espiègle et sans excuse que naturel, sensé, tonique et bon enfant. C'est parfois le sort des ritournelles les plus futiles : elles nous font ricocher bien au-delà de leurs intentions et tricoter des identifications, nous projettent vers l'extrapolation et nous rendent visibles ces lumineuses vérités premières ensablées sous nos pieds. Sous le refrain *Physical,* il y a tout un cotillon philosophique qui ne demande qu'à se dérouler.

La contrainte du confinement est comme la peau de ce serpent qui a mué : nous la laissons progressivement derrière nous. Tandis qu'elle se desséchera dans nos souvenirs, nos corps brilleront d'un cuir nouveau, vif et palpitant. La meilleure leçon que nous ayons apprise, c'est la différence entre ce qui est salubre et ce qui est salutaire, entre ce qui est nécessaire à notre santé et ce qui est indispensable à notre salut. Bref, nous est revenu comme une sagesse antique notre nue vérité : nous croyons avoir un corps, mais l'être humain n'a pas un corps ; il *est* un corps.

Comme Dua Lipa, Michel Foucault peut nous aider à réfléchir sur ces questions. Le philosophe vient de faire l'objet d'un hacking massif qui l'aurait enchanté. Un collectif d'activistes a, en effet, rendu publics les enregistrements des cours donnés par Foucault au Collège de France entre 1972 et 1984, organisés autour d'une histoire de l'art de gouverner. Free Foucault (freefoucault.eth.link) se présente comme une plateforme en ligne « décentralisée et non-censurable » : « Chaque enregistrement y est découpé en une multiplicité de petits fragments eux-mêmes éparpillés à travers une multiplicité de serveurs ». Une « fragmentation-dispersion de la donnée » qui constitue la meilleure défense contre la censure, selon les pirates-crustacés (qui informent de leurs activités sur le fil Twitter @LEcrevisses).

« Nous pensons aussi que Michel Foucault aurait apprécié le procédé, enchérissent-ils. Sa voix se dupliquera désormais de serveurs en serveurs, de fragments en fragments, comme une épave heureuse. Nous espérons ainsi que cette technologie permettra à la voix de Michel Foucault de vivre éternellement. » C'est juste, et c'est aussi émouvant. Les enregistrements ont été restaurés et autant que faire se peut débarrassés de leurs grésillements. Ça n'a pas la qualité d'un studio mais ça rend optimiste comme un bon tube d'été, un *« summer of Foucault »* qui vise dans le mille de nos mille préoccupations : le premier cours disponible était celui sur la « naissance de la biopolitique », dispensé en 1978-1979, et que Foucault présentait comme une analyse de « la manière dont on a essayé, depuis le XVIIIe siècle, de rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, races... » Comment, au XXIe, mieux dire ?

Par coïncidence, sur Opendemocracy.org, le chercheur et enseignant Keymer Ávila prolonge la réflexion avec un texte sur « Le coronavirus comme dispositif », en référence à Michel Foucault encore une fois et à son travail sur la naissance de la biopolitique... Ce tube devient décidément très addictif. □

Dua Lipa.

HUGO COMTE

GÉNÉRATION MILITANTE

À l'appel du comité Adama, plus de 20 000 personnes ont manifesté le 2 juin en France contre les violences policières. Ici porte de Clichy, devant le tribunal de Paris.

Photographie **@monsieurbonheur**

VANITY FAIR

30 NOUVELLES TÊTES

ENGAGEMENT, CULTURE, CINÉMA, MODE, FOOD...

Dans le Vanity Fair de septembre, retrouvez notre classement annuel des 30 personnalités les plus prometteuses de moins de 30 ans.

Sortie le 2 septembre

@vanityfairfrance

ROUGE
COCO
Flash

La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

LILY-ROSE DEPP PORTE ROUGE COCO FLASH 92 AMOUR.

NOUVELLES COULEURS VIBRANTES, BRILLANTES, INTENSES EN UN ÉCLAIR.

CHANEL

DISPONIBLE SUR CHANEL.COM